

Spiri tus

DOSSIER D'ENQUÊTE
DOMINIQUE NOTHOMB
YVES RAGUIN
M.-TH. DE MALEISSYE
HENRI TEISSIER

PRÉSENCES DE L'ESPRIT
RENAITRE MISSIONNAIRE
LE SOUFFLE DE L'ESPRIT ET LA MISSION
MISSION DANS L'ESPRIT AUJOURD'HUI
CHRÉTIENS ET NON CHRÉTIENS,
ACCUEILLIR ENSEMBLE LE RÈGNE DE DIEU

&

Vingtième anniversaire
les ancêtres et les conseils évangéliques
la femme et la présidence de l'eucharistie



esprit et évangélisation

<i>Dossier d'enquête</i>	Présences de l'Esprit / 115
Dominique Nothomb	Renaître missionnaire / 137
Yves Raguin	Le souffle de l'Esprit et la Mission / 147
M.-Th. de Maleissye	Mission dans l'Esprit aujourd'hui / 157
Henri Teissier	Chrétiens et non-chrétiens, accueillir ensemble le Règne de Dieu / 165

postface

Willy Eggen	Les ancêtres et les conseils évangéliques / 184
Charles-Marie Guillet	La femme et la présidence de l'Eucharistie / 199

courrier	A propos des n° 69 et 70 / 220
livres	Reçus à la rédaction / 223
informations	Sessions, revues / 224

Pour son vingtième anniversaire, SPIRITUS s'interroge sur les modes de présence de l'Esprit dans la mission de l'Eglise, particulièrement dans les formes de vie que choisissent ceux qui tentent de témoigner du message évangélique et de l'incarner dans d'autres cultures que celle de leur origine. Le cahier n° 74, paru en mars, a montré, à l'aide d'une relecture des numéros parus, les déplacements de la théologie, de la praxis et de la spiritualité missionnaires. Des articles de Responsables d'Instituts ont exprimé leur manière actuelle de concevoir la spiritualité.

Dans le présent cahier, le Comité de rédaction a demandé leur point de vue à des correspondants réguliers ; il s'est adressé aussi à un évêque dont la communauté ecclésiale a changé de statut et s'est interrogée sur l'évangélisation. Le point fort de la recherche reste ce que vivent les « expatriés » dans des communautés chrétiennes qui se prennent en charge... Comme il est au-dessus de nos possibilités d'enquête d'interroger l'ensemble des missionnaires, nous avons opté pour une sorte de sondage réalisé auprès de ceux qui sont partis à l'extérieur depuis moins de dix ans.

1968 nous est apparu, en effet, comme une date significative, même si le changement de société, qui était alors en Occident une aspiration de l'époque, ne s'est pas institutionnalisé, de sorte que la culture apparaît actuellement plus « éclatée » que « recentrée ». Dans d'autres continents, 1968 constitue aussi un point de repère : en Amérique du Sud, le contexte devient celui du développement de la « Sécurité nationale » ; en Afrique, on en arrive à ce que l'on a appelé la « deuxième indépendance » ; en Asie, une redistribution des pouvoirs politiques crée des changements très importants pour le monde. Dans ces situations fort différentes, les communautés chrétiennes et leurs responsables cherchent une nouvelle manière de se situer pour attester le message.

En choisissant cette date, nous avons fait l'hypothèse qu'elle n'a pu manquer d'avoir une influence sur les missionnaires. En particulier, les plus jeunes d'entre eux, en arrivant sur le terrain, ont dû réviser leur mode de présence et leur style de vie. Le texte que nous avons envoyé à 225 de ces jeunes posait à ce propos des questions très ouvertes pour

que nos correspondants puissent s'exprimer le plus librement possible. Mais de ce fait, le compte rendu des lettres reçues (qui se sont élevées à 39) devenait plus difficile...

La première question insistait sur les changements qui sont repérables dans les motivations de la « mission à l'extérieur ». Nos correspondants n'ont pas attaché la même importance à « ces déplacements » : certains insistent plus sur la conviction personnelle, la constance, le maintien ; d'autres, au contraire, sur les variations qui viennent des évolutions historiques.

Telles qu'elles se présentent pourtant, les réponses * donnent une bonne idée de ce qui est vécu par les « expatriés » au nom de leur foi... D'autres témoignages auraient pu fournir des attitudes complémentaires. Mais nos colonnes restent toujours ouvertes à ceux qui veulent bien nous confier leur expérience...

** Les chiffres en gras à la fin de chaque texte du dossier renvoient à la liste des correspondants p. 136.*

texte du questionnaire d'enquête

1. - quelles sont les *motivations* du choix que vous avez fait de l'évangélisation comme « objectif de vie » ?
 - à l'heure actuelle, qu'est-ce qui vous fait *vivre* ?
2. - où découvrez-vous les appels de l'Esprit ?
 - quels moyens utilisez-vous pour discerner ces appels de l'Esprit (analyse de situation ; lecture d'Evangile ; analyse économique ; relecture des intuitions du fondateur ; pratique des communautés de croyants ; autorité du magistère...) ?
3. - par quelles pratiques, individuelles et collectives, se traduit, selon vous, cette vie dans l'Esprit ?

A. Quelques remarques d'ordre général sur l'ensemble des réponses en faciliteront sans doute la lecture :

■ Il apparaît difficile de *parler de sa propre expérience spirituelle*. La complexité des motivations disparaît souvent au profit d'une « dominante » qui s'exprime en formules maintes fois répétées, ce qui leur donne une apparence de « slogans ». Nous ne saurions oublier pour autant que, derrière les formules, il y a des existences et des pratiques profondément engagées.

■ Les réponses sont évidemment marquées par un caractère d'affirmation et de conviction. Nos correspondants ont le souci de montrer la *cohérence* de leur vie. L'aspect interrogatif de la conscience missionnaire, s'il existe, n'apparaît pas au premier plan - encore moins l'aspect conflictuel.

■ Ce mode d'approche peut expliquer, pour une part, la *distance* entre certains de nos lecteurs et la revue dont l'aspect critique ne conforte pas, dans un premier temps, les convictions dont on vit. Ainsi, peut-on lire : SPIRITUS, « *cahier de spiritualité missionnaire* »... *comme vous le dites, jusqu'en 1971 : c'était l'époque où l'on recevait des numéros aussi riches que celui sur « la prière des missionnaires » ou « les témoins de l'Esprit », cahiers que l'on peut encore reprendre... Mais ensuite, la revue s'est engagée sur une voie sur laquelle, en ce qui me concerne, je ne l'ai pas suivie. Aussi, je fus très étonné de recevoir votre lettre pour la préparation de votre vingtième anniversaire. Rimbaud disait : « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans ». C'est sans doute là la raison de votre crise de conscience. Je formule le souhait qu'avec votre majorité, vous redeveniez vraiment une revue de spiritualité (8).*

A l'opposé, quelques missionnaires mettent en premier plan les interrogations que leur pose la recherche d'une vie dans l'Esprit : *Quand tu parles de « spiritualité missionnaire », je pense que ce mot de spiritualité ne signifie pas seulement « réflexions pieuses », mais toute une vie qui veut prendre conscience de la vie des hommes là où ils sont, et comment Jésus Christ y est présent par les manifestations de l'Esprit. Donc « cahiers de spiritualité missionnaire » signifie, pour moi, essai de lecture des appels de l'Esprit dans diverses communautés vivant en différentes cultures,*

civilisations, etc. Lecture faite par ces communautés et livrée à d'autres communautés dans un souci de dialogue et de rencontre. A ce sujet, je crois que SPIRITUS demeure un cahier de spiritualité missionnaire. Dommage que les derniers numéros ne nous soient pas parvenus (29).

■ Ainsi, des divergences assez profondes se font-elles sentir d'une lettre à l'autre ; mais en général, la recherche de cohérence personnelle entre les motivations et la pratique conduit à gommer les différences, à souligner les pôles de rencontres, les lieux de rassemblement, les principes abstraits et idéalistes. En étant quelque peu méchant, on pourrait dire que les correspondants cherchent une libération dans l'imaginaire de la mission...

■ Souvent, les convictions sont tellement affirmées que les médiations entre Dieu et la conscience croyante sont supprimées : Dieu ou l'Esprit semblent être saisis dans l'immédiateté. Alors disparaît ce qui était pourtant une des bases traditionnelles de la vie spirituelle ; le discernement des esprits. Quelle peut être alors la garantie contre les illusions et les justifications personnelles ?

B. Comment traiter ce dossier des 39 réponses qui nous ont été adressées ?

■ Il eût été tentant de reprendre les trois questions posées et d'examiner les thèmes différents qu'elles avaient fait surgir. Mais c'était briser le dynamisme des réponses pour arriver à une thématique. De plus, il nous est apparu à la lecture que, souvent, les réponses à la deuxième question (les lieux où se révèle l'Esprit) éclairaient celles faites à la première (sur les motivations de l'évangélisation).

■ On aurait pu également faire un classement selon les lieux et les situations : par exemple, rassembler les réponses provenant des pays où le christianisme est une faible minorité... Mais les textes de nos correspondants étaient trop peu développés au plan de la description pour que nous puissions suivre ce processus.

■ Nous avons donc préféré établir une sorte de typologie des vocations missionnaires aujourd'hui... ce qui n'est pas sans risque car le procédé tend à négliger les « modalités » qui tiennent au contexte de l'activité missionnaire. Il durcit les classifications et souvent d'ailleurs un même texte pourrait se situer dans plusieurs catégories. Nos correspondants

voudront bien voir, nous l'espérons, dans la méthode adoptée un effort et un souci de présentation - et non certes une sorte de caricature de jugement que nous porterions sur leurs démarches. Voici donc les diverses formes de réponses que nous avons repérées dans ce dossier :

■ **annoncer directement le message pour apporter un supplément d'âme**

L'annonce de la Bonne Nouvelle est l'apport d'une nouveauté qui doit transformer la société et le monde : *Les motivations de mon choix d'évangélisation sont à rechercher dans un lent travail de l'Esprit, car je n'ai fait ce choix qu'à 36 ans et je dois dire qu'à l'époque, je ne l'ai vraiment pas voulu. Je m'explique. Je suis administrateur de la France d'Outre-Mer et, quand je suis rentré du Cameroun, alors que j'étais à Matignon, après une crise de foi non en Dieu, mais en l'Eglise, je me suis posé des questions fondamentales qui m'ont amené à rompre avec mon premier engagement. Tout cela s'est passé au cours de séjours à Soligny et c'était la Trappe qui m'attirait ; elle est restée mon désir secret. Pourtant, une réflexion, à l'époque plus politique que religieuse, m'a fait prendre ma décision en me conduisant chez les Pères Blancs. Durant les premières années de mon séminaire à Saint-Sulpice, c'était encore la vie contemplative qui me semblait ma vocation ; et pourtant je restais fermement uni aux Pères Blancs. Mais lentement, l'Esprit m'a montré que sa volonté à lui était pour moi un engagement apostolique comme je m'étais donné de toute mon âme à l'engagement politique. Il n'y a pour moi aucun doute : la volonté de l'Esprit est claire au point que ma volonté propre, en ce domaine, s'efface...*

Pour moi, ma motivation est là : Jésus me veut là. Et pourtant la motivation politique initiale à laquelle j'ai fait allusion est toujours valable, mais n'a pas la même importance fondamentale : c'est mon sentiment que notre temps a quelque peu perdu son âme et que beaucoup d'erreurs des nouvelles couches politiques en Afrique venaient de là. Encore aujourd'hui, la notion de « service public », cette foi laïque que le Conseil d'Etat a hérité du Conseil du Roi, ne se trouve à aucun échelon. Si politiquement, j'estimais que nous avons réussi le passage historique de l'Afrique, moralement, nous avons échoué ; et peut-être qu'un engagement trop positiviste du droit y est pour quelque chose. Alors, ma conversion n'exigeait-elle pas de moi que je m'emploie à combler le « gap » que nous avons laissé se former. Ce qui me rend beaucoup moins sensible

à certaines formes des théologies de libération et de développement. Des puits, oui, et j'en creuse encore, mais enfin au puits de Sichem, Jésus promet à la femme de faire non comme Jacob, mais il lui promet de l'Eau Vive. Aussi, je trouve un peu sacrilège qu'une entreprise de forage missionnaire qui n'a d'autres visées que de forer s'appelle « Aqua Viva » (8).

La motivation essentielle est donc ici la conviction d'avoir été élu, appelé pour une mission de révélation et d'annonce. *Conviction profonde que le Christ m'a choisie pour le révéler à l'extérieur dans la simplicité d'une vie donnée aux autres (1).* - *J'ai fait personnellement une expérience de la rencontre et de la proximité de Jésus, si bien que je n'ai pu retenir pour moi la connaissance et l'amour de Celui que j'avais rencontré : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Evangile car la charité du Christ nous presse. Or, c'est justement cette charité du Christ qu'il me semblait importante de mettre en œuvre afin qu'il soit reconnu comme l'unique Sauveur et Seigneur des hommes. Je dois encore ajouter que c'est par une effusion de l'Esprit que je fus convaincu de la nécessité d'évangéliser et confirmé dans une vocation missionnaire (19).*

Un autre motif s'exprime aussi fréquemment : celui de « se donner », « d'être au service », de « se consacrer à... » : *Je voulais me donner au Seigneur totalement, sans savoir comment traduire cet amour, sans avoir choisi un mode propre à l'intérieur même de la vie religieuse. C'est donc peu à peu que s'est précisé à mon esprit le désir de révéler autour de moi le visage de J.C. comme Lui-même a révélé celui de son Père (14).* - *J'ai choisi avant tout de consacrer ma vie à Dieu, de le servir dans les plus pauvres, les plus éloignés ; voilà ce qui m'a poussée à entrer dans une congrégation missionnaire (18).* - *Permettez-moi de renverser la question, non pas pour faire des figures de style, mais tout simplement parce qu'en premier, c'est quelqu'un (que je peux nommer aujourd'hui : l'Esprit de Dieu) qui a choisi pour moi l'Evangélisation. Et moi, j'ai répondu à cette force qui m'a poussé. Je dis une force, plus qu'un appel. La force de l'Esprit, ce n'est pas un clin d'œil, un petit geste de la main, c'est quelque chose qui vous prend et vous lance (35).* - *Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que ce n'est ni l'évangélisation des peuples, ni l'aide aux jeunes Eglises, ni la coopération au développement, ni tout autre motif de cet ordre qui m'ont poussé à entrer dans une congrégation missionnaire. Je crois que si je me suis fait missionnaire, c'est parce que j'ai eu un jour la conviction que c'était pour moi la seule façon de me donner totalement à Dieu, de lui être disponible... (20).*

Quels sont alors pour ces correspondants les lieux où se révèle l'Esprit ? Il est normal que, en cohérence avec leur désir d'annoncer la Bonne Nouvelle, le lieu essentiel soit d'abord le message évangélique : *Le message est un billet dont il faut faire la monnaie (15).* - *Aujourd'hui plus que jamais, ce sont les paroles de Jésus et les promesses que contient son Evangile qui me font vivre. De fait, il m'est permis de vérifier qu'elles sont paroles de vie, qu'elles donnent la vie. Plus j'annonce Jésus comme Sauveur et Seigneur, plus j'appelle à la conversion, plus les signes du Royaume accompagnent la prédication, plus profonde et plus riche est ma vie. Il me semble percevoir de nombreux signes de l'Esprit aujourd'hui dans la vie des hommes de ce pays et parmi les musulmans. Ce qui me réjouit beaucoup, c'est que l'Esprit œuvre puissamment dans le cœur de beaucoup de jeunes principalement. Très nombreux sont ceux qui écoutent des radios évangéliques (sur ce point, les catholiques n'ont pas encore perçu l'importance de ce moyen d'évangélisation) ; d'autres ont une soif réelle de lire la Parole de Dieu, de prier ; d'autres ont des « rêves », des « songes » tout à fait révélateurs.*

A l'heure actuelle, il est très difficile de discerner en Eglise dans ce foisonnement de vie et d'appels. L'Eglise catholique est branchée sur le dialogue dont elle essaie de faire le fer de lance de sa présence et de sa raison d'être ici, négligeant et passant sous silence l'évangélisation. Par exemple, il est révélateur que nos évêques n'ont pas encore eu une réflexion commune sur tous ces appels de l'Esprit. Ceci vient, à mon avis, que l'Eglise catholique n'a jamais choisi de laisser monter ici une Eglise algérienne. Pour moi, c'est fondamental ; c'est en fonction d'une Eglise algérienne que nous pourrions avoir une pratique de discernement : des appels, de l'évangélisation, de la vie ecclésiale. Les autres critères de discernement pour moi sont évangéliques. Or, ce que je reproche aux autorités d'Eglise, c'est que leurs références sont plus dans les contingences politiques et culturelles qu'évangéliques (19). - Notons qu'il s'agit, dans ce texte, d'une affirmation-limite que nous n'avons pas retrouvée ailleurs.

Un autre lieu de la présence de l'Esprit, ce sera la prière, l'oraison : *J'accorde une grande importance à l'oraison et l'enseignement du P. Libermann sur ce point m'aide beaucoup. La lecture de l'Evangile et la lecture spirituelle sont aussi importantes et permettent l'oraison (33).* - Un autre dira : *La prière, l'oraison, sont le lieu théologique de la mission. De ce fait, tout est signe de l'Esprit : ce ne sont pas les signes qui manquent, mais notre faculté de les saisir et c'est la prière qui nous donne*

de les saisir, notre vie en Eglise dans l'unité avec l'évêque (et surtout quand ce n'est pas facile). En termes de physique, je dirai que c'est une question de « résonance » comme pour un transistor (8).

Mais au travers de certains témoignages qui restent classiques dans leur présentation, on sent bien que la pratique pastorale demande des changements. C'est le cas, par exemple, dans un texte de ce groupe qui manifeste à la fin son ouverture vers des pratiques neuves : *Notre Eglise locale essaie d'implanter des communautés de base. Abbés, Sœurs africaines et Sœurs Blanches, nous avons décidé que, avant de vouloir réunir les gens... nous allons commencer nous-mêmes par former une communauté de prière (13).*

Si l'on suivait la suggestion d'un de nos lecteurs - *au fond, pour répondre à la première partie de ce questionnaire, la revue SPIRITUS aurait pu simplement nous demander quels sont les passages de l'Evangile qui nous parlent le plus... (20)* - nous pourrions dire que, dans ce premier type, la référence dominante est la finale de Mt 28, 19 : *c'est l'ordre du Christ de porter la Bonne Nouvelle à toute la création, d'enseigner et de baptiser en son Nom (37).*

■ assurer une présence significative

Cette seconde catégorie regroupe plutôt des missionnaires vivant dans des pays où le christianisme est une minorité, souvent étrangère, au sein d'une société imprégnée par une religion sociologiquement forte (comme c'est le cas pour l'Islam ou pour le Bouddhisme du Petit Véhicule). Ces « missionnaires » se méfient du prosélytisme.

Leurs réponses montrent une évolution dans la conception et dans la motivation de la mission. Ainsi, dans le texte suivant, le motif du départ est très classique : *Découverte dans la foi de J.C. Sauveur, attachement à Lui et désir de le faire connaître (1).* L'expression abstraite est reprise sous une forme que l'on retrouve chez plusieurs correspondants : il s'agit de *faire grandir les hommes et en particulier les pauvres en les remettant debout*. Mais on sent bien que la vie concrète est au-delà, plus riche que les formules ; l'annonce directe du message n'est pas possible, alors, il reste l'action et l'on voit dans quelle direction elle s'oriente : *apprentissage d'un métier, éducation au plan de la santé, de la révision du jugement,*

de telle sorte que cette activité fasse *boule de neige* et marque tout un secteur de la société (1).

La présence renvoie à une situation humaine qui affleure souvent dans le quotidien : *Quand l'homme se trouve confronté aux questions décisives de l'existence, renvoyé aux décisions, à ce qui fait qu'il est homme et qu'il peut rencontrer et reconnaître les autres (et non les « regarder »), Jésus Christ est là, dans « la question de l'homme ». Si le Christ a sens pour l'homme, s'il est sens, c'est en l'humanité de l'homme. La vérité du Christ commence en nous, là où nous sommes nus comme au jour de la naissance, là où nous balbutions nos premiers mots, les paroles qui ouvrent à la possibilité de vivre* (5).

A ceux qui sont partis avec le désir d'évangéliser directement, l'accueil qu'ils rencontrent pose une interrogation pesante : *Le point d'arrivée, (c'est-à-dire) l'Esprit, a bien été envoyé aussi pour les Bouddhistes. Mais les faits sont là : nombre infime de chrétiens et manque d'intérêt que l'Eglise et l'Evangile « suscitent ». Une présence qui poserait question, etc... ne fait guère de poids devant l'indifférence, indifférence qui n'éveille rien, ne suscite rien... Chacun de nous ici entend régulièrement : Vous enseignez la religion du Christ ? Toutes les religions sont bonnes, elles enseignent à faire le bien - Et l'histoire complète la phrase : alors, pourquoi changerait-on ?* (2). La rencontre avec le réel transforme les motivations de départ. Le correspondant qu'on vient de citer cherchait l'enthousiasme d'une tâche à faire : *Le rôle du prêtre en France m'apparaissait très complexe et très diversifié ; il me semblait réclamer de celui-ci d'avoir à travailler dans beaucoup de domaines secondaires, au-delà de quelque chose de principal qu'il aurait acquis auparavant. J'ai été impressionné au cours d'un séjour en Algérie : on sentait une population passionnée de construire un pays neuf, chose que je n'avais pas imaginée possible. J'ai pensé qu'il devait y avoir quelque chose de semblable dans une jeune Eglise* (2). Une telle recherche d'enthousiasme, mise en échec, amène une nouvelle position : *Mais se dire qu'il est inutile de rester en milieu bouddhiste parce qu'il n'y a pas de résultat reviendrait, pour moi, à ne plus croire. C'est facile d'avoir la foi en face des résultats, aussi facile que de ne pas l'avoir en face du manque de résultats sans doute. Peut-être que la foi demande à se confronter à ce qui paraît ses limites ou les nôtres* (2). Si l'annonce directe de la Parole est impossible, une action au niveau d'un groupe peut être un signe : *Peut-être une pratique collective qui traduira la vie de l'Esprit sera tout simplement*

une banque de riz ou un Credit Union. Ceci n'exclut pas les pratiques liturgiques pour la communauté croyante bien sûr (2).

On peut situer dans la même ligne ce témoignage qui nous vient du Japon : *Je me suis trouvé en face d'une Eglise ghetto que je ressens en majorité sans beaucoup de soucis missionnaires, en face de pasteurs surtout occupés à protéger, parfois à nourrir la foi de leurs chrétiens (ce qui, je pense, est très nécessaire), d'une Eglise relativement figée (sans ignorer les quelques expériences de présence en milieu non chrétien) et qui, en tout cas, me semble étrangère à la société, en face d'une société japonaise indifférente à l'Eglise et à son message... Personnellement, comme aumônier jociste, je me suis trouvé face à des jeunes dont les deux tiers ne sont pas chrétiens, qui me demandent non de leur parler de religion (ils ont une peur terrible de se faire « récupérer » en venant à la maison de la JOC qui se trouve à l'intérieur de l'église), mais de les aider à vivre leur vie de tous les jours, en les aidant à pratiquer l'entraide, à grandir ensemble, à se poser en jeunes hommes et femmes non repliés sur eux-mêmes, mais ayant le souci de leurs camarades de travail, du milieu dans lequel ils vivent, dans une société de consommation effrénée où tout pousse à vivre égoïstement, dans une société oppressive où les jeunes ne peuvent généralement pas s'exprimer, ne sont pas respectés en tant que jeunes...*

Tout en restant lié à une communauté chrétienne concrète (célébration de la messe le dimanche, sacrements...), ce que je considère important comme ressourcement personnel, mon souci principal n'est plus le service de cette communauté (il y a deux autres prêtres pour s'en occuper), mais les contacts quotidiens avec de jeunes travailleurs en majorité non chrétiens, qui me demandent simplement d'être celui qui leur permettra de se rencontrer, de les mettre en liaison avec d'autres jeunes gens ayant les mêmes problèmes qu'eux, de les écouter, parfois de les conseiller comme un grand frère. C'est le souci de répondre aux demandes des responsables du mouvement JOC sur le plan national, le cheminement avec d'autres prêtres partageant les mêmes préoccupations... (12).

Mais au sein d'une activité choisie, par exemple : le travail spécialisé dans l'audio-visuel visant la catéchèse, l'éducation des jeunes et le développement social, une forme est parfois inventée pour tenter de signifier la fraternité universelle que j'essaie de réaliser avec mes ouvriers et avec un certain nombre de jeunes qui habitent avec moi. - D'où un partage

de biens et d'amitié, la prière quotidienne, la messe hebdomadaire avec participation effective des assistants. C'est là une vie qui peut être attrait pour ceux qui cherchent un mieux vivre pour Dieu, mais aussi signe de contradiction pour ceux qui visent le prestige personnel, le profit, parfois le mensonge, etc... (25).

Dans cette perspective générale d'évangélisation, c'est donc surtout l'analyse des besoins des hommes, ainsi que la révision de vie, qui est le lieu de l'Esprit.

Un texte évangélique particulièrement retenu est celui de la semence avec l'accent mis sur l'Incarnation : *Je ne pense pas que les motivations fondamentales du choix de l'évangélisation comme objectif de vie aient changé pour moi, à savoir cette conviction installée au plus profond du cœur et mûrie dans une expérience de collaboration en Algérie, que le Christ fait vivre l'homme, en solidarité avec les autres... mais il y a un temps pour tout, un temps pour préparer la terre, un temps pour semer, un temps pour faire pousser et un temps pour récolter, que d'autre part, mettre des hommes « debout », n'est-ce pas un des signes premiers de l'avènement du Royaume (Mt 2,2-6)... Qui récoltera ? peu m'importe ! Ce que je sais, c'est que je ne suis pas tout seul. Qu'il y a ce qu'on appelle la grâce. Après tout, n'est-ce pas Dieu qui choisit, qui sème, qui fait pousser et qui récolte (12).*

■ communiquer une joie, un bonheur

Dans ces témoignages, l'accent est plus enthousiaste. On part, comme dans le premier cas, d'une expérience spirituelle personnelle ; mais ce qui l'emporte est de l'ordre de la « contagion » plutôt que « calqué » sur le modèle du devoir : *Enfant, j'ai rêvé de faire de ma vie quelque chose de beau, de pleinement réussi... Vers 10-12 ans, je me disais que je ne pouvais être pleinement heureux quand on sait qu'il y a de la misère à sa porte ou ailleurs... Ce qui me fait vivre : le désir de travailler à construire un monde meilleur où il y ait plus de justice, d'amour et d'unité en témoignant de la Bonne Nouvelle de Jésus Christ... Annoncer l'Evangile, c'est mettre l'homme debout (3).* L'expérience de « l'émerveillement » domine souvent cette forme : *Celui qui a fait au plus profond de lui-même, l'expérience de Jésus Sauveur et Libérateur, celui qui a découvert d'une*

manière extraordinaire, l'amour incroyable du Christ, n'a qu'un désir : que chaque homme fasse la même expérience et connaisse cette petite joie increvable dont parle Sullivan dans un de ses livres. C'est là, pour moi, la motivation essentielle de l'évangélisation comme objectif de vie (9).

Le dynamisme affectif est extrêmement fort dans des témoignages de ce type : *Une Bonne Nouvelle, on ne peut pas la taire, surtout si elle est une Personne vivante illuminant l'existence humaine, l'Amour absolu dont chacun a soif ! Comment un voyageur ayant découvert une source dans le désert ne s'empresserait-il pas d'y mener ses compagnons de route ? Existe-t-il un plus grand bonheur que celui d'en donner ?... Le dégoût des jeunes pour une lutte aveugle et sans chaleur humaine est l'appel au Soleil Levant qui oriente l'existence et qui donne vie et joie fraternelle cherchées vainement ailleurs dans les paradis artificiels (34).*

Un de nos correspondants exprime bien ce point de vue. S'interrogeant sur « les motivations », il reconnaît qu'il ne sait pas *pourquoi* il est parti : *J'ai vu les maisons de formation se fermer les unes après les autres... J'ai vu la formation bouleversée du jour au lendemain ; cela se passait au noviciat. La cloche collective fut remplacée par la volonté de chacun. J'ai vu quelques-uns de nos responsables nous quitter et se marier alors que nous étions en formation. Mais tous ces changements étaient une pédagogie pour ne pas confondre motivation et imagination de la vocation. - De même, il ne préjugait pas pour quoi faire : Je n'en savais rien car, lorsque ordonné, je suis arrivé pour la première fois en Algérie, c'était la saison des nationalisations des œuvres d'Eglise. A nouveau, je ne pouvais plus me reposer sur les structures... Il ne faut pas confondre motivation et imagination de la mission. - Par contre, il sait bien pour qui il est parti : C'est pour le Christ et pour les hommes. Depuis les débuts où les appels de la vocation s'imposaient, c'est-à-dire l'appel à une vie qui, si je ne la réalisais pas, serait sans joie et sans dimensions, depuis ces débuts, mon objectif de vie repose sur cet axe : Dieu a modifié ses relations avec l'homme pour que les hommes modifient leurs relations entre eux (15).*

C'est pourtant dans cette catégorie que les lieux de référence sont les plus divers. Pour l'un, *les appels de l'Esprit se trouvent dans les événements et la prière, dans la lecture de l'Evangile et les intuitions du fondateur (3).* Mais ces mots restent trop vagues et l'on discerne mal comment se fait la lecture des signes dans ces conditions. Une autre, au contraire, dira : *Je n'éprouve pas le besoin de relire les écrits de notre*

fondateur pour discerner les appels de l'Esprit. Il est vivant aujourd'hui. Mon regard se porte sur le présent et l'avenir, pas en arrière. De même, lorsque le magistère dit une parole qui libère et fait vivre, une parole christique, une parole d'amour qui provoque un surcroît de conscience, met l'homme debout face à ses responsabilités, je l'accueille avec joie et j'y perçois le souffle de l'Esprit. Mais lorsque cette parole est avant tout moralisante avec ses « permis » et ses « défendus », je n'y perçois pas du tout le souffle de l'Esprit. L'homme adulte n'a plus besoin de lait, mais de nourritures solides (9). Le lieu par excellence de l'Esprit dans le cas présent sera le cheminement, la progression de notre petite communauté chrétienne. Il nous arrive parfois à la fraternité de dire, après avoir vécu tel ou tel événement : « Nous avons touché l'Esprit du doigt » et nous voici plongés dans l'émerveillement et dans l'action de grâce. J'ai la chance de vivre dans une des rares petites communautés chrétiennes du Niger. L'Esprit y est très vivant. Animés par lui, des chrétiens s'engagent et prennent des responsabilités au sein de la communauté, des catéchistes transmettent leur foi à divers groupes de plus en plus nombreux ; étudiants et analphabètes viennent nous demander de les aider à découvrir Jésus parce qu'ils veulent marcher avec lui. Avec eux, nous ouvrons l'Evangile et nous partons à la découverte de Celui qui sauve et libère (9).

Un troisième spécifie les lieux de l'Esprit et énumère un certain nombre de moyens de discernement : *C'est chemin faisant que je découvre les appels de l'Esprit car notre vie se situe à la rencontre des cris humains et des promesses divines. Les cris, il faut les entendre et les déchiffrer. Il faut connaître la langue, les coutumes, les traditions, pour bien saisir et souvent ne pas dramatiser. Il faut un vivre-avec qui dise bien l'incarnation. Les promesses divines demandent aussi à être entendues et déchiffrées... Le message évangélique se présente comme un gros billet dont il faut faire la monnaie. C'est à faire chaque jour à partir des Ecritures et sacrements et cela dit bien la puissance de résurrection dans nos vies...*

Parmi les moyens utilisés (je citerai) : l'étude de la langue, le contact humain, la lecture, le travail en groupe (projet communautaire, réflexion communautaire et théologique), le contact avec l'Eglise institutionnelle pour saisir le sens ecclésial, sans lequel on se sentirait seul, le contact avec notre société religieuse et les autres, car il importe de partager ce qui se fait ailleurs, le contact avec notre Eglise locale d'origine, car il est bon de ressentir nos racines et parfois de s'en nourrir (15).

Le texte de référence dans ces lettres est souvent celui de Jérémie : *Tu m'as séduit et je me suis laissé séduire (23 - 32)*, et toute une atmosphère de joie, joie des noces, joie de la fête. Mais, semble-t-il, on ne tient guère compte du contexte de Jérémie... qui se plaint d'avoir été floué... !

■ dire la foi vécue

Malgré les variantes qui surviennent inévitablement dans le cours d'une vie, certains trouvent une constante qui sous-tend tous les changements : la foi, qui n'est pas d'abord *l'acceptation de quelques vérités morales et intellectuelles. Elle est une communion au Père dans le Christ. Elle est une vie dans l'Esprit. Elle est un engagement au service des hommes et des peuples. Et cela doit se dire. Dire ma foi me paraît un élément fondamental de ma vie de croyant... A mon sens, l'évangélisation est moins un effort d'enseignement qu'un effort pour dire ce que nous vivons. Il s'agit moins d'amener les autres à soi que d'aller vers eux dans la vérité de notre être. Ce qui me fait vivre aujourd'hui, c'est ce souci de dire ma foi, de la dire d'une façon personnelle, de la dire aussi en Eglise. Et cela m'interroge sur ma vie ecclésiale... Etant prêtre et missionnaire, je pourrais m'enfermer dans le rôle et la fonction qu'on m'a donnés ou qu'on me donne. Ce qui me ferait vivre alors, ce serait d'utiliser les pouvoirs qu'on me reconnaît pour permettre à l'organisation que je veux servir de se répandre. Mais personnellement, ce n'est pas cela qui me fait vivre aujourd'hui. Bien sûr, je participe à la vie de l'Eglise en tant que prêtre et membre d'un Institut missionnaire. Mais ce qui est beaucoup plus fondamental dans ma vie de baptisé, c'est d'essayer de vivre le mystère de communion auquel le Christ nous ouvre et de vivre l'Evangile des Béatitudes (16).*

Cette expression de la mission est souvent la conséquence de la prise de conscience du passage à une Eglise locale qui s'enracine dans une culture réelle : *L'Eglise locale dans laquelle je travaille a besoin d'ouverture au monde dans lequel elle vit (monde africain), de découverte de la personne de J.C. sur qui elle est fondée, de liberté dans la réponse qu'elle peut faire à l'invitation de J.C. Cette découverte plus profonde qui amènera de nouvelles réponses, c'est quelque chose d'assez formidable pour me « faire vivre » (26).*

De tels témoignages se situent dans une lecture faite par les communautés chrétiennes *au niveau politique*, ce qui nous a permis de nous rendre

attentifs aux aspirations d'un peuple, aux solidarités des personnes, à l'effort d'indépendance et de libération ; au niveau culturel aussi, pour redécouvrir les richesses de la culture malgache ; au niveau économique, dans la série des nationalisations opérées par le pouvoir au nom du peuple pour échapper à la domination étrangère... Ce regard porté sur le vécu d'un peuple dans toutes ses dimensions nous est apparu comme une étape indispensable pour se mettre à l'écoute de l'Esprit - l'Esprit qui donne sens à tous ces événements et qui en fait comprendre le poids - l'Esprit qui permet de regarder au-delà des faits apparents - l'Esprit qui nous apprend à regarder la vie des hommes avec le regard de Dieu - l'Esprit qui agit au cœur d'une histoire pour faire grandir le peuple malgache et le faire devenir peuple de Dieu (16).

Un autre correspondant parle en ces termes de ses motivations de départ : *C'est difficile à expliquer, mais je pourrais résumer ainsi : vivre ma vie chrétienne avec d'autres personnes dépassant le cadre des frontières et des civilisations, une vie qui ne soit pas basée sur le système du profit et de l'exploitation de notre monde moderne (36).*

Dans ces divers textes, on retrouve donc surtout le thème d'un regard et celui d'une lecture. Mais la lecture de l'Esprit est-elle, elle aussi, immédiate ? Nous voici ramenés à la notion de l'immédiateté que nous avons saisie au départ, dans l'étude du premier type de vocation. Même perspective dans les lignes suivantes qui se réclament également du témoignage : *Le témoin n'est pas celui qui reproduit l'action d'un autre, mais qui dit ce qu'il a vu de l'autre, ce qu'il a senti en lui de la vie de l'autre : « Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, etc » (1 Jn 1,1-3).* Mais nous voudrions faire remarquer que notre témoignage ne peut être celui de Jean (nous n'avons pas vu le Verbe de Dieu...) et que la reduplication du témoignage pose d'autres problèmes...

■ entrer dans le dynamisme de la rencontre de foi

Bien qu'elles se situent dans la même perspective, les réponses que nous classons ici sont diverses, car la rencontre est interprétée dans un langage existentiel, personnaliste, qui varie beaucoup. L'élément commun est que l'évangélisation qui se fait dans la rencontre est une action de

réciprocité, que l'évangéliste est le premier évangélisé par l'autre : *Voilà que l'action vous burine, la prière vous imprègne peu à peu, vous découvrez que le tableau qui vous attirait change de luminosité et acquiert une autre profondeur... Il n'est plus question de « donner sa vie », de « faire quelque chose de sa vie », « d'aller vers les plus pauvres ». Il est question d'accueillir la vie, de laisser ouverte cette vie reçue, dans une entière disponibilité, d'accueillir la pauvreté. Et cela atteint une grande profondeur. Le mot accueil est insondable et ouvre l'horizon d'une aventure illimitée (17).*

Un autre correspondant prendra la catégorie de l'histoire pour mieux faire comprendre sa démarche : *Cette expérience a commencé pour moi il y a bientôt 10 ans. Elle a été une rencontre, en ce sens, du Christ en profondeur et en même temps un point de départ, une invitation à la rencontre des hommes, de ces inconnus qui sont pour moi des amis et pour lesquels je ne vois pas d'autre sens à ma vie que de leur consacrer mes forces. Souvent, le malheur veut que cette histoire d'hommes que nous rencontrons ne soit jamais recueillie. Que ces faits, ces paroles qui ont été vécus originalement par ces hommes n'aient jamais de témoin attentif qui reconnaisse que cette vie a une valeur, qu'elle vaut d'être transmise à d'autres, comme témoignage d'énergie et d'efforts qui n'ont pas été dépensés en vain... Mettons notre vie au service de ceux qui ont moins reçu, essayons de lire notre propre histoire, de lire la leur, de les aider à l'exprimer et à changer un peu ce monde. Alors nous aussi, nous contribuerons à sauver ce qui allait se perdre, nous mettrons en valeur ce qui était considéré comme le rebut du monde... Ecouter lentement l'histoire des autres, la reconstituer avec eux, c'est peut-être une entreprise folle. C'est une entreprise éprouvante nerveusement, surtout au Japon. C'est surtout continuer sa propre histoire commencée avec un certain Jésus Christ et en cela, c'est passionnant... (11).*

Il faudrait nous demander ce que de telles histoires ont à voir avec l'Histoire et plus encore avec l'Histoire sainte... Mais revenons à l'idée de réciprocité, car elle est développée dans de nombreuses réponses : *La connaissance de l'homme africain et des pauvres en particulier, avec leur façon de voir les choses et leur praxis, m'éclaire sur Jésus Christ. Et moi, de mon côté, comment puis-je partager avec eux ce qui fait l'essentiel de ma vie : ma foi en ce même Jésus Christ... Tout cela me porte vers certaines valeurs qui sont l'accueil, l'écoute (conversations, réunions, etc...), la solidarité et le partage (nourriture, travail manuel, loisirs avec les jeunes en particulier) (24).*

Cette attitude de réciprocité joue surtout dans la communauté chrétienne : *Pour nous, vivre est dans la réciprocité : l'étincelle de vie qu'on fait jaillir dans l'autre à qui nous avons annoncé le message, alimente notre flamme. Chaque fois que nous construisons quelque chose ensemble, dans l'entente, dans la complémentarité, pour le bien de tous, nous vivons (21).* - C'est là parfois une découverte enthousiasmante : *Récemment, j'ai compris que l'Esprit est à l'œuvre dans les gens (cette découverte date d'un peu plus d'un an) et ceci change totalement mon insertion dans cette communauté et dans cette jeune Eglise. Mes gens me font vivre, les simples gens, les missionnaires, les animateurs, les catéchistes, les autres responsables. Nous travaillons ensemble et ils expriment leur besoin de mon « être-prêtre-missionnaire », comme moi, j'ai besoin d'eux (28).*

Pour certains, la rencontre avec les non-chrétiens est vécue comme une révélation de l'Esprit : *L'élément important est une certaine soif de dialogue, de rencontre, de découverte. Bien entendu, ma façon de voir les choses reste encore très idéaliste. Mais je crois que si les jeunes perdent ce côté idéaliste, il manquera quelque chose quelque part. Cette soif de dialogue s'est précisée et se précise au fur et à mesure de mon cheminement, comme il lui arrive de s'ensabler. Je crois que le dialogue est une des pratiques que je privilégierais dans ce que tu dis traduire la vie dans l'Esprit. Ce qui me fait vivre aujourd'hui, c'est cette volonté de rencontrer Dieu à travers mon Eglise qui demeure privilégiée et à travers la rencontre avec d'autres hommes de religions différentes, actuellement volonté de devenir plus proche entre chrétiens et musulmans en Indonésie. Je n'en suis qu'à mes balbutiements (29).*

Cette volonté de dialogue peut surgir de l'expérience même : *Ma vocation a commencé par un appel d'une femme musulmane, sénégalaise, habitant au Congo en 1965. « Viens nous voir ce soir à la maison ». Par cette invitation banale, j'ai pu pénétrer dans la communauté musulmane émigrée au Congo. Puis divers appels m'ont poussée à étudier l'Islam en profondeur, la théologie musulmane et la théologie chrétienne. Et enfin à m'engager totalement dans ce dialogue, au Sénégal, dans une insertion à la frontière mauritanienne (30).*

L'attention portée aux hommes est nécessaire pour assurer une présence de réciprocité : *Fille de mai 68, j'ai découvert que, seul, le Christ donne des réponses vraies aux questions existentielles, car il s'adresse au cœur de l'homme, là où se prennent les décisions importantes de notre vie,*

où nous ne pouvons échapper à ce que nous sommes : créatures et en même temps don de Dieu (39). - La Parole, une fois de plus, doit se faire chair : *Je l'ai compris surtout en Afrique où le futur et le conditionnel n'existent pas : la parole est toujours adressée, proclamée au présent, elle est strictement liée à l'action (39).* - Mais aussi les décisions doivent se prendre dans un pluralisme culturel qui est une attestation de la recherche de communion dans la foi : *Je me regarde comme privilégiée dans l'expérience que je vis, car je travaille au niveau paroissial avec une équipe entièrement africaine (39).*

Dans ces divers témoignages, la référence au Nouveau Testament ne se polarise pas sur un texte unique, mais toutes les réponses s'inspirent d'une idée-force : l'initiative de l'Esprit n'est jamais la propriété d'une organisation quelconque, car « l'Esprit souffle où il veut »...

■ **prendre conscience du dynamisme de la transmission de la foi**

Les correspondants que nous regrouperons sous ce dernier titre se situent dans l'histoire d'une foi reçue, dans un mouvement dont ils sont les héritiers, mais ils mettent tout particulièrement l'accent sur les changements, les déplacements qui sont intervenus : *Il est difficile de relire sa propre histoire sans être influencé par ce que l'on pense actuellement, mais il me semble que j'ai choisi de partir comme missionnaire en Afrique parce que l'annonce de Jésus Christ m'apparaissait comme une exigence fondamentale de ma foi... Ce projet d'annoncer J.C., je le percevais comme un mouvement vers l'autre, concrétisé par le changement de pays et de culture, exigeant disponibilité et écoute de ma part...*

Je n'avais pas, ou peu, pressenti les répercussions de cette démarche vers l'autre sur mon propre cheminement de foi... L'Evangile me paraissait plus « comme un message à transmettre qu'une réalité à vivre », selon l'expression de Bastiaensen (dans le n° 72 de SPIRITUS, p. 231). La formation du séminaire avait presque réussi à me faire oublier la démarche inductive de l'ACO vécue dans mon milieu familial et paroissial et qui m'avait appris à analyser une situation concrète pour la confronter au message évangélique.

Le contact de chrétiens désireux de prendre davantage de responsabilités dans l'Eglise et souhaitant un nouveau type de relations avec le prêtre,

m'a conduit progressivement à refuser une certaine image du prêtre « spécialiste du spirituel », qui engendre un certain statut social et surtout qui ne provoque pas une remise en cause de son propre cheminement de foi. J'ai été long à comprendre que le prêtre n'est pas un super-chrétien, modèle pour les autres, mais un chrétien appelé au service de la communauté, qui n'a jamais terminé sa propre recherche de Dieu.

Le pluralisme religieux de l'Afrique m'apparaissait comme une limitation transitoire de l'universalité de l'Eglise. Mes professeurs de séminaire m'avaient appris bien sûr que l'Esprit de Dieu agit en dehors des limites de l'Eglise visible, mais il a fallu la rencontre et l'amitié de païens pour réaliser de façon concrète que Dieu est à l'œuvre en tout homme droit et sincère, qu'il me fallait d'abord être attentif aux signes de cette présence et ne plus considérer ma foi comme un savoir qui me rend supérieur aux autres.

Ces réflexions vont permettre de marquer un certain nombre de changements de perspectives : La rencontre d'un croyant non chrétien est une interpellation de ma propre foi, m'arrachant à mes fausses certitudes et provoquant un cheminement commun qui m'oblige à approfondir ma propre recherche de Dieu :

- *la prise de conscience que l'Evangile est d'abord une réalité à vivre, une manière de vivre avec Dieu et mes frères, d'où :*
 - *un partage de vie et de prière au sein d'une équipe et d'une communauté chrétienne.*
 - *une solidarité effective avec l'ensemble de la population tant dans le style de vie que dans la réponse aux besoins ressentis, au plan socio-économique comme au plan religieux.*
- *un idéal sacerdotal transformé ou plutôt déplacé, non plus centré sur la personne même du prêtre (« chaste et pieux ») mais sur sa dimension ecclésiale et sur son intégration réelle dans une communauté humaine (aspect relationnel).*
- *mon statut d'étranger d'abord perçu comme un handicap pour la communication, mais qui est en même temps une exigence de foi, en ce sens que je suis appelé à être témoin de l'universalité du message du Christ, message de salut adressé à tout homme.*

- *le fait de vivre dans une Eglise minoritaire et faible, source d'espérance pour moi. J'ai eu de la peine à comprendre et à accepter que mon témoignage de foi sera toujours quelque chose de fragile et de dérisoire, quels que soient les moyens apostoliques mis en œuvre, quelles que soient les stratégies pastorales.*

Les appels de Dieu se trouvent en deux lieux intimement liés : - *l'analyse de situation, non au sens sociologique, mais au sens d'attention portée aux situations vécues par les gens qui nous entourent et aux besoins qu'ils expriment. Cela exige d'être accessible aux gens et de prendre souvent le temps de faire des visites, mais cela exige surtout un regard « évangélique », d'où la nécessité d'un contact régulier avec la parole de Dieu.* - *une relecture de l'Evangile, individuelle et communautaire : relecture au sens où le contexte de la vie, les personnes rencontrées sont présentes dans mon contact avec la parole de Dieu et me font sans cesse découvrir la nouveauté radicale de l'Evangile (4).*

Nous avons cité longuement ce texte parce que les réflexions qui y sont faites recouvrent un certain nombre des témoignages reçus : la démarche est basée sur un choix ou une intuition au sein d'une histoire personnelle. On retrouve cette manière de penser dans la lettre d'une religieuse canadienne : *Je dois reconnaître que ce n'est pas dans l'autorité du magistère que je puise les stimuli à l'évangélisation. Les grandes recherches humanitaires pour la dignité, la justice, les droits de l'homme face à l'oppression des systèmes politiques et économiques et les actions que mènent certains organismes en ce sens, me poussent moi aussi vers mes frères et ce, au nom de la dynamique de l'Evangile. Je crois à « l'anti-évangélisation », mot très à la mode en Amérique. Il faut qu'en groupe, nous révisions notre manière de voir, de vivre et d'évangéliser. Nous devons avoir un esprit critique.*

Evangéliser, c'est faire confiance au message et à l'homme qui le reçoit. C'est une dynamique faite d'accueil, de don et de communion, en dehors de sentiers trop prévus d'avance, trop normatifs ; c'est comme « le vent, tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va... » (Jn 3,8) (10).

La majorité de nos textes indique bien une déstabilisation du « statut missionnaire » et nos correspondants sont donc amenés à s'interroger sur les modalités de leur présence : *Entre le choix d'évangéliser que je ne remets pas en cause puisque j'ai librement choisi d'en faire la trame de*

mon existence et les « modalités concrètes de l'évangélisation », il y a un grand fossé. Ce fossé ne peut être comblé que par l'écoute, la rencontre d'un milieu, l'approfondissement des données économiques, la prise de conscience des potentialités. En termes clairs, j'ai choisi d'évangéliser en réponse aux appels de l'Esprit et maintenant j'apprends à évangéliser (35).

Nous retrouvons ici la conscience que l'évangélisation est un mystère qui déborde de loin tous les travaux missionnaires, que l'Esprit se communique, mais ne se laisse pas posséder... En même temps aussi, l'œuvre missionnaire doit toujours être critiquée pour que le témoignage soit plus net : *Les différentes analyses sociologiques, économiques, etc... m'aident à ne pas enfermer l'Esprit dans un cadre étroit, mais à lui laisser son caractère propre et déroutant pour nous... Les appels de l'Esprit ont ceci de déroutant pour moi, c'est que je ne peux jamais les inventer d'avance (35).*

Tenir un discours universel sur la spiritualité missionnaire paraît alors un défi impossible à tenir. Par contre, la vie dans l'Esprit prend des formes variées parce que les modalités de présence ne sont pas simplement une adaptation d'une théorie générale, mais elles sont l'incarnation d'une foi missionnaire ; ces modalités interrogent l'expression de la foi, la teneur de l'espérance et la traduction de la charité. Dans la communication de ces expériences variées nous apparaît mieux la richesse du Verbe multiforme et la créativité de l'Esprit.

noms des correspondants qui ont répondu à l'enquête

1. S ^r Y. LESENNE	<i>Bou Saada</i>	ALGÉRIE
2. P. J. FLEURY	<i>Phetchabun</i>	THAÏLANDE
3. P. J.-P. LE BORGNE	<i>Mortain</i>	FRANCE
4. P. Y. CRUSSON	<i>Maradi</i>	NIGER
5. S ^r D. BILLOTTET	<i>Bou Saada</i>	ALGÉRIE
6. S ^r M.-O. LUIS	<i>Lisbonne</i>	PORTUGAL
7. S ^r I.-A. CANDIDA	<i>Lisbonne</i>	PORTUGAL
8. P. Ph. ANTOINE	<i>Kolongotomo</i>	MALI
9. S ^r M. CHARLES	<i>Dolbel</i>	NIGER
10. S ^r N. RIVARD	<i>Montréal</i>	CANADA
11. P. G. ADAM	<i>Hamamatsu</i>	JAPON
12. P. M. KAUSS	<i>Kitakyushu</i>	JAPON
13. S ^r A. NOUYRIGAT	<i>Koupéla</i>	HAUTE-VOLTA
14. S ^r C. SCHMID	<i>Dakar</i>	SÉNÉGAL
15. P. B. LEFEBVRE	<i>Ghardaïa</i>	ALGÉRIE
16. P. J.-C. JACQUARD	<i>Antalaha</i>	MADAGASCAR
17. S ^r M.-V. BROUCA		HAUTE-VOLTA
18. S ^r M.-C. CARTRY	<i>Dakar</i>	SÉNÉGAL
19. P. P. SOUBEYRAND	<i>Touggourt</i>	ALGÉRIE
20. P. L. DEBRUYNE		CAMEROUN
21. S ^{rs} R. HOHMANN et Cl. BUHLER	<i>San Pedro</i>	COTE-D'IVOIRE
22. Ch. B.		RWANDA
23. P. J. BREYNAERT	<i>Pontgouin</i>	FRANCE
24. P. G. CHABANON	<i>Kyela</i>	TANZANIE
25. P. D. de SMET	<i>Yaoundé</i>	CAMEROUN
26. P. J. RONAYETTE		MALI
27. P. J. LAVENS	<i>Ambato-Boeni</i>	MADAGASCAR
28. P. A. ALGOET	<i>Kalalushi</i>	ZAMBIA
29. P. J. GOURDON	<i>Lampung</i>	INDONÉSIE
30. S ^r A.-F. LELEU	<i>Région Fleuve</i>	SÉNÉGAL
31. S ^r A. PEREZ-COSSIO	<i>X...</i>	CONGO
32. P. G. MATHOREL	<i>Chipata</i>	ZAMBIE
33. P. L. VERCHERE	<i>Kédougou</i>	SÉNÉGAL
34. Equipe S ^{rs} NDA	<i>Sahr</i>	TCHAD
35. P. A. FONTAINE	<i>San</i>	MALI
36. S ^r I.-P. MELLET	<i>Nova Iguaçu</i>	BRÉSIL
37. S ^r J. MAERTIENS	<i>Huambo</i>	ANGOLA
38. S ^r M. da Gl. PEREIRA	<i>Sendi</i>	ANGOLA
39. S ^r A. BARIO	<i>Gagnoa</i>	COTE-D'IVOIRE

Ces pages sont un témoignage. Je ne vois pas comment je puis les écrire sans parler à la première personne.

J'aimerais décrire comment il me fut donné de re-découvrir, au niveau du vécu, ce qui m'était connu au niveau de l'intuition d'abord, à celui de la réflexion ensuite.

Il y a cinq ans encore, il me semblait qu'une redécouverte de ma vocation missionnaire, ou une conscience plus vive de son originalité et de sa valeur, nécessitaient *une situation* missionnaire typique, peut-être celle que je connaissais, ou peut-être une autre. Madeleine Delbrel, Xavier Ploussard, Jacques Dournes, Serge de Beaurecueil... avaient, chacun à sa manière, vécu et décrit admirablement leur vocation missionnaire à partir d'une situation donnée. Celle-ci n'avait-elle pas été décisive ?

La situation peut, en effet, être utile. A elle seule, me semble-t-il, elle n'est pas suffisante. Pour ma part, le « lieu » ou le « milieu » où cette redécouverte put se faire, fut ce qu'on appelle, non sans ambiguïté, une « *certaine expérience spirituelle* » : celle de l'Esprit-Saint. A ce niveau, il ne s'agit plus d'idées, ou de conditionnement extérieur, mais d'une montée dans la conscience, à partir du fond de l'être.

Pour me faire comprendre, je vais proposer quatre jalons de cette redécouverte. Cet enchaînement en quatre enjambées est factice. En réalité, tout est en tout. Mais on ne peut tout dire à la fois. S'il y a des « d'abord » et des « ensuite », des « avant » et des « après », c'est pour satisfaire à une certaine logique. La vie unifie ce que la pensée décompose.

1. Nécessité d'une « expérience spirituelle »

Le catholicisme dans lequel j'ai été formé était très soucieux des valeurs *objectives* : une doctrine sûre, des références contrôlables, l'authenticité des signes, la validité du ministère et de l'action, le test de l'action et de la pratique, des repères connus et approuvés, une autorité qui ose s'exprimer, des directives claires... Et je pense encore que c'est très bien, indispensable même. Il ne s'agit pas d'y renoncer.

Mais il faut reconnaître les risques de toute « institution » et de toute valorisation de l'objectif : attention excessive à la lettre et à l'extérieur, formalisme, activisme de la machine qui tourne à vide, sclérose. En christianisme, ce risque ne peut être conjuré que par l'Esprit-Saint.

Or, l'Esprit est Celui qui descend, pénètre, touche le cœur, le meut, l'émeut, le met en branle, lui donne vie. Il agit comme un souffle, un feu, une eau fraîche, une onction d'huile... Son œuvre propre est de « personnaliser » les dons que Dieu nous fait par Jésus, de les « intérioriser » et de les « actualiser » : c'est en moi, à partir du centre de l'être, et maintenant, que Dieu m'empoigne, me saisit, m'emporte dans la « mouvance », le mouvement divin de son Esprit.

La « respiration » de Dieu (et c'est l'Esprit) entre en moi, elle me remplit, elle me soulève, elle fait monter dans ma conscience *subjective* la certitude de la Présence de l'Amour, et de l'Action de Dieu. C'est cela que j'appelle « une certaine expérience de l'Esprit ».

Il me semble qu'il n'y a pas de vie chrétienne complète ou équilibrée sans une telle « expérience ». Un texte de A. Manaranche m'a aidé à le comprendre. Il affirme quelque part que toute réalité chrétienne doit se vérifier à trois niveaux : ceux de l'expérience, de la connaissance et de l'engagement. Le « sentir », le savoir et le faire.

Dans le catholicisme, on a très souvent privilégié, je pense, le savoir exact et le faire concret. Nous en donnons volontiers la possibilité aux chrétiens que nous formons. Nous les poussons à l'étude et à l'action : l'analyse de la situation et la mise en pratique. Nous-mêmes, nous avons mauvaise conscience lorsque nos convictions intellectuelles ne sont pas vérifiées par des réalisations visibles.

Je fus frappé, il y a quelques années, par le peu d'importance donné dans beaucoup de milieux catholiques, au « subjectif », au « sentir », à l'expérience religieuse. Les protestants que je fréquentais alors y étaient certainement plus attentifs. Il me semblait que, comme tant d'autres, j'avais poussé trop loin la méfiance à l'égard de l'émotion religieuse. Mais n'était-ce pas, pensais-je, donner dans le sentimentalisme, dans le « subjectivisme » qui relativise tout, et finalement tomber dans les pièges de la pure sensibilité et le vide des sentiments fugaces ?

Sans doute, ces dangers existent. Mais il n'empêche qu'il n'y a pas d'activité pleinement humaine sans un ébranlement de l'émotivité, et sans une communication de l'émotion. La fréquentation des Africains m'a beaucoup aidé à le comprendre.

Et puisque la foi chrétienne s'enracine dans l'humain, il n'y a pas d'activité pleinement chrétienne, peut-on dire, sans l'épanouissement du « sentir » conscient et personnalisé. A condition, bien sûr, qu'il soit intégré dans l'ensemble équilibré des facultés humaines. Tant de textes des grands mystiques chrétiens - Jean de la Croix, Ignace de Loyola, Thérèse de Lisieux - en illustrent la nécessité.

Ainsi, j'ai compris, un jour, qu'un des motifs principaux pour lesquels tant d'entre nous abandonnent la prière, ce n'est pas tant le manque de convictions ou de courage (bien que cela se vérifie aussi), que l'absence, dans leur vie, d'une véritable expérience totale de prière. On en reste à une notion intellectuelle, volontariste ou formaliste du dialogue avec Dieu. On se méfie tellement des « consolations sensibles » qu'on s'enferme dans une pratique figée, ennuyeuse, anonyme (le « moulin à prières »), ou, au contraire, on se croit large d'esprit en adoptant des formes désinvoltes de prières à la va-vite. Bientôt, la prière apparaît au niveau de l'expérience superficielle comme une perte de temps, un jeu de l'esprit ou une introspection malade. On l'abandonne. Ou bien, oubliant ce qu'elle est, on l'identifie avec toute action bonne. En fait, on ne prie plus.

Tout devient différent lorsque, dans l'humilité du cœur et une attention prolongée, nous accueillons l'Esprit *qui nous est donné pour connaître les dons de Dieu* (1 Co 2,12), cet Esprit dont l'action en nous est la « preuve » (observable, donc) que nous sommes les enfants de Dieu (cf Gal 4,6). Alors, vraiment, il vient au secours de notre faiblesse et il prie en nous *par des murmures ineffables* (Rom 8,26)... et nous le savons : nous en faisons, ou plutôt, nous en recevons « l'expérience ».

Ce que j'avais compris, concernant la prière, me devint un jour une évidence pour ce qui concerne ma *vocation missionnaire*. Certes, l'expérience religieuse n'en avait pas été absente. Il y eut en effet l'intuition du début. Mais elle fut plus la prise de conscience d'un *appel* de Dieu que celle de la *mission*. Il y eut ensuite l'étude biblique et la réflexion théologique (la discussion missiologique elle-même) qui donnèrent un contenu conceptuel à cette vocation. Puis, il y eut l'engagement dans l'activité concrète qui lui donna un corps visible. Mais il y manquait quelque chose, une dimension essentielle. Laquelle ?

J'ai compris qu'elle ne pouvait venir que d'une nouvelle effusion de l'Esprit en moi, ou, si l'on veut, d'une certaine « expérience » de l'Esprit précisément au niveau de la mission, ou de ma vocation *missionnaire*. Mais je n'ai pas compris cela par déduction. La réflexion que je viens de faire ne s'est imposée qu'a posteriori. C'est « l'expérience » qui fut la première. Et voici comment elle s'est produite.

2. Le retour au centre

Il me fut donné de participer, au Rwanda et ailleurs, à de nombreuses assemblées de prière. C'est là que, porté par une prière fraternelle dont la transparence et le contenu de foi étaient, le plus souvent, authentiquement évangéliques, je me rendis compte que, progressivement, l'Esprit transformait mon cœur et y creusait de nouvelles profondeurs. Ce qui me frappe le plus, actuellement, de cette « expérience de l'Esprit », c'est sa *simplicité* et sa *sérénité*. L'Esprit de Dieu me fit prendre une conscience nouvelle et par l'intérieur (en traversant l'âme, l'esprit, le cœur, l'émotion, et le corps lui-même) de trois réalités complémentaires :

- Dieu est mon Père, au sens fort du mot ; je puis lui dire « Abba », et je le dis avec une joie et une liberté indicibles.
- Jésus est vivant, il m'est proche, il m'accompagne partout et...
- je suis habité par Celui-là même qui m'ouvre à Jésus et au Père. C'est lui qui « respire » Dieu en moi, c'est lui qui me meut (pas toujours hélas ! seulement lorsque je lui suis docile), c'est lui qui me communique la vie de Dieu, me comble de ses dons... Expérience intime du Père, du Fils, de l'Esprit. Je suis aimé, sauvé, conduit...

Au niveau de ma vocation missionnaire, tout cela s'est transposé avec la même simplicité - et le même émerveillement :

- aimé par le Père, je suis choisi par lui et introduit dans la mission de son Fils ;
- uni à Jésus, me voilà avançant avec lui, et comme lui, vers les hommes, vers tous les hommes, pour les aimer ;
- mû par l'Esprit, je me sens invité à rejoindre chacun dans sa personnalité unique, et à communier avec lui dans un amour qui nous dépasse tous deux.

Banalité de ces paroles classiques, toutes simples, usées peut-être ! On en aurait presque honte s'il s'agissait de faire de la littérature ou d'écrire un texte original ! Qu'y a-t-il de nouveau en tout cela ? Mais le jour où vous découvrez, dans l'Esprit, par l'intérieur, chacune de ces merveilles, c'est un tel éblouissement de lumière, un tel éclat de beauté que, peut-être les larmes vous couleront des yeux. Et vous saurez, ce jour-là, *que vous êtes nés de nouveau à la Mission.*

Et sans doute, au niveau de mon agir concret, il y a trahison partielle, chaque jour. Mais mon infidélité même rend plus brûlante encore la « flèche » de l'Esprit qui, blessant mon cœur, y répand une nouvelle onction, celle de la Miséricorde.

3. L'avancée de la louange

L'expérience de l'Esprit libère en nous un jaillissement de louange. Ce me fut une merveilleuse découverte. L'Esprit inspire à notre cœur de rendre grâce en tout temps et en tout lieu (Eph 5,18-20 ; 1 Thess 5,16-18). Je témoigne que c'est vrai. Car en tout temps, Dieu est beau, Jésus est vivant, son Esprit est agissant. Cela se vérifie en tous lieux et en toutes circonstances, y compris celles qui sont pénibles et douloureuses. Plus nous rendons grâce, mieux nous découvrons que tout ce que Dieu a fait, ce qu'il fait et ce qu'il fera, est beau et bon. Et plus nous découvrons cela, mieux nous l'en remercions, mieux nous l'adorons.

La prière de louange devient une des activités les plus essentielles de la vie chrétienne, une activité qui a valeur pour elle-même. Non plus un « moyen pour », mais un but. Adorer pour adorer, « prier pour prier » comme écrit quelque part le P. Congar, rendre grâce pour rendre grâce, un point, c'est tout. La louange pour la louange : car Dieu est l'Absolu, Il suffit.

Quand cette découverte est vécue au cœur d'une vie missionnaire, elle en prépare (ou en inclut) une autre, non moins bouleversante. Ma vie missionnaire elle-même n'est-elle pas, dans son essence même, une des innombrables avancées de la louange dans le monde ? Une percée nouvelle de l'adoration du Père, Celui de Jésus et le nôtre, dans l'univers des hommes, de leurs religions, de leurs joies et de leurs souffrances ?

J'ai compris ainsi deux choses. D'abord ceci. Il y a ce que nous voyons, et il y a ce que nous ne voyons pas, ou peu. Ce que nous voyons le plus immédiatement, c'est ce qui va mal : les crises des civilisations et des religions, et des Eglises. Ce sont les guerres, la violence, la dégradation des mœurs, la corruption, la misère. Et j'en passe.

Mais il y a ce que nous ne voyons pas, ou si peu : et c'est ce que Dieu est en train de faire dans le secret des cœurs. L'Esprit est à l'œuvre. Il prépare une moisson surabondante pour le Jour du Christ. A travers les dédales de l'Histoire, la Vie, celle de la résurrection, monte et perce déjà, çà et là. Ce qui en apparaît est minime, mais déjà si beau. Quand nos cœurs ont été habitués à la louange, ils apprennent à reconnaître mieux ces humbles signes. Une formidable explosion d'amour se prépare, incognito, au-delà de la couche des péchés et des malheurs qui, provisoirement, la retient encore. Ma minuscule activité missionnaire qui, apparemment, représente « trois fois rien », est une communion secrète, mais consciente, à cette victorieuse montée de l'Amour.

Et la seconde chose que j'ai découverte ainsi, c'est que ma prière de louange devient une importante activité de ma vie missionnaire. Je me suis souvent dit depuis trois ans que ma première mission était peut-être d'allumer et d'entretenir, là où j'étais envoyé, une humble flamme de louange et d'adoration... Faire avancer la louange, la faire progresser, n'est-ce pas visibiliser, humaniser, donner corps à la Mission, ou à l'Avancée, de l'Esprit lui-même ? Car c'est lui qui fait croître la semence du Royaume. C'est lui qui change le cœur des hommes. C'est lui qui

rassemble les croyants dans l'Eglise de Jésus Christ. C'est Lui qui, en ce moment, soulève la pâte humaine pour en faire le Corps du Christ et la Gloire de Dieu.

Ma vie missionnaire est-elle autre chose qu'une communion humaine à cette formidable action de l'Esprit, Puissance de Dieu, conduisant le monde vers le Royaume ? Ma prière de louange est alors le lieu et le moment où cette communion est la plus pure. Et son sommet en est l'offrande eucharistique du Corps et du Sang du Christ, le sacrifice de louange par excellence.

Dans le pays où je vis présentement, le Tchad, je suis frappé par l'importance des puits dans la vie des gens. Partout, les missionnaires, les groupements d'action catholique et les communautés chrétiennes creusent de nouveaux puits et assainissent les anciens. D'une nécessité vitale en elle-même, cette « opération-puits » est aussi le symbole d'une des missions essentielles de l'Eglise : celle d'ouvrir les cœurs à l'envahissement de l'Esprit de Jésus. Creuser dans chaque village et dans chaque milieu humain des « puits » d'où peut jaillir l'Eau vive ; et multiplier par centaines et milliers des fontaines de Vie éternelle, qui peut le faire sinon l'Eglise ? Et si elle ne le fait pas, qui le fera ? Telle est une de ses missions, et là, elle est irremplaçable.

Sortons de l'image. Ces « puits », ce sont les assemblées et les personnes éduquées par la Parole de Dieu et mues par l'Esprit, d'où monte vers Dieu, pour le salut du monde « et la confusion du démon », comme dit Vatican II (LG 17 ; AG 9), un hymne de louange.

4. Le dynamisme de l'Amour

La louange n'épuise pas le Souffle de l'Esprit, tant s'en faut. Elle en est comme la transparence. Mais sa chaleur et sa puissance viennent de l'Amour.

L'expérience de l'Esprit est une expérience de l'Amour de Dieu, ou elle n'est rien. D'un amour qui est « mouvement vers », dynamisme centrifuge, poussée en avant. Un amour qui donne et qui se donne. Vivre la présence de l'Esprit en moi, c'est me découvrir saisi, et me reconnaître comme

poussé, conduit, emporté dans un mouvement irrésistible vers les hommes et, dans la même trajectoire, vers Dieu notre Père.

Je pense que tout missionnaire reçoit, d'une manière ou d'une autre, de faire un jour « l'expérience » de cette poussée intérieure. Il prend conscience d'être pris dans un courant. On a dit parfois : dans une sorte d'engrenage, celui de la charité, dont il ne pourra plus sortir, sauf infidélité. L'image est suggestive, mais dangereuse : elle évoque une servitude, alors qu'il s'agit d'une ouverture sur un monde de liberté. Quand l'amour grandit, il devient de plus en plus libre de se répandre. Le « prisonnier » de l'amour est le vrai libéré.

Etre saisi par l'Esprit dans le mouvement de la charité de Dieu, c'est le cœur même du charisme apostolique. Celui-ci devient charisme "missionnaire" au sens précis du mot lorsque la poussée intérieure de l'amour conduit à *la pointe de son avancée*. Je vois diverses directions possibles de cette percée :

- Il y a d'abord l'avancée *vers ceux qui n'ont pas encore reçu l'Evangile* : *Aux autres villes, je dois aussi annoncer le royaume*, répondait Jésus (Lc 4,43). - *Passe en Macédoine*, disait le songe à Paul (Ac 16,9). C'est l'appel missionnaire qui pousse certains d'entre nous aux frontières de l'Eglise, « au plus près des plus loin », selon la formule de Jacques Dournes. C'est aussi l'ouverture sur l'universel, la hantise de « tous les hommes » sans laquelle personne ne peut se prétendre missionnaire et dans laquelle le contemplatif le rejoint. *Lorsque la grâce du Saint-Esprit habite le cœur d'une homme... cet homme pleure pour tous les hommes*, disait le Staretz Silouane, qui ajoutait à la fin de sa vie : *Quarante ans se sont écoulés depuis que la grâce du Saint-Esprit m'a appris à aimer tous les hommes et toute la création*.

- Il y a ensuite l'avancée *vers une plus grande intégration dans un peuple*, dans lequel au départ nous étions étrangers. On pense aux grands missionnaires du passé : Ricci, de Nobili, et plus près : Lebbe... Le charisme missionnaire ne cesse de nous y inviter, d'une manière ou d'une autre.

- Il y a encore cette poussée de l'Esprit *vers la pointe de l'Eglise*, là où la continuité engendre *une nouvelle invention* : oser innover, oser s'engager dans une entreprise non encore tentée, là où d'autres hésitent ou craignent.

L'audace des initiateurs ou des « pionniers ». Le risque des décisions fondatrices et des gestes que l'on pose pour la première fois. Le saut dans l'inconnu, mais dans la certitude de la foi. L'humilité des tâches initiales.

● Il y a enfin *la transmission à d'autres du dynamisme missionnaire* qui nous habite. Tant, parmi nous, depuis ceux qui s'adonnent à la pastorale vocationnelle ou à l'animation missionnaire, jusqu'à ceux qui offrent à Dieu leurs prières ou leurs maladies, communient ainsi au mouvement de l'Esprit qui pousse l'Eglise toujours plus en avant.

Pour ce qui me concerne (je reprends ici mon témoignage), le Seigneur a voulu que je sois placé depuis peu dans une situation missionnaire nouvelle, très favorable à l'approfondissement de l'aventure intérieure d'une renaissance de l'Esprit, telle que je l'ai décrite plus haut. Après 21 ans de vie missionnaire au Rwanda, et d'un effort sincère, mais tellement limité, d'intégration dans le peuple et dans la communauté chrétienne de ce merveilleux pays, j'ai été appelé à tout quitter et à recommencer, comme à partir de zéro, mais heureusement avec deux confrères, une nouvelle tâche missionnaire dans un pays assez différent - le Tchad - et une Eglise qui, ayant connu une autre évolution, présente un autre visage que celui de l'Eglise qui m'a formé.

Un tel appel m'est apparu tout de suite comme une « chance » magnifique dont je bénis Dieu. Une chance pour l'Eglise du Christ qui est au Rwanda, si j'ose dire, puisqu'elle cédait un de ses prêtres pour le service d'une autre Eglise africaine ayant, apparemment, de plus urgents besoins. N'était-ce pas de sa part un beau geste missionnaire ? Chance pour moi ensuite, puisque je pouvais, dans la joie de l'Esprit, renoncer à un ministère passionnant pour renaître, dans une tâche pour moi nouvelle, à l'humilité de tout début : étude d'une autre langue, effort de compréhension d'un autre peuple, incertitude de l'avenir, impression d'inutilité, tâtonnements d'une recherche... Beaucoup de missionnaires sont placés dans des situations similaires : ce que nous vivons n'a donc rien d'extraordinaire. N'empêche que c'est une aventure qui, pour moi, est riche en découvertes.

Au niveau de l'expérience spirituelle qui nous occupe ici, qu'est-ce que cela représente ? De nouveau, des découvertes *simples* mais lumineuses. De plus en plus, l'essentiel émerge : le primat de l'action de l'Esprit qui est l'Envoyé, seul vraiment efficace, du Seigneur Jésus Christ ; et (il faut

le redire au risque de lasser), la prière reconnue comme la priorité des priorités ; l'épreuve de la petitesse de l'homme et un sens plus aigu de mes limites et de mes défauts ; la relativité des méthodes au profit du « un cœur bon, des yeux bons, des mains bonnes » ; le bienfait d'une communauté fraternelle ; la fidélité à l'Eglise dans la diversité des situations ; le respect de l'homme différent, de sa culture, de son mystère.

Et plus profondément encore : une plus grande liberté intérieure, et donc la joie qu'engendre l'amour, fruit de l'Esprit ; ouverture plus attentive à la Présence au fond de l'être ; émerveillement devant la beauté de Dieu et de son action ; jubilation du cœur dans le souvenir de Dieu, de Jésus, de Marie ; et, en eux, un amour peut-être plus humble des autres... Ou du moins le désir de cet amour.

On voudrait s'arrêter ici. D'autres jalons de cette expérience de l'Esprit mériteraient d'être évoqués : la découverte du langage de Dieu dans celui des hommes ; celle de la puissance de l'intercession ; celle d'une liberté dont le visage est inattendu ; celle de la vie missionnaire comme « charisme » plus que comme engagement ou activité (ce qu'elle est aussi d'ailleurs) ; celle de la possibilité d'une forme de communauté vraiment nouvelle par rapport à « l'équipe missionnaire » habituelle (mais ceci n'est qu'entrevu, non vécu...).

Inépuisable est l'aventure intérieure... Ce qui me frappe en terminant ces pages, c'est ceci : je pense que « l'expérience dans l'Esprit » d'une vocation missionnaire rejoint l'expérience semblable de toute autre vocation chrétienne. C'est sans doute un des meilleurs tests de son authenticité : *Il y a diversité de dons, mais c'est le même Esprit, diversité des ministères, mais c'est le même Seigneur, diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous...* (1 Co 12,4-6).

Tchad, Dominique Nothomb pb.

LE SOUFFLE DE L'ESPRIT ET LA MISSION

Le Christ nous envoie en mission et nous guide par son Esprit. Mais, comme aux premiers jours de l'Eglise, l'action de l'Esprit se manifeste d'une manière cachée par des signes que l'apôtre doit interpréter. Sur le point de quitter les siens, le Christ ne leur a pas laissé d'instructions précises. On peut s'étonner, par exemple, qu'il n'ait pas dit plus clairement à ses Apôtres quelle attitude il faudrait adopter quand des non-juifs viendraient demander le baptême.

La raison d'un tel silence est cependant compréhensible. Le Christ s'en va, mais il envoie l'Esprit qui est celui du Père et le sien. Or, comme nous le voyons dans l'histoire des premiers temps de l'Eglise, c'est l'Esprit qui guidait les Apôtres au gré des circonstances ; il leur faisait remarquer et comprendre ces fameux signes des temps dont on nous a tellement parlé depuis le concile Vatican II. Mais ces signes n'étaient pas toujours aussi faciles à interpréter que nous pouvons l'imaginer.

Il est vrai que, en bien des occasions, l'Esprit s'est manifesté d'une manière éclatante dans la vie des premières communautés chrétiennes. Mais, dans la plupart des cas, il a fallu de longues délibérations pour arriver à une décision. Ainsi en fut-il pour l'admission dans l'Eglise des convertis venus du paganisme. De même, les chapitres de la première épître aux Corinthiens sur les charismes révèlent la délibération de Paul devant des manifestations qui, d'une part, lui plaisaient et, d'autre part, étaient pour lui de vrais problèmes. Dans ce cas comme dans le précédent, il y a là le fruit d'un discernement spirituel.

La marche en avant de l'Eglise est ainsi dirigée par une action de l'Esprit. Celle-ci, évidente et décisive en quelques cas, demeure la plupart du

temps obscure et difficile à interpréter. Si telle est la manière dont l'Eglise sait ce que veut l'Esprit, telle est aussi la loi du progrès de la mission. La mission - j'entends ici la proclamation du message - est, dans l'Eglise, la pointe avancée de l'action. C'est pourquoi nous nous demanderons quels changements elle a subis depuis une bonne vingtaine d'années. Ces changements, nous pouvons les appeler « déplacements ». Il y a eu les déplacements de perspectives, de vues théologiques, d'objectifs, de centres d'intérêt... On pourrait allonger la liste, tant ces dernières années ont connu de bouleversements. L'intérêt est passé d'un problème à un autre, d'une théorie à une autre...

Ces grands ébranlements ne doivent pas nous affoler. Au contraire, ils nous invitent à nous poser la question : *Que dit l'Esprit à l'Eglise ?* Seule, cette question a un sens à l'heure présente. Mais quel langage parle l'Esprit ? De quels signes se sert-il ? Beaucoup voudraient avoir un code d'interprétation de cette action mystérieuse de l'Esprit. Or, il n'y en a pas. C'est pourquoi il faut revenir souvent sur l'histoire de la mission telle que nous l'avons vécue depuis 30 ou 50 ans, pour essayer de comprendre ce qui est arrivé à l'Eglise et à son activité apostolique au cours des dernières décennies. Nous pourrions ainsi mesurer l'amplitude des déplacements dont j'ai parlé plus haut. En prendre conscience dans ce passé immédiat ne pourra que nous rendre plus sensibles à ceux qui déjà s'amorcent sous nos yeux.

le langage de l'esprit

Le domaine de la mission est le lieu privilégié de l'Esprit, car c'est là que se réalise la croissance de l'Eglise. C'est bien pour cette raison que le départ des Apôtres en vue de porter la Bonne Nouvelle (ce départ de l'Eglise en mission) a lieu juste après le jour de la Pentecôte. Car l'Esprit est le feu qui les anime et le vent qui les emporte. Mais ni le vent ni le feu ne sont saisissables. Il ne faut donc pas trop vite chercher à en définir l'action, car alors on risque de la figer. *La vie spirituelle*, disait un rabbin, *est comme un oiseau. Si on fait assez d'effort, on pourra l'attraper, mais si on en fait trop, on va l'étrangler.* Il reste toujours difficile de comprendre ce que l'Esprit veut de nous. C'est une des leçons que nous donne l'histoire de la mission au cours des dernières décennies.

Nous vivons dans une situation analogue à celle que connut l'Eglise aux

premières années de son expansion. Pour notre action missionnaire, nous n'avons reçu de directives claires ni du Christ lui-même, ni de l'Esprit. Nous nous sommes donc guidés comme nous l'avons pu, conscients que les lumières étaient souvent faibles. Alors, successivement, nous avons fait porter notre effort sur un point ou sur un autre, au gré des circonstances, persuadés que nous étions dans le sens où voulait nous faire avancer l'Esprit.

Plus d'une fois, l'on a cru avoir trouvé la solution pour rendre vie à la mission... mais ce n'était pas encore cela. Sauver les âmes, planter l'Eglise, etc... la liste serait longue des théories qui ont fait loi. On peut rappeler entre autres l'adaptation, l'indigénisation, l'acculturation, l'inculturation, la contextualisation.. et d'autres. Vatican II avait apporté un grand espoir : celui du dialogue avec les non-chrétiens et la rencontre des religions. Nous voici maintenant en présence d'une véritable invasion de méthodes de prières venues de l'autre bout du monde, chacune avec leurs maîtres et leurs gourous.

En tous ces mouvements et événements, l'Esprit veut nous dire quelque chose. Il y a cinquante ans, les missionnaires et l'Eglise entière étaient tellement sûrs d'eux-mêmes qu'il ne semblait pas y avoir de problème. Or, actuellement, l'Eglise se trouve confrontée à un problème nouveau, à deux faces si l'on peut dire : l'une est l'athéisme ; l'autre est une résurgence de l'esprit religieux sous mille visages divers.

Par là, l'Esprit veut nous dire quelque chose. Sans doute veut-il nous faire sortir d'une trop grande sécurité en nous forçant à ré-examiner notre propre christianisme. Nous commençons ainsi à nous rendre compte que ce que nous avons présenté comme « doctrine chrétienne » n'en était pas tout l'ensemble. Peut-être faut-il en venir à une nouvelle manière de comprendre notre christianisme et de le présenter face à des religions non chrétiennes dont l'influence spirituelle se fait sentir dans les pays chrétiens, spécialement par le biais des méthodes de prières signalées plus haut.

le grand déplacement

Depuis trente ans que je suis en Asie, il s'est donc fait, dans les situations, dans les théories, dans les buts et les méthodes, de grands déplacements. Le point d'impact de la mission s'est déplacé dans la

plupart des pays du monde au point que bien des missionnaires ont pu se dire : la mission, c'est fini ! Ils ont vu leurs œuvres disparaître, les pays où ils travaillaient leur refuser les permis de séjour. Ils avaient pendant longtemps porté témoignage de la valeur du christianisme par les œuvres de charité ou d'éducation. Mais, peu à peu, ces œuvres ont été prises par les gouvernements.

Alors que l'on commençait à faire un plus grand effort pour la proclamation du message, beaucoup se sont demandé où pouvait bien être la supériorité du christianisme. Là encore, s'est opéré un grand changement dans la doctrine de l'Eglise. On s'est mis à parler ouvertement de la beauté et de la grandeur des religions non chrétiennes, comme en témoignent les textes de Vatican II. Sans doute l'Eglise reconnaissait-elle déjà auparavant dans les autres religions des aspects de vérité, mais il n'y avait pas de document assez officiel sur ce point pour en faire prendre conscience plus clairement aux chrétiens. Cette évolution a entraîné chez un grand nombre un flottement dans l'idée missionnaire.

A ce moment-là, les belles époques des essais d'indigénisation ou d'inculturation étaient loin ; les envoyés du Christ commençaient à se demander quel message ils pouvaient bien apporter ; message de quoi ? Il ne s'agissait plus simplement de comprendre les autres cultures pour leur présenter un christianisme adapté. Il s'agissait de savoir si cela en valait la peine, puisque toutes les religions pouvaient être véhicules du salut. C'était l'époque du pluralisme. Multiples étaient les voies du salut et le christianisme n'était que l'une d'entre elles. Nous ne sommes pas sortis de ces problèmes. Ils nous hantent tous dès que nous regardons la situation actuelle de la mission, je veux dire de l'Eglise dans sa mission à l'égard du genre humain.

Au milieu de tous ces remous, tempêtes et parfois naufrages, une nouvelle assurance a fini par faire surface. L'Eglise n'est pas morte. Elle est même vivante et l'Esprit travaille toujours, et désormais d'une manière de plus en plus évidente, bien que modeste, dans les innombrables jeunes Eglises qui ont pris racine dans tous les pays du monde, dans la plupart des cultures, au milieu même du domaine des autres religions. C'est peut-être là que se trouve la plus grande espérance de l'Eglise : en ces milliers de petites Eglises, où se feront un jour les synthèses dont nous avons tant rêvé, les adaptations que nous avons tous cherché à provoquer, les inculturations qui ne peuvent se faire qu'à l'intérieur d'un pays et par des gens de ce pays.

La beauté et la grandeur des années que nous venons de vivre est là, je pense, dans ce grand déplacement qui s'est fait d'une mission qui venait d'ailleurs à une mission qui surgit du sol même d'un pays, comme les milliers de pousses d'un champ ensemencé depuis longtemps. On peut faire toutes les théories missionnaires que l'on voudra, il reste une chose certaine, c'est que ce qui a été planté va germer, pousser et porter du fruit ; et ce fruit aura à la fois les qualités du grain importé d'ailleurs et la saveur du terroir. Ainsi s'affirmera et s'épanouira la personnalité des jeunes Eglises.

personnalisation des églises

On a beaucoup parlé de l'indigénisation des Eglises locales voulant signifier par là l'insertion de l'esprit chrétien dans la culture du pays, et l'expression de la pensée chrétienne dans le contexte de cette culture. Mais du même coup s'est posée la question de l'identité de la foi sous tous les cieux. D'une dépendance trop étroite avec les pays évangélisateurs, on risquait peut-être de tomber dans un particularisme qui aurait nui à l'universalité de la foi et de la pensée. L'important est, en effet, de maintenir et le caractère particulier des Eglises locales et leur relation à l'Eglise universelle, deux aspects qui s'expriment sans doute de manière plus exacte par la notion de « personnalisation » des Eglises locales. En effet, la notion de personne implique à la fois l'intégration et l'ouverture. Ainsi peuvent se préciser et s'affirmer les caractères particuliers de chaque Eglise dans un contexte culturel donné et se réaliser l'ouverture à toutes les dimensions de l'Eglise universelle. Une telle Eglise aura conscience de sa propre originalité dans la grande communauté chrétienne. Etant elle-même, elle pourra s'ouvrir sans crainte aux influences de l'extérieur et partager ce qu'elle a de meilleur. Chaque Eglise aura ainsi sa physionomie propre qui reflétera sa richesse intérieure.

Après avoir vécu la mission pendant trente ans dans des circonstances diverses et élaboré une spiritualité missionnaire, il m'apparaît de plus en plus important de donner aux Eglises leurs chances de devenir des personnes au sens où je l'entends ici. A l'égard de ces chrétientés locales, l'Eglise universelle comme les Eglises évangélisatrices auront à manifester le respect que l'on doit à quelqu'un dont on estime la personnalité. Ainsi, chacune pourra se développer suivant son caractère propre, en fonction de la race, de la culture et des religions environnantes.

On a beaucoup parlé de théologie africaine, chinoise, et autres... Il faudrait d'abord parler de spiritualités car il n'y a pas de théologies vivantes sans spiritualités. Mais il n'y aura pas de spiritualités sans vie chrétienne. On en revient donc au principe de base qui est une vie chrétienne intensément vécue par la communauté selon les différents contextes. Or, c'est à ce point qu'en est la mission dans la plupart des pays : apprendre aux convertis à vivre en chrétiens dans l'existence la plus ordinaire.

Il ne faut pas s'imaginer que ces spiritualités et ces théologies seront très différentes les unes des autres, mais elles devraient pouvoir mettre en lumière des aspects spécifiques en fonction des cultures ambiantes. Avec leur saveur particulière, elles contribueront à enrichir le patrimoine chrétien. Il n'y a pas de richesse sans diversité. S'il est possible d'avancer assez rapidement dans cette direction en ce qui concerne la liturgie, le chant et les cérémonies, il est impossible d'aller aussi vite dans le domaine de la spiritualité et de la pensée. Et pourtant, les Eglises n'atteindront leur maturité qu'en réalisant leur personnalité à ce niveau. Mais il ne faut pas espérer en arriver immédiatement à ce degré d'évolution car, dans ces domaines, les progrès ne peuvent être que très lents.

développement dans le contexte

Chaque Eglise se développe dans un contexte bien déterminé. C'est peut-être ce que les anciennes formes de mission ont ignoré, au moins dans la pratique. On a trop souvent prêché l'Evangile sans tenir compte de l'environnement. Pourtant, une simple étude des quatre évangiles aurait pu nous ouvrir à ce problème. Ce qui semble avoir manqué le plus, c'était de reconnaître la nécessité de laisser croître la nouvelle chrétienté dans le contexte où on l'avait plantée. L'Eglise qui envoyait ses missionnaires avait de la difficulté à faire confiance aux jeunes Eglises. Sans doute fallait-il être prudent et ne pas demander à une jeune pousse d'être aussi forte qu'un arbre de quinze ans ; mais on devait aussi accepter les lois de la croissance. La sève ne monte pas si le printemps ne l'y invite. Ceci requiert, de la part des évangélisateurs, une grande confiance dans la capacité des jeunes Eglises à recevoir de l'Esprit l'impulsion qui les fera croître, selon leur tempérament et leurs conditions d'existence.

Ce contexte déterminé qui s'appelle le pays, la race, la culture, la religion,

les traditions, constitue un véritable univers aux multiples facettes. Le « développement dans le contexte » est vraiment un processus d'incarnation totale qui affecte l'être même de la jeune Eglise jusque dans ses racines. Il commence par une conception qui est le fruit d'une rencontre. L'Esprit de Dieu se construit un nouveau corps et il se donne une nouvelle humanité ecclésiale au sein même d'une culture. Or, il faut croire que l'Esprit de Dieu est assez puissant pour assimiler les éléments humains et culturels qui donneront à cette jeune Eglise sa physionomie particulière, au cœur même de l'Eglise universelle. Ainsi s'édifie l'Eglise aux mille visages, chacun de ces visages étant tout aussi bien le visage du Christ.

Pour comprendre un peu mieux ce que peut être la notion d'évangélisation et de croissance spécifiques, il faut en revenir aux Evangiles. On a beaucoup insisté ces dernières années sur le fait qu'ils avaient été écrits dans des contextes différents. Ceci veut dire que le visage du Christ n'a pas été vu de la même manière suivant les milieux : un même Christ, mais différemment perçu. Un est le Verbe de Dieu, un le Verbe incarné, mais ceux qui le rencontrent ne le voient pas de la même manière.

Le contexte particularise. Il est impossible d'échapper à ce phénomène, car Dieu lui-même ne peut prétendre à l'universel dans l'humain, hors d'un enfoncement dans le particulier. L'universel demeure, qui est l'Esprit de Dieu touchant l'homme dans sa nature profonde. Or, cet universel ne se manifeste que dans une infinité d'êtres fortement personnalisés. Le Verbe de Dieu incarné, Jésus de Nazareth, s'est enfoncé dans le particulier d'une humanité spécifique ; mais, en assumant dans cette incarnation toute la nature humaine, c'est l'humanité entière qu'il a atteint. Jésus de Nazareth, cet homme, tout inséré qu'il était dans un temps, dans un lieu, dans un être bien déterminé, était cependant le Verbe de Dieu que rien ne peut particulariser. Or, l'Eglise est à son image, universelle dans sa nature et combien particularisée suivant les milliers de contextes différents où elle s'est développée et se développe à l'heure actuelle.

rencontres et dialogue

Jamais jusqu'ici l'Eglise ne s'était trouvée confrontée de si près aux religions non chrétiennes. Cette rencontre s'est faite de deux manières, en deux endroits : je veux dire dans les pays où les religions non

chrétiennes sont dominantes et dans les pays chrétiens eux-mêmes. C'est là une étape importante dans l'histoire de la mission de l'Eglise. Il reste que, si je veux rencontrer l'hindouisme ou le bouddhisme dans leur réalité totale, il me faut aller en Inde, en Chine, au Japon. Mais ces mêmes religions font sentir leur influence dans les pays chrétiens par des doctrines religieuses et spirituelles qui sont une quintessence d'elles-mêmes. Les théories du yoga ou du zen ne sont que peu de choses en comparaison de l'ensemble de ces grandes religions et doctrines spirituelles. Je ne veux pas dire que les méthodes de méditation dans l'esprit du yoga ou du zen soient proprement religieuses, mais le fait est que, par elles et par des doctrines plus explicitement non chrétiennes, les religions de l'Inde, de la Chine, du Japon, etc... (et donc, le monde non chrétien) font sentir leur influence dans le monde chrétien.

Comme l'attitude de l'Eglise s'est faite plus accueillante, un dialogue est devenu possible ; mais il exige une connaissance réciproque. Or, le désir de connaître les autres religions a eu pour conséquence une étude objective de ces croyances. Les chrétiens ont fait en ce sens un effort considérable qui a porté des fruits de connaissance et d'estime. Peu à peu, beaucoup sont gagnés à cette évidence qu'il n'y a pas d'évangélisation possible sans connaissance réelle et « sympathique » de la foi de ces non chrétiens auxquels l'Evangile doit être adressé. Quand il n'y aurait pas eu d'autre fruit que ce désir de connaître, ce serait déjà un résultat très positif.

Mais cette rencontre par la connaissance doit être le premier pas vers un dialogue. L'Eglise a mis là un grand espoir, mais il faut reconnaître que les difficultés ont surgi à mesure que les essais de dialogue se sont multipliés. Dans bien des cas, le désir de rencontre manifesté par les chrétiens a été interprété comme une reconnaissance de la supériorité des religions non chrétiennes. C'est un fait que les vrais dialogues sont rares, même si les tentatives des chrétiens sont réellement sincères. Il y a bien eu des rencontres autour d'une tasse de thé, mais les échanges ont été le plus souvent de simple politesse. Cependant, que l'on ne considère pas comme négligeable l'effort tenté en bien des endroits pour travailler à des œuvres communes de charité, car de telles rencontres ont engendré une estime mutuelle et une plus juste appréciation de l'idéal religieux des uns et des autres.

Pourtant ces rencontres autour de projets communs ne doivent pas nous

faire perdre de vue la possibilité d'un contact plus profond qui permette de saisir le sens de l'expérience religieuse et spirituelle de chacun. La prise de conscience des différences devrait être un stimulant et non un obstacle. C'est en effet dans la reconnaissance et la juste appréciation des différences et des points communs que peut avoir lieu un dialogue fructueux. Mais il faut que chacun renonce à un prosélytisme intempestif et adopte une attitude de compréhension et d'estime. Ainsi, la vérité fera-t-elle son chemin, la vérité qui doit avoir la force de se manifester, quand le temps de la lumière sera venu.

le grand mouvement de reflux

Ces grands déplacements de l'objectif et de l'intérêt missionnaire ne sont pas terminés et ne cesseront jamais. Or, le plus important de tous est sans contredit le grand reflux, sur le monde chrétien, des spiritualités non chrétiennes et des méthodes de prière qui en sont issues. Quand on vient d'un pays non chrétien et que l'on fait le tour du monde en passant par les Etats-Unis, le Canada, l'Europe de l'Ouest, on est frappé de l'impact des sectes, des nouveaux cultes, des spiritualités inspirées de l'hindouisme, du bouddhisme, du taoïsme ainsi que d'autres philosophies et religions. On est loin du temps où le livre *France, pays de mission ?* faisait choc. Une ère nouvelle est ouverte : celle de la mission de partout.

Assurément, elle dure toujours, la mission de style traditionnel, avec ses œuvres de charité et son effort d'évangélisation. Mais une nouvelle forme de rencontre entre pensée chrétienne et pensée non chrétienne est en train de prendre corps. Actuellement, c'est surtout - nous l'avons dit - sous la forme de spiritualités et de méthodes de prière. Mais bientôt ce sera la pensée théologique qui jouera son rôle. Il n'est pas suffisant de mettre en garde contre le zen, le yoga, la méditation transcendante, il faut faire comprendre ce que chaque méthode implique de notions et de perspectives religieuses, théologiques ou philosophiques (qui ne vont pas tarder à apparaître de plus en plus clairement). C'est la seule manière de saisir dans quelle mesure ces méthodes peuvent être « évangélisées ».

Les chemins de Dieu sont vraiment mystérieux et le monde chrétien est stupéfait en se voyant tout à coup tenté par ces méthodes de prière, ces théories qui viennent de pays vers lesquels des milliers de missionnaires

sont partis porter la bonne nouvelle. Etrange conjoncture que cette rencontre du christianisme et des autres spiritualités en tout pays du monde. Mais aussi, terrible responsabilité des chrétiens. Vont-ils se laisser séduire par toutes ces doctrines qui réduiraient à rien le grand dessein que Dieu a voulu réaliser par l'Incarnation ? Je ne le pense pas, car le christianisme qui, sous certains de ses aspects, semble en perte de vitesse, garde son dynamisme primordial.

Cette vitalité, il faut en saisir les manifestations en différents domaines. Le reflux dont j'ai parlé n'est pas uniquement formé des courants spirituels issus des religions non chrétiennes, c'est aussi un courant de vie et de pensée chrétiennes qui nous vient de tous les coins du monde. Au cours des siècles passés, le courant de la vie chrétienne n'allait que dans une direction : des anciennes Eglises vers les nouvelles et plus particulièrement de Rome vers le reste du monde chrétien. Maintenant, toutes les Eglises, les jeunes comme les anciennes, celles qui sont proches du centre et les autres, toutes ont leur mot à dire - c'est là vraiment un fait nouveau dans l'histoire de la mission - toutes ont une part plus grande à la marche générale de l'Eglise universelle et se font entendre non seulement dans les synodes et autres assemblées, mais par leurs publications. La doctrine de l'Eglise prend ainsi plus d'ampleur. Si, dans bien des pays traditionnellement chrétiens, la foi a terriblement baissé, elle a, par contre, poussé des racines plus profondes dans d'autres régions. Ainsi va l'Eglise. Elle change de visage en s'étendant, mais en même temps se préparent de sérieuses mutations dans la spiritualité et dans la théologie. Au lieu de craindre que tout l'édifice de l'Eglise ne s'écroule, il faut voir des signes prometteurs dans un retour, chez un grand nombre de chrétiens, à l'expérience spirituelle et à la recherche de ses valeurs.

Paris, Yves Raguin sj

MISSION DANS L'ESPRIT AUJOURD'HUI

Dans l'évolution spectaculaire des concepts théologiques qui a caractérisé le siècle qui vient de s'écouler, celle du concept de mission a été peut-être l'une des plus significatives, l'une de celles en tout cas qui a le plus marqué les comportements psychologiques et extérieurs de ceux qui avaient à s'en inspirer : les missionnaires.

Liée d'une part à l'évolution de l'ecclésiologie catholique, d'autre part à la transformation des situations politiques et sociales des différents pays d'Asie et d'Afrique, elle a été influencée par tous les courants de pensée, chrétiens ou non, aussi bien que par le développement des sciences humaines et l'évolution des conditions économiques ou sociales. Pour faire bref, au risque de tomber dans la caricature, on pourrait dire qu'on est passé de la notion de « mission-commando » destinée à sauver d'urgence des infidèles en péril de damnation, à la notion de « mission-incarnation » épousant le rythme d'une vie qu'elle regarde avec optimisme, et dont elle respecte les méandres dans lesquels elle perçoit les reflets d'un dialogue, conscient ou non, entre Dieu et sa création habitée par l'Esprit. De ce dialogue, il revient au missionnaire d'aider les hommes à découvrir le sens et toutes les implications.

Par ailleurs les phénomènes de destruction de la chrétienté occidentale d'une part, de planétarisation de la civilisation scientifique d'autre part, ont amené nécessairement à dépasser le concept d'une mission géographiquement limitée aux pays non européens, pour en étendre la notion à toutes les cultures non chrétiennes, anciennes ou nouvelles, qu'elles se situent au Nord ou au Sud d'une ligne de démarcation, jadis idéalement tracée entre peuples « chrétiens » et peuples « païens ». Maintenant les cultures non chrétiennes sont partout, qu'elles surgissent d'une chrétienté

qui se sécularise ou qu'elles demeurent le fait d'anciennes civilisations, qui sont cependant maintenant attaquées de partout par la nouvelle culture scientifique universelle.

Nous sommes étonnés aujourd'hui, voire scandalisés, par certaines déclarations qui s'exprimaient complaisamment au siècle dernier.

Ainsi Louis Veuillot déclarait dans *L'Univers* du 25 mars 1850 : *En dehors de la religion du Christ, aucune civilisation profonde, durable, universelle, ne peut avoir lieu, parce que, livré à lui-même, sans la médiation du Verbe, sans l'action divine, l'homme s'égare dans ses pensées et s'abrutit dans ses actes.* Et en écho, Monsieur de Falloux évoquait avec flamme, à la même époque, *la société chrétienne, la seule qui mérite le nom de civilisation...*

Peut-être notre étonnement deviendrait-il plus indulgent si nous nous replaçons dans le contexte d'une époque où, d'une part, l'Eglise luttait de toutes ses forces pour conserver sur la société un pouvoir politique et moral qu'elle voyait lui échapper de plus en plus sous les coups de bélier d'un humanisme autonome, à la limite athée ; et où, d'autre part, les missionnaires voyaient s'ouvrir devant eux les immensités mystérieuses de pays inconnus, dont les modes de vie, les langues, les mentalités, semblaient s'opposer en tout à leurs propres cultures, identifiées dans leur esprit à la Tradition chrétienne qui les avait façonnés.

Sur les routes nouvelles de ces contrées lointaines cheminaient côte à côte militaires, commerçants et missionnaires, comme jadis sur les routes romaines, s'avançaient côte à côte légions romaines, commerçants grecs ou juifs, et apôtres de la religion nouvelle, baptisée « chrétienne » du nom d'un obscur supplicié qui se disait le Christ.

La différence, et elle était de taille, venait seulement du fait que l'Eglise du Christ était devenue une Puissance sûre d'elle-même, et que missionnaires, commerçants et militaires croyaient partager un même idéal : celui de porter le flambeau d'une « civilisation » qu'ils identifiaient au Message chrétien libérateur.

1 | *Déclaration de la Conférence épiscopale sud-africaine*, 10 février 1977.

Cent ans après cependant, les censeurs les plus sévères se trouvent parmi les héritiers mêmes de ces pionniers des débuts : *Les missionnaires croyaient travailler à l'expansion du christianisme en transplantant les institutions de leurs Eglises euro-américaines à l'intérieur du cadre de la domination impérialiste. La liturgie était importée toute faite des « Eglises-mères », de même que les structures ecclésiastiques et les théologies. Une spiritualité piétiste et légaliste, courante en Europe à l'époque, était aussi introduite dans les Eglises. Plus tard, le système occidental d'éducation fut largement répandu dans les pays colonisés par l'intermédiaire des Eglises.*

C'est ainsi que s'établissaient dans ces continents des Eglises chrétiennes qui étaient plus ou moins des « copies-carbones » de la chrétienté européenne, adaptées cependant à l'assujettissement des colonies¹.

Et pourtant considérée désormais avec le recul de l'histoire, on voit qu'il ne pouvait en être autrement : l'ecclésiologie de l'époque requérait ce transfert d'Eglises copiées sur l'Eglise monolithique, pyramidale, de cette fin du XIX^e siècle. La perte du pouvoir temporel y cherchait un substitut dans la définition de l'infaillibilité pontificale, et l'attitude envers le monde ne s'exprimait que dans les condamnations sans appel du Syllabus contre tous les mouvements d'idées qui investissaient comme une marée irrésistible le Roc de Pierre, isolé dans les eaux. Il ne faudra rien moins que deux guerres mondiales et une révolution scientifique, industrielle et technologique sans précédent, pour faire évoluer ces concepts et ces attitudes.

Cependant, dans ce courant énorme que charrie l'Histoire, nous pouvons arrêter notre réflexion sur deux points qui ont directement influencé l'idée de mission :

- la découverte des valeurs humaines authentiques existant au cœur des sociétés non chrétiennes,
- la prise de conscience progressive par l'Eglise de son identité spirituelle propre.

Cette découverte de valeurs humaines authentiques, voire évangéliques, au cœur des sociétés non chrétiennes, qu'elles soient primitives dans leur mode de vie, ou hautement affinées par des siècles de civilisation, a été en grande partie l'œuvre des missionnaires eux-mêmes.

Répondant aux condamnations portées contre une activité missionnaire, dont on ne voit que trop aujourd'hui les ambiguïtés, et même les erreurs flagrantes, d'autres héritiers de ce lourd passé s'attachent à relever en parallèle tout ce qui fut bénéfique dans l'œuvre de nombreux précurseurs :

- l'étude approfondie des langues locales, et la publication d'œuvres d'érudition dans le domaine linguistique et culturel ;
- la reconnaissance et le développement des arts indigènes ;
- la lutte contre l'esclavage et les travaux forcés ;
- le développement d'œuvres hospitalières, sociales, éducatives, permettant une promotion humaine effective ;
- la formation d'élites locales qui souvent furent de celles qui travaillèrent le plus efficacement à la libération et à l'indépendance de leurs pays respectifs.

C'est spécialement la découverte et l'étude approfondie par les missionnaires des langues et des cultures propres aux pays où ils travaillaient, qui furent à l'origine du vaste courant d'appréciation et de reconnaissance, conduisant peu à peu à l'attitude positive que nous connaissons aujourd'hui, et que nous voyons s'exprimer dans de nombreux textes du concile Vatican II.

Mais parallèlement à ce courant qui se développait sur le terrain, naissait aussi progressivement dans l'Eglise d'Occident une prise de conscience théologique de l'identité propre de l'Eglise.

Un historien comme André Mandouze n'hésite pas à parler de *l'impitoyable « réformation » de l'Eglise à travers 2.000 ans de christianisme, et même de l'acharnement avec lequel elle n'a pas hésité à ruiner ses successives images de marque, chaque fois qu'elle s'est avisée que tel succès apparent était en réalité la rançon d'une infidélité... L'Eglise apparaît à l'historien, conclut-il, comme un organisme qui se transforme dans la mesure où il est vivant.*

Agressée de toutes parts par la vie au cours de ce siècle qui vient de s'écouler : changements politiques, changements de société, découvertes

2/ Exhortation apostolique sur l'Evangélisation,
n° 15.

techniques et scientifiques, athéisme conquérant, l'Eglise s'est acharnée en effet à retrouver son véritable visage, occulté par des siècles de trop facile sécurité temporelle. Elle a pris conscience de son identité comme « Peuple de Dieu », chargé de toutes les richesses de multiples cultures, mais aussi des limites humaines de ses membres en perpétuelle recherche de dépassement. Elle s'est découverte, non plus forteresse solitaire et dominatrice, surplombant l'océan de ce monde, mais « Sacrement universel de Salut », enfoui au cœur de l'humanité, dont il est à la fois le levain et le sommet intérieur.

L'Eglise a changé, et les missionnaires avec elle, tant il est vrai que l'Eglise est inséparable de la mission, et que la mission est son essence même : *Quiconque relit dans le Nouveau Testament les origines de l'Eglise, suit pas à pas son histoire, et la regarde vivre et agir, voit qu'elle est liée à l'évangélisation par ce qu'elle a de plus intime. L'Eglise naît de l'action évangélisatrice de Jésus et des Douze. Née de la mission, l'Eglise est à son tour envoyée par Jésus. L'Eglise reste dans le monde lorsque le Seigneur de gloire retourne à son Père*². Et c'est en effet en lien étroit avec l'évolution du concept de l'Eglise qu'ont évolué et évoluent encore le concept et la pratique de la mission. Dans son « acharnement » à se réformer, l'Eglise se retourne vers ses origines, vers l'Ecriture, vers son Fondateur, Celui qui à la fois la fonde et l'envoie.

Mais on ne peut se référer à l'action missionnaire de Jésus et des Douze sans aussitôt se référer à l'action de l'Esprit-Saint. C'est lui qui est présent à toutes les étapes, à tous les pas mêmes de la démarche salvifique de Jésus, depuis que son Ombre s'arrêta un jour sur la Vierge Marie lors de l'Incarnation.

Au moment du Baptême de Jésus dans le Jourdain, il accompagne la voix du Père manifestant l'identité du Fils bien-aimé. Il conduit celui-ci au désert pour y vivre le combat décisif et la suprême épreuve avant de commencer sa mission. C'est « avec la puissance de l'Esprit » que le Christ revient en Galilée, et inaugure à Nazareth sa prédication, s'appliquant à lui-même le passage d'Isaïe : *L'Esprit du Seigneur est sur moi*. Aux disciples qu'il est sur le point d'envoyer, il dit en soufflant sur eux : *Recevez l'Esprit-Saint*.

C'est après la venue du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, que les

Apôtres partent vers tous les horizons du monde, et Pierre explique l'événement comme la réalisation de la prophétie de Joël : *Je répandrai mon Esprit*. Pierre est rempli de l'Esprit-Saint pour parler au peuple de Jésus, Fils de Dieu. Paul, lui aussi, est rempli de l'Esprit-Saint avant de se livrer à son ministère apostolique ³.

Dès lors dans l'Eglise, aujourd'hui comme aux premiers temps du christianisme, c'est à l'Esprit qu'il faut se référer pour concevoir et vivre la mission. L'Esprit qui, dès l'aube du monde, préside à la Création et remplit l'univers. L'Esprit que le Christ glorifié promet à ses Apôtres et dont nous croyons *qu'il agit désormais dans le cœur des hommes par sa puissance* ⁴. L'Esprit qui *prévient visiblement l'action apostolique* ⁵. L'Esprit qui *conduit le cours des temps et rénove la face de la terre* ⁶. L'Esprit qui sollicite sans cesse le cœur de l'homme pour lui faire rechercher *la signification de sa vie, de ses activités et de sa mort* ⁷.

Dans cette perspective nouvelle, ouverte par les textes les plus officiels du concile, ou issue du synode sur l'Évangélisation, la mission désormais prend à la fois toutes ses dimensions et toute son imprévisibilité. Rechercher et découvrir l'Esprit à l'œuvre dans le cœur des hommes et des sociétés, le rejoindre sous la même impulsion : quoi de plus illimité et de plus imprévisible ?

Nous sommes loin des perspectives bien précises et cadrées de transfert de structures d'Eglises. Nous sommes embarqués en pleine mer, et personne ne peut dire à l'avance où mènent ces nouveaux chemins de la mission. En fait, ils devront avoir la souplesse et l'universalité du vent de la Pentecôte, dont nul ne sait ni d'où il vient ni où il va. Ici, ils pourront emprunter les voies d'une réflexion théologique, enracinant et donnant sens à une pratique de libérations humaines. Ailleurs, ils pourront approfondir et prolonger les appels séculaires de civilisations profondément ancrées dans une visée spirituelle. Partout, ils se voudront soumis à l'influence de l'Esprit, tant au niveau de la vie spirituelle des envoyés, qu'au niveau de l'action évangélisatrice elle-même, qui toujours doit poursuivre et rejoindre l'action discrète de l'Esprit.

3 / Cf. *Exhortation apostolique sur l'Évangélisation*, n° 75.

4 / *Gaudium et Spes*, n° 38.

5 / *Ad Gentes*, n° 4.

6 / *Gaudium et Spes*, n° 26.

7 / *Gaudium et Spes*, n° 41.

Dans cette perspective, il n'est pas inutile de souligner que toutes les limites géographiques sont dépassées et caduques. C'est en toutes les sociétés et en toutes les cultures que l'Esprit est constamment à l'œuvre et c'est vers toutes qu'il envoie. Les notions de « mission à l'intérieur » et de « mission à l'extérieur » craquent sous le souffle immense de cet Esprit qui remplit l'univers. *Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre...* (Ac 1,8); Il n'est point fait de différences, pas établi de limites géographiques. *Le Seigneur est Esprit, et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* (2 Co 3,17). Comment imposer à cette liberté du Seigneur nos étroits concepts juridiques et géographiques ?

Il arrive de plus en plus que, dans une vie missionnaire, on fasse l'expérience de ce dépassement, de cet universalisme. Personnellement, il m'a été donné de le vivre existentiellement, en faisant successivement, dans le cours d'une quarantaine d'années, la rencontre de cultures à évangéliser sous des cieux différents, et dans des contextes divers.

Dans les années 40, j'eus ainsi l'occasion de travailler, dans le contexte d'une France qui se découvrait « pays de mission », en lien étroit avec les premières recherches tâtonnantes de ce qui était alors la mission de Paris. Premiers pas hésitants, sur ces routes de l'Esprit que Vatican II plus tard baliserait largement, afin de rejoindre l'Esprit à l'œuvre dans les luttes et les attentes d'un Peuple en marche vers sa libération.

Puis je découvris, dans le Sud-Est asiatique, des civilisations tout autres, profondément imprégnées de spiritualité, mais ignorant la révélation du Dieu, Père de Jésus Christ. J'eus l'occasion de m'ouvrir à la connaissance de ces Ecritures de l'Inde, vrais sommets d'Ancien Testament, expressions prophétiques d'une attente et d'un appel que, seul, l'Esprit de Dieu peut inspirer. Et que dire des traditions culturelles de tous les peuples de ces régions, admirables manifestations d'une humanité habitée sans le savoir par l'Esprit du Dieu vivant ?

Et maintenant, il m'est donné de découvrir les manifestations de la nouvelle culture qui prend naissance de nos jours dans nos pays d'ancienne chrétienté balayés par la révolution technologique, de découvrir l'impact de la civilisation industrielle et des mass media, sur cette vieille terre bretonne, accrochée de toute la force de ses racines dans un passé qui

lui donne son identité, mais en même temps profondément transformée par tous les courants qui l'envahissent.

Partout, dans la France des années 40, comme dans le Sud-Est asiatique, comme maintenant dans la France des années 70, l'Esprit du Seigneur fournit le fil conducteur d'une mission unique, dont l'imprévu est la règle, mais l'attention à ses manifestations, la dominante nécessaire.

Comment résumer cette démarche missionnaire dont l'Esprit est la Règle ?

Il me semble qu'elle peut s'exprimer à travers la démarche même du Fils de Dieu dans le mystère du Salut. Venu du Père, né d'une Vierge dans un misérable canton de l'empire romain, Il remonte vers le Père, entraînant avec lui toute la Création, déjà glorifiée en sa Résurrection. Ainsi la mission de ceux qu'il envoie pour continuer son œuvre doit-elle être un engagement total dans son mystère de salut, sous l'impulsion de l'Esprit qu'il nous a donné pour être avec nous à jamais. Elle n'est arrêtée par aucune limite, ni géographique, ni culturelle. Elle est liberté correspondant à la liberté de l'Esprit. Elle ne connaît qu'une direction : celle qui la pousse à chercher en tout temps, en tout lieu, l'action même de l'Esprit à l'œuvre parmi les hommes de tout peuple, race et nation, afin que resplendisse un jour sur leurs visages *la splendeur de la Gloire de Dieu qui est dans le Christ Jésus*.

Saint-Brieuc, Marie-Thérèse de Maleissye fmm.

CHRÉTIENS ET NON-CHRÉTIENS, ACCUEILLIR ENSEMBLE LE RÈGNE DE DIEU

plaidoyer pour une missiologie qui prenne vraiment en compte la diversité des situations de rencontre entre chrétiens et non-chrétiens.

La réflexion chrétienne sur la mission reste le plus souvent limitée à une seule situation de rencontre entre chrétiens et non-chrétiens, celle que l'on pourrait appeler la rencontre catéchuménale.

Ad Gentes nous propose un bon résumé de cette conception de l'activité missionnaire : *La fin propre de cette activité missionnaire, c'est l'Evangélisation et l'implantation de l'Eglise dans les peuples ou les groupes humains dans lesquels elle n'a pas encore été enracinée. Il faut que, nées de la Parole de Dieu, des Eglises particulières autochtones, suffisamment établies, croissent partout dans le monde, jouissant de leurs ressources propres et d'une certaine créativité ; il faut que, pourvues de leur hiérarchie propre, unie à un peuple fidèle, et des moyens accordés à leur génie, nécessaires pour mener une vie vraiment chrétienne, elles contribuent au bien de toute l'Eglise*¹.

Il devient d'année en année plus urgent de constater qu'il existe de nombreux lieux à travers le globe, où l'objectif qui est ainsi présenté ne correspond ni à la réalité vécue, ni même aux projets des chrétiens qui habitent en ces lieux².

Et pourtant ces personnes ont la conviction intime de mettre en œuvre là où elles sont, leur être chrétien et la mission de l'Eglise, bien que sous des formes différentes de celles qui viennent d'être décrites par le décret *Ad Gentes* sur l'activité missionnaire³.

Il est donc nécessaire que de telles situations soient prises en compte dans la réflexion missiologique afin que ceux qui ont donné leur vie

dans ces situations perçoivent si, oui ou non, ils accomplissent là où ils sont la mission d'Eglise qui leur incombe.

Il ne s'agit nullement de nier l'existence de situations missionnaires différentes en d'autres lieux. Mais simplement de chercher à comprendre ce que Dieu attend de l'existence chrétienne là où chrétiens et non-chrétiens se rencontrent sans passage d'une confession à l'autre. On doit centrer la recherche de la vocation de telles Eglises sur l'essentiel des relations qu'elles vivent avec les non-chrétiens et non pas sur quelques évolutions courageuses mais exceptionnelles. Autrement dit, y a-t-il une mission d'Eglise dans nos rencontres avec des personnes et des groupes qui entendent rester extérieurs au christianisme ? Quelle est cette mission ? La réflexion qui va suivre se déroulera en deux temps : on proposera d'abord deux témoignages concrets qui situent l'existence chrétienne dans le contexte particulier que l'on propose d'étudier. On essaiera ensuite de donner quelques perspectives pour une théologie de la mission dans ces situations.

1. - Deux témoignages pour illustrer la nécessité d'une nouvelle réflexion de l'Eglise sur sa mission auprès des non-chrétiens.

Il paraît important de bien percevoir que les questions posées s'enracinent dans des situations concrètes. Notre but n'est pas de chercher une nouvelle missiologie pour des motifs théoriques et abstraits. Ce sont les situations dans lesquelles nous vivons qui nous ont révélé peu à peu l'inadéquation de notre missiologie à la réalité.

On présentera ces situations à travers deux témoignages, l'un qui provient d'un prêtre, le Père P. né en Algérie et décédé récemment après une longue maladie⁴, l'autre provenant d'un groupe de chrétiens, et que nous désignerons simplement sous le nom de « texte des chrétiens ».

1 / Cf. *Ad Gentes*, n° 16.

2 / On trouvera une description plus approfondie de l'une de ces situations et des questions qu'elle pose dans R. FACELINA, *Théologie en situation, une communauté dans le Tiers-Monde*, Algérie, 1962-1974, Strasbourg, 1974, Cerdic, 327 p. – J. PERENNES, *Chrétiens*

en Algérie, Centre Lebreton, Paris, 1977, 149 p.
3 / H. SANSON, dans *Chrétiens en Algérie*, Christus, 86, pp. 211-221, exprime avec beaucoup de bonheur cette conviction.
4 / Voir l'*Echo du diocèse de Constantine*, 1977, n° 7, pp. 8 et 9.

a. une nouvelle situation

Le texte des chrétiens s'ouvre par cette remarque « *Depuis l'Indépendance, les chrétiens du Maghreb n'étant plus dans une situation dominante, de nombreux liens d'amitié se sont tissés avec les hommes et les femmes de ce pays...*

Ainsi un changement de situation entraîne-t-il un changement d'attitude. C'est, à mon avis, la remarque la plus importante à prendre en compte au début de notre réflexion. Le témoignage du Père P. lors d'une rencontre en janvier 1977 donnait une illustration particulièrement frappante de cette façon de voir. Chaque nouvelle étape de l'histoire du pays se répercute dans son existence personnelle et suscite en lui une nouvelle attitude.

1/ Première étape : *Elevé au milieu de petits Algériens, je les aimais ou je croyais les aimer, prêt à partager avec eux ma culture, ma civilisation, et, puisque j'étais chrétien et prêtre, ce que j'avais de plus précieux : l'Evangile de Jésus-Christ. En toute bonne foi, j'oubliais qu'ils ne me demandaient rien.*

2/ Deuxième étape : Vient alors la guerre de libération qui l'introduit à une nouvelle attitude : *Il fallut la guerre d'Algérie pour que je prenne vraiment conscience avec quelques amis algériens du fait colonial... Il ne suffit pas d'être juste et généreux à ma place. Il faut changer la situation qui est injuste, il faut que les Algériens prennent en main les destinées de leur pays, l'épanouissement de leur culture et de leur foi.*

3/ Troisième étape : Avec les débuts de l'indépendance, c'est encore une nouvelle attitude qui naît de la nouvelle situation : *Les débuts de l'indépendance furent une lune de miel. Il y avait tant à faire pour tout le monde et quelle joie de participer fraternellement au départ d'un pays neuf... ! Mais à mesure que le pays trouvait sa personnalité, qu'il mettait en place ses institutions propres, nous nous sentions de plus en plus poussés vers la marge... Nous justifions notre présence par le service rendu, mais on avait de moins en moins besoin de nos services. Quel décapage pour nous !*

4/ Et le Père poursuit, c'est là la quatrième étape : *C'est vraiment la découverte de l'autre qui ne nous demande plus de lui faire du bien, mais*

de respecter sa personnalité. S'aider, échanger, être amis, c'est bien, mais l'initiative ne doit pas venir d'un seul côté. Il faut être deux en égalité et il n'y a pas de réponse à donner quand il n'y a pas d'appel.

Il est inutile de prolonger ces citations. Pour tous ceux qui ont vécu cette période de l'histoire du Maghreb, il est clair que le changement des situations a entraîné en chacun de nous des changements d'attitude, et tout particulièrement d'attitude religieuse.

b. cette situation nouvelle engendre en nous des attitudes nouvelles

● Le « texte des chrétiens » propose une description assez heureuse des principaux changements d'attitude qui sont nés de cette évolution des situations :

Ce changement a conduit à l'intérieur des communautés chrétiennes à une évolution véritable des comportements :

- la différence de foi est mieux reconnue et mieux acceptée*
- la liberté et l'originalité de l'autre mieux respectée*
- l'idée de stratégie et de tactique confessionnelle est devenue moins vivace*
- le plus grand nombre refuse plus clairement d'utiliser des services rendus au profit, même moral, de la foi chrétienne, ou de prendre différentes formes de faiblesse (adolescence, marginalisation sociale, instabilité) pour en faire des lieux privilégiés de communication religieuse*
- partout se cherche, croyons-nous, une relation plus honnête, plus fraternelle, débarrassée de toute arrière-pensée, de tout calcul.*

● Cette attitude est née de la découverte du moment propre de l'histoire du Maghreb dans lequel il nous est donné d'exister. Le « texte des chrétiens » présente avec bonheur l'un des aspects essentiels de la situation psychologique collective de la société maghrébine.

Il semble que nous devrions prêter une attention plus positive à l'instinct profond des Maghrébins qu'il est facile de lire entre les lignes de nombreuses déclarations et de beaucoup de choix personnels et collectifs. On peut y distinguer le sentiment évident, même quand il n'est pas

clairement exprimé, que la crise d'identité née des influences extérieures ne peut pas être surmontée en faisant appel à des éléments étrangers à ce pays, mais seulement en revenant comme en un creuset au centre de sa propre personnalité.

Une longue habitude d'observer les Européens donne une lucidité redoutable à l'analyse qui est faite du comportement des chrétiens, en particulier par rapport aux jeunes. Leurs attitudes sont passées au crible, mettant à nu leurs motivations inconscientes, leurs manœuvres éventuelles, leur sentiment de supériorité dans tous les domaines.

c. de ces nouvelles attitudes naît une nouvelle vision religieuse

Ainsi le changement des situations a-t-il entraîné une nouvelle attitude de notre part. Mais à son tour, cette nouvelle attitude a réagi sur notre vision religieuse des choses. Une évolution se produit qui nous conduit à situer différemment l'essentiel du message que nous avons à partager.

Le « texte des chrétiens » donne une expression assez suggestive de ce que devient dans cette situation, notre vision de l'essentiel du message évangélique : *Celui « qui naît de Dieu », qui vit de sa vie, c'est « celui qui aime » ; le culte nouveau, c'est de donner sa vie par amour dans toutes les relations humaines, adoration en esprit et en vérité qui n'a plus besoin de telle ou telle montagne, temple ou église ; le Jugement, pour ceux qui ont la joie de connaître le Christ comme pour ceux qui ne l'auront pas connu, c'est ce que chacun aura fait au plus petit d'entre les siens. Et nous redécouvrons dans les Evangiles ce que nos projets apostoliques plus ou moins conquérants nous avaient en partie caché : l'appel du Royaume vise chacun dans la situation où il est, au cœur de ce qu'il vit ; Jésus demande aux païens la conversion mais pas l'agrégation à un autre groupe... Son seul but est d'être du côté des pauvres, de les aimer de l'amour du Père, jusqu'à mourir sur la croix, même si cela l'empêche d'être reconnu comme Fils de Dieu.*

Dans la situation qui est la nôtre, notre compréhension du message évangélique se recentre autour de nouvelles valeurs. Ainsi la transformation du contexte de notre existence a-t-elle conduit beaucoup d'entre nous à chercher comment situer ces nouvelles attitudes dans une vision renouvelée du dessein de Dieu sur nous et sur notre rencontre avec les autres.

Il nous semble même que ce regard nouveau, loin d'appauvrir notre foi, en assure au contraire l'approfondissement et nous conduit à rejoindre le message de Jésus à un niveau plus vrai, au cœur même de l'essentiel.

L'ancien regard nous apparaît désormais trop étriqué, trop centré sur notre histoire personnelle, sur celle de l'Eglise, sur la culture occidentale dans laquelle a été incarné le message.

Notre vision religieuse du monde a éclaté, comme quand Dieu est « sorti du Temple » pour devenir, avec les exilés, le Dieu de tous les peuples : *L'Esprit de Dieu remplit l'univers*, et ainsi se réalise peut-être la promesse transmise par Jérémie : *Il n'y aura plus besoin de dire : viens, je vais t'apprendre à connaître Dieu... car la connaissance de Dieu sera inscrite dans leurs cœurs*. Cette inscription dans les cœurs, cette nouvelle alliance, nous la croyons commencée depuis Jésus et continuée par son Esprit, *jusqu'à ce qu'il soit tout en tous*.

d. une nouvelle conception du témoignage chrétien

Peu à peu grandit en nous la certitude que le sens de la rencontre entre chrétiens et non-chrétiens doit dès lors être située différemment.

Le premier objectif de cette rencontre ne serait-il pas que se réalise d'abord en nous la conversion aux vraies dimensions du christianisme ? Nous devenons moins préoccupés de ce que nous avons à transmettre que de ce que nous avons à découvrir.

Cela ne signifie nullement que nous nous soyons « rendus » à l'autre, adoptant peu à peu sa vision des choses. Sauf exception, il n'y a pas de chrétiens tentés de se convertir à l'Islam, ni même à « l'arabian way of life » comme une panacée salvatrice pour tous. Plus simplement, c'est notre propre tradition qui est relue dans une autre dimension.

Vouloir partager avec les musulmans une expérience religieuse chrétienne, communiquer une foi enthousiaste sans tenir compte assez sérieusement de l'épaisseur des problèmes humains, et aussi de nos propres comportements encore si impurs et ambigus, n'est-ce pas interpréter arbitrairement le dessein de Dieu ou le modeler à notre mesure ? N'est-ce pas aussi nous dispenser à peu de frais de l'effort premier, fondamental,

difficile, de se convertir soi-même en se mettant à l'écoute et à la place des hôtes qui nous accueillent, en écoutant aussi d'une façon peuve l'Evangile, découvrant ainsi peut-être « que le Jésus Christ que nous adorons n'est pas universel, n'est pas le vrai, mais qu'il est un Christ très européenisé qui charrie avec lui autant d'éléments empruntés à notre civilisation qu'à l'Evangile (témoignage du P. P.).

Nous trouvons d'ailleurs dans l'évolution de la rencontre entre chrétiens des différentes confessions des indications sur ce que pourrait devenir le témoignage entre chrétiens et musulmans.

L'histoire du mouvement œcuménique a montré la vérité de cette approche de nos différences, nous indiquant une voie où chacun cherche à comprendre et à aider l'autre sans jamais l'attirer à soi, où l'espérance ferme de l'unité rejette les raccourcis trompeurs et impatients, où l'unité espérée est telle que personne n'aura à renoncer à ce qu'il a de meilleur, mais seulement à ses limites, à ses étroitesse, où le dialogue religieux n'a de portée qu'appuyé sur une longue route commune de travail, de luttes, de connaissance et de respect, d'amitié (texte des chrétiens).

Cette nouvelle perception donne une importance toute particulière à la qualité de la relation développée avec l'interlocuteur non chrétien. C'est dans l'amitié respectueuse que les uns et les autres se transforment, servant ainsi la venue du Royaume de Dieu à travers une attitude très différente de celle qu'impliquait la Mission-annonce.

Les années écoulées depuis l'indépendance nous ont mieux fait découvrir une autre voie par où, dans le cadre limité et modeste de nos relations, peut être « signifié » et mis en œuvre le Royaume de Dieu dont nous croyons par ailleurs qu'il nous déborde de toutes parts : l'amitié fraternelle. Amitié purifiée, humble, désintéressée... Non pas communion et rencontre dans le sacrement ritualisé mais pourtant signe et réalité de la « faveur » de Dieu, « sacrement » qui n'appartient en propre ni au chrétien, ni au musulman, mais à tous les deux, perçu par chacun selon son mode, route parcourue ensemble en portant les fardeaux les uns des autres, nous aidant mutuellement à comprendre, à nous transformer, à servir, à être fidèle (texte des chrétiens).

Cependant les différentes évolutions signalées plus haut ne se libèrent pas facilement des conceptions traditionnelles de la mission. La théologie classique de la mission continue d'être présente dans les documents de

l'Eglise. Chacun de nous est profondément marqué par la formation qu'il a reçue et les questions que lui pose la théologie missionnaire traditionnelle reviennent continuellement à la surface. C'est pourquoi il est nécessaire de chercher à éclairer par une nouvelle réflexion missiologique des situations comme celles que présentaient les deux témoignages précédemment analysés.

2. - Situer théologiquement un autre type de mission d'église auprès des non chrétiens.

a. comme l'atteste déjà le nouveau testament, la diversité des situations entraîne la diversité des comportements

La mission catéchuménale n'est donc pas la seule situation possible de rencontre entre chrétiens et non-chrétiens. D'autres types de relations existent. Les deux témoignages précédents illustrent en particulier les évolutions que ces situations entraînent. Elles suscitent une nouvelle vision religieuse chez ceux qui la vivent et modifient la conception qu'ils ont de leur responsabilité. On voudrait maintenant chercher à mettre en évidence quelques thèmes de réflexion qui pourraient permettre de situer théologiquement un autre type de mission que celui sur lequel s'est habituellement centrée la réflexion des missiologues.

Il aurait peut-être été nécessaire d'entreprendre d'abord une étude scripturaire pour débarrasser notre route d'un certain nombre de préalables. Beaucoup de nos idées préconçues sur la mission prennent leur racine dans la lecture qui nous a été donnée traditionnellement de l'histoire des origines de l'Eglise, en particulier à travers les finales des synoptiques : *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les...* (Mat 28,18-20), ou au moyen de la première histoire missionnaire consignée dans les Actes des Apôtres et les Epîtres de Paul. Des études récentes nous aident à comprendre que le Nouveau Testament connaît lui aussi une diversité d'attitudes missionnaires de la part des chrétiens. Il suffit de regarder avec attention l'Epître de Pierre et de la comparer avec les débuts des Actes pour discerner des diversités de comportement qui s'enracinent déjà

5 / Cf. M. A. CHEVALLIER : *Condition et vocation des chrétiens en diaspora. Remarques exégétiques sur la première épître de Pierre*, dans *Rev. de Sc. Religieuses*, oct. 1974, pp. 387-400.

6 / P. JACQUEMONT, J. P. JOSSUA, B. QUELQUEJEU : *Le temps de la patience. Etude sur le témoignage*, Le Cerf, Paris, 1976, 165 p.

dans des différences de situation ⁵. Un livre collectif a été publié récemment aussi pour proposer, sous le titre : *Le temps de la patience*, une étude du témoignage et mettre en évidence les instances différentes entre l'annonce kérygmatisque de Paul et des Actes, et le témoignage tel qu'il apparaît dans les Epîtres catholiques et les écrits johanniques ⁶. Ces travaux nous libèrent, pensons-nous, d'une lecture trop simple du Nouveau Testament du point de vue qui nous préoccupe.

b. le témoignage chrétien a pour but, dans notre situation, de manifester aujourd'hui la vocation humaine telle que Jésus nous l'a présentée

Il est clair que, dans de nombreuses régions de la terre, les chrétiens ont à vivre avec des hommes qui n'entendent pas entrer dans l'Eglise par le baptême. Quel est donc le sens du témoignage des chrétiens dans cette situation ?

La réponse que nous proposons serait celle-ci : le chrétien est un homme comme tous les hommes. Sa situation spécifique dans l'histoire commune des hommes vient de ce qu'il a reconnu en Jésus Christ une Parole de Dieu qui éclaire, de façon décisive, le mystère de l'homme. Le chrétien n'a rien d'autre à proposer que Jésus Christ, c'est-à-dire, concrètement pour nous, une certaine façon de concevoir et de vivre la vocation humaine. Notre apport propre à l'histoire commune des hommes, c'est de mettre en œuvre dans notre existence et dans notre vision des choses la conception de l'homme, de la société et de la religion que nous découvrons dans l'Evangile de Jésus lu en Eglise.

Pour nous, manifester Jésus Christ, ce n'est pas d'abord transmettre un enseignement abstrait sur Dieu et les moyens de salut proposés à l'homme. C'est surtout entrer par l'Esprit-Saint dans cette vie selon l'idéal des Béatitudes dont Jésus a réalisé pleinement les exigences dans le contexte particulier de la société judéo-palestinienne de son temps.

c. d'époque en époque le chrétien renouvelle sa lecture de l'évangile et sa compréhension de la vocation humaine

Mais les choses ne sont pas si simples qu'elles le paraissent. Aucun chrétien ne peut prétendre avoir pénétré dans toutes les dimensions le message de Jésus-Christ. Chaque génération humaine et chaque temps de

L'Eglise apporte sa nouvelle perspective dans la lecture de l'Evangile. Ainsi, de siècle en siècle, la conscience de l'Eglise s'élargit-elle peu à peu aux vraies dimensions de l'humanité. Pour ne prendre qu'un exemple d'actualité, il est bien évident que la récente encyclique de Jean-Paul II, dans toute sa partie centrale, présente un développement chrétien sur la vocation humaine qui ne s'expliquerait pas sans les expériences tragiques vécues par l'humanité depuis le début de notre siècle. Il ne se comprendrait pas davantage sans les aspirations des sociétés actuelles à plus de justice, de solidarité et de paix.

d. le chrétien a besoin des autres pour découvrir dans toutes ses dimensions le mystère du Christ et sa vocation d'homme

L'élargissement de la lecture chrétienne de l'Evangile n'est d'ailleurs pas seulement le résultat de l'affrontement à des situations nouvelles dans la diversité des époques.

La rencontre du chrétien avec la diversité des cultures humaines assure également un approfondissement de la compréhension du mystère de l'homme et de Dieu. Il suffit pour cela de se rappeler les origines mêmes du christianisme. La méditation chrétienne de Paul et de Jean dans le contexte de la civilisation hellénistique du début de notre ère a produit une synthèse si nouvelle que de nombreux critiques ont prétendu voir en Paul l'inventeur du christianisme. N'importe quel lecteur du Nouveau Testament peut facilement reconnaître les dimensions nouvelles qu'apportent le prologue de Jean ou les hymnes christologiques des épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens par rapport au témoignage chrétien de Jésus de Nazareth tel qu'il fut consigné dans les synoptiques.

Cet échange entre le message révélé et les cultures environnantes est plus aisé encore à percevoir dans les livres de l'Ancien Testament, en raison de la profondeur de champ historique qui nous est donnée à travers douze ou dix-huit siècles d'histoire religieuse.

Le P. Raguin déclarait à la rencontre œcuménique sur le dialogue de

7 / Y. RAGUIN sj. *Theological consultation on dialogue in community*, dans *Bull. du Secrétariat pour les non-chrétiens*, 1977, n° 36, p. 145.
8 / R. H. 15, 16 et 17.

Chang Maï : *Nous ne pouvons prétendre que le Christ que nous présentons est le Christ dans la plénitude de sa personnalité. Nous sommes nous-mêmes en dialogue avec le Christ car nous cherchons encore à découvrir ce qu'il est. Et ce dialogue du Christ durera jusqu'à la fin du monde. Aussi longtemps que l'humanité n'a pas terminé son histoire, la connaissance que nous avons du Christ demeure incomplète. Nous ne pouvons comme chrétiens prétendre connaître le Christ et dire aux autres ce qu'il est... Nous devons d'abord découvrir qui Il est et pour cette découverte, les autres peuples peuvent nous apporter énormément* ⁷.

e. chrétiens et non-chrétiens sollicités par l'esprit de dieu affrontent ensemble les questions adressées à tout homme par le monde moderne

Ainsi la méditation chrétienne prend-elle de nouvelles dimensions de siècle en siècle et au fur et à mesure de son engagement dans de nouvelles cultures humaines. Mais dans le temps qui est le nôtre, cette évolution prend un sens très particulier.

Autrefois, les hommes affrontaient les problèmes de leur existence dans leur culture. Les développements des communications et des solidarités au niveau planétaire ont maintenant placé en quelque sorte les hommes ensemble devant les mêmes questions fondamentales.

Jean Paul II dans *Redemptor Hominis* évoque ces principales questions : mise en place des solidarités nécessaires au plan universel, établissement d'Etats qui serviraient le bien commun, c'est-à-dire assureraient à chaque citoyen le respect de ses droits ; maîtrise des menaces que font peser les nouveaux armements sur la destinée de l'humanité, recherche d'un développement technique qui ne mette pas en jeu l'environnement ⁸.

Ces questions sont posées à tous les hommes en même temps. Il est d'ailleurs impossible aujourd'hui à une société donnée de prétendre résoudre seule les problèmes auxquels elle est confrontée. L'Iran peut bien voter pour une république islamique, il lui faudra ensuite situer les solutions à ses problèmes dans le contexte de ses relations économiques - inéluctables - avec le restant du monde et tenir compte de la circulation des idées que la télévision et la radio transportent par dessus les frontières, etc...

La recherche par le chrétien d'une conduite vraiment humaine aujourd'hui

ne peut être entreprise que dans des groupes, des assemblées, des synodes, des conciles ouverts sur le monde contemporain et ses questions. *Notre temps... se manifeste à nos yeux comme un temps de grand progrès ; il apparaît aussi comme un temps de menaces de toutes sortes pour l'homme : l'Eglise doit en parler à tous les hommes de bonne volonté et elle doit toujours dialoguer avec eux sur ce sujet* ⁹.

En effet, le chrétien est affronté avec les autres hommes aux mêmes problèmes. Il doit chercher avec eux les solutions. Il doit entendre aussi les questions que ses interlocuteurs des autres sociétés lui posent dans tous les domaines, au sujet de son niveau de vie, à propos de sa position sur la régulation des naissances ou de la conception qu'il se fait du droit de propriété, du rapport entre l'homme et la femme, du respect de l'enfant, de la liberté du citoyen dans la communauté, etc. A la vérité d'ailleurs, en chacun de ces domaines, aucune de nos positions n'est uniquement évangélique. Nous les abordons à partir de notre culture et de notre situation dans la société. Le questionnement extérieur peut nous donner une plus grande lucidité sur ce que nous sommes et ce que nous avons à devenir pour que notre propre culture « s'évangélise », « se convertisse ».

f. la conversion des chrétiens et des non-chrétiens au règne de dieu

On a trop souvent donné à l'Eglise comme première mission le baptême des peuples. L'Evangile ne présente pas ainsi la mission de Jésus lui-même. Au seuil de sa vie publique, *Jésus*, dit Marc, *proclamait l'Evangile de Dieu et disait : « Le temps est accompli et le Règne de Dieu s'est approché ; convertissez-vous et croyez à l'Evangile »*.

Jésus annonce la venue du Règne de Dieu, c'est-à-dire la conversion de tout homme à sa vraie vocation, celle qui nous est manifestée dans la vie de Jésus (sans oublier pour autant toutes les limites culturelles et humaines qui résultaient nécessairement de l'incarnation de Jésus dans un temps et un lieu donnés). L'Eglise n'a pas pour mission de faire entrer le monde entier dans ses murs, mais de manifester Jésus Christ dans la diversité des temps et des lieux pour que l'homme se convertisse à sa vraie vocation. Pour les uns, cette conversion passe par le baptême, pour d'autres, elle s'opère dans leur propre religion.

En effet, la conversion des personnes et des communautés se réalise diversement selon les temps et les lieux. Jonas fut bien surpris de découvrir que Ninive, la grande adversaire de son peuple, ville païenne et idolâtre, pouvait aussi être appelée à se convertir. Et sa conversion ne signifie pas pour autant son entrée dans le peuple juif. Ne répétons-nous pas aujourd'hui la fuite de Jonas devant l'appel de Dieu, quand nous prétendons enfermer la présence missionnaire de l'Eglise dans les seuls lieux où peut exister une Eglise catéchuménale ?

L'histoire sainte que Dieu fait dans chaque vie personnelle et dans chaque peuple, c'est l'histoire de leur conversion aux valeurs du Règne. L'Evangile a immortalisé le souvenir de quelques-unes de ces rencontres. La conversion de Lévi et de Zachée, de Madeleine ou de Pierre au niveau des personnes. Mais nous savons que beaucoup viendront ensuite du Levant et du Couchant pour témoigner contre les fils du peuple élu car ils se seront endurcis dans leur infidélité (Mat 11,20-24 ; 12,38-42).

Le premier témoignage du chrétien, ce n'est pas son discours sur Dieu, mais sa conversion à la vocation humaine vraie telle que Jésus nous l'a dévoilée.

g. chrétiens et non-chrétiens, vivre les temps de la conversion réciproque

Mais pour s'engager dans la conversion du Royaume, Dieu a voulu que les hommes aient besoin les uns des autres. N'est-ce pas le sens de l'épisode de Corneille (Actes 10 et 11) ?

Chrétiens et non-chrétiens ont à se convertir au Règne de Dieu, c'est-à-dire à la vraie vocation de tout homme. Le chrétien, pensons-nous, reçoit de l'Evangile une lumière sur ce qu'est cette vocation humaine. Il a besoin cependant des non-chrétiens, de tous les hommes pour comprendre l'Evangile dans toutes ses dimensions et pour lui donner son sens dans la diversité des temps et des situations humaines.

En définitive, comme le rappelle Jean Paul II dans *Redemptor Hominis*, le non-chrétien chemine vers le même terme que le chrétien puisque la vocation humaine est exprimée pour tous par le mystère de Jésus¹⁰. Chrétiens et non-chrétiens progressent vers la réalisation plénière de leur vocation humaine, même s'ils ont des chemins qui leur sont propres. Aucun homme d'ailleurs ne marche vers sa vocation plénière sans qu'il

ne soit sollicité par l'Esprit de Dieu. Il nous semble que l'interpellation réciproque des chrétiens et des non-chrétiens n'est donc pas seulement, ni même d'abord, un dialogue « religieux », c'est-à-dire sur des thèmes théologiques ou spirituels. C'est le plus souvent un dialogue et un questionnement réciproques sur la vocation humaine dans tous ses aspects.

Mais ce peut être aussi un questionnement qui renvoie chacun des deux partenaires à soi-même pour l'aider à reprendre à une plus grande profondeur sa propre tradition religieuse.

Au niveau de la rencontre entre chrétiens et musulmans, nous avons en Charles de Foucauld un exemple très suggestif des renouvellements qui peuvent naître de ce questionnement. Parce que les musulmans qu'il rencontrait refusaient de renoncer à leur tradition propre, le frère Charles a été conduit à vivre son christianisme comme la présence d'un frère universel, respectueux et solidaire. Une nouvelle spiritualité en est née qui a fécondé le renouveau de la vie chrétienne au xx^e siècle au-delà des seules familles se réclamant du P. de Foucauld.

Quelques témoignages récents nous permettent déjà d'apercevoir aussi des renouvellements semblables, mutatis mutandis, dans la vie de musulmans qui ont pu vivre un dialogue respectueux avec des non-musulmans ¹¹.

conclusion : la diversité des vocations d'églises

Les remarques qui précèdent nous permettent, je l'espère, de poser ensemble la conclusion qu'annonçait notre titre : plaider pour une missiologie qui prenne vraiment en compte la diversité des situations de rencontre entre chrétiens et non-chrétiens.

Il se peut qu'en certains lieux les chemins actuels de groupes non chrétiens débouchent sur l'entrée dans l'Eglise. La missiologie a largement

11 / Cf. Mohamed TALBI : *Une communauté de communautés ; le droit à la différence et les droits de l'harmonie*, dans *Islamochristiana*, 4, 1979, pp. 10 à 25.

12 / *Summa Theologica* Ia IIae, q. 89, art. 6 ; cf. aussi les références à la pensée de Jacques MARITAIN sur la dialectique immanente du premier acte de liberté ; dans Jean GALOT : *Chrétiens et religions non chrétiennes*, in *Islamochristiana* 2, pp. 1 à 57.

13 / Henri MAURIER : *Théologie chrétienne des religions non chrétiennes*, dans *Lumen Vitae*, 1976, n° 1, pp. 89 à 104.

14 / Cf. les réflexions de Christian DUQUOC : *Dieu différent*, Paris 1977, 149 p. – voir aussi pp. 126-149, sur *L'idéologie de l'universalité chrétienne et Le Dieu de Jésus et les religions*.

balisé les diverses étapes de tels cheminements. Il est bien évident qu'aucun chrétien ne peut nier, pour l'histoire du salut, de telles évolutions.

Mais il est urgent de discerner aussi la responsabilité propre des chrétiens qui vivent avec des hommes dont il ne semble pas que Dieu les appelle, au moins dans le temps que nous vivons, à recevoir le baptême. Tout homme n'est pas actuellement appelé à entrer dans l'Eglise. Mais tout homme est actuellement sollicité par l'Esprit de Dieu d'accomplir sa vocation humaine à l'intérieur de sa tradition religieuse propre. L'Ecole thomiste l'avait si bien discerné qu'elle avait inventé la théorie du premier acte libre par lequel l'enfant se déterminait, non sans la grâce de Dieu, pour ou contre sa vocation profonde, c'est-à-dire finalement s'ouvrait ou se fermait à l'appel de Dieu ¹².

Chrétiens ou non chrétiens, indépendamment de l'appel à changer de confession, nous avons à vivre ensemble de telle manière que nous puissions nous aider les uns les autres à discerner notre vocation humaine et à y répondre. Ce discernement concerne chaque individu. Mais il concerne aussi chaque groupe, y compris l'Eglise et les divers ensembles religieux. Le P. Maurier exprimait récemment comment il voyait une nouvelle étape de l'histoire religieuse des hommes dans cette interaction, ou, selon sa propre expression, dans cette action-réaction des différents absolus religieux les uns sur les autres ¹³.

Cette interaction se situe non pas seulement au plan religieux, mais à tous les plans de l'existence, car l'homme s'engage pour ou contre sa vocation profonde dans toutes les directions de son existence : vie familiale et conjugale, vie de citoyen, recherche personnelle de Dieu et de la vérité, aspirations morales.

Cette interpellation réciproque entre chrétiens et non-chrétiens fait venir le Règne de Dieu sur terre dans la mesure où chacun se convertit par ce moyen à une plus grande fidélité à l'appel de Dieu tel qu'il lui parvient.

Dans l'acceptation de l'autre comme partenaire respecté et écouté, se situe d'ailleurs l'essentiel de la vocation de l'homme. N'est-il pas vrai en effet que l'homme fut fait à l'image de Dieu et que Dieu est communion dans la différence ¹⁴ ?

Peut-on refuser de reconnaître une mission d'Eglise là où des chrétiens cherchent les voies d'une vie en communion avec d'autres hommes qui

justement veulent rester « autres » ? L'Eglise pourrait-elle se dire catholique si elle n'acceptait de vivre et de se communiquer qu'avec les groupes humains qui deviendront ses catéchumènes ?

La venue du Règne de Dieu n'est-elle pas magnifiquement célébrée là où des hommes différents peuvent se rencontrer sans s'exclure, s'interpeller sur l'unique vocation humaine malgré la diversité des histoires, et faire ensemble qu'existent des lieux de communion sans assimilation des uns par les autres ?

Oran, Henri Teissier, évêque.

Le Concile Vatican II a accompli un travail immense pour former la pleine et universelle conscience de l'Eglise dont le pape Paul VI a traité dans sa première encyclique. Cette conscience - ou plutôt cette auto-conscience de l'Eglise - se forme dans le « dialogue » qui, avant de devenir colloque, doit tourner notre attention vers « l'autre », vers celui avec lequel nous voulons parler. Le Concile œcuménique a donné une impulsion fondamentale pour former l'auto-conscience de l'Eglise en nous présentant, d'une manière adéquate et compétente, la vision de l'ensemble du monde comme étant celle d'une « carte » de diverses religions...

A juste titre, les Pères de l'Eglise voyaient dans les diverses religions comme autant de reflets d'une unique vérité comme des « semences du Verbe » témoignant que l'aspiration la plus profonde de l'esprit humain est tournée, malgré la diversité des chemins, vers une direction unique (R.H. 11 : citation de l'auteur).

■ La vie de l'Esprit, sa présence, son action, restent pour nous un *mystère* - au sens fort du terme. Ce n'est pas seulement une action inconnue qui nous laisserait dans l'ignorance et la peur ; c'est au contraire le *principe dynamique* au cœur du monde et des hommes, que l'on ne peut posséder, limiter, canaliser et définir.

■ Nous rencontrons des hommes et des communautés qui se sentent et se veulent sous la mouvance de l'Esprit. La « vie spirituelle » ou la « spiritualité » ne nous apparaît pas d'abord comme une doctrine intemporelle - même si les descriptions en sont marquées par une idéologie chrétienne qui serait adaptable à toute situation, à toute époque et à toute culture. Nous rencontrons des pratiques individuelles et collectives de croyants : nous passons donc par la médiation de témoignages. C'est une première option de la revue, L'Esprit nous déborde de partout et nous ne pouvons que relever des traces de sa présence et de son action.

■ Dieu s'est révélé à *maintes reprises et sous diverses formes par les prophètes* (Hb 1,1) mais, en définitive et décisivement, *Il nous a parlé par le Fils qu'Il a établi héritier de toutes choses* (Hb 1,2). L'unité d'origine est établie ; mais cette révélation nous est accessible par la foi en J.C. qui produit constance et fidélité car *l'espérance ne déçoit point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* (Rom 5,5). Le don de l'Esprit constitue les *prémices* (Rom 8,23) qui doivent s'épanouir en multiples actions, en options diverses, en visages nombreux...

■ Ce que nous recevons, c'est la pluralité de ces actions humaines où se manifeste l'Esprit. Mais comment interpréter ces témoignages ? La lecture du dossier de ce présent numéro montre bien l'une des difficultés : bon nombre de nos correspondants se réfèrent directement à une communication immédiate avec l'Esprit, à une volonté de Dieu pleinement connue, à une assimilation directe à J.C.... Nous ne pouvons qu'accepter de telles affirmations. Mais elle ne peuvent être l'objet d'études que dans leur forme. Car ce qui nous est accessible, ce sont les médiations qui sont des signes et qui nous conduisent à une recherche du discernement.

■ Il n'est pas possible de *totaliser*, dans l'instant, l'action de l'Esprit.

Nous ne pouvons que relever des polarités différentes, au travers des situations diverses. Quand le discours vient d'en-haut, il est uniformisant et contraignant ; mais il se vit à la base, dans les communautés de croyants, des choses qui ne sont pas encore accueillies : car le « dire » de ces communautés n'est pas accordé avec le « faire ». Le témoignage peut être reçu partout, et chacun peut alors être interpellé. La communication n'est possible que si les recherches sont « plurielles », si elles ne sont ni exclusives, ni sectaires. C'est dans cette ligne de *plateforme de communication* que la Revue veut se situer.

■ La vie de l'Esprit se manifeste dans des sociétés, où les conditions politiques, économiques, sociales et culturelles sont très variées. *L'évangélisation ne peut donc être uniforme* ; et il importe de se souvenir que tous les hommes sont appelés au Royaume, que si l'Eglise a la garantie de l'Esprit, elle n'en a pas le monopole. La recherche de l'Esprit se fait donc dans une lecture et un accueil des aspirations, des désirs et des appels qui viennent des hommes et des sociétés. A ce stade déjà - et le dossier le montre - les approches du réel sont multiples. Elles n'ont pas toutes la même rigueur et c'est une source de divergences.

■ Il nous semble impossible de ne pas utiliser le relais des sciences humaines, c'est-à-dire de ne pas soumettre nos lectures du réel et nos expressions de la foi à la critique rationnelle. Il n'est pas question, certes, de réduire la vie spirituelle soit aux aspirations des hommes, soit aux conclusions des sciences, mais on ne peut éviter l'épreuve du feu qu'est la critique rationnelle.

■ En même temps, la foi a un rôle critique à jouer face aux idéologies, car la tentation de la rationalité totale peut être la pire aliénation, l'enfermement de l'homme. C'est là que jouent réflexions, expressions et options des communautés croyantes.

■ Pour susciter de telles expressions de la foi, l'Evangile est soumis à une relecture continuelle. La Bible écrite n'est Parole que dans cette lecture de foi : *Relire l'Ecriture, c'est la faire parler à nouveau en se plaçant dans le mouvement qui l'a engendrée. A travers les lignes, dans l'acte de scruter les anciens témoignages, se perçoit l'écho - ou plutôt*

1 / Cité par G. DUPERRAY dans *Spiritus*, n° 72, 1978, p. 298.

la présence de la Parole vive qui est aujourd'hui comme elle était hier. La Bible qu'ouvre la communauté et qu'interroge la foi n'est pas le livre des renseignements, l'encyclopédie des origines ; elle ne fait pas des chrétiens qui la lisent, des archéologues en recherche d'un passé. Elle leur relate l'événement pour leur enseigner l'avènement ¹.

■ SPIRITUS se situe dans cette recherche en favorisant la communication inter-culturelle. Certes, il appartient au Comité de rédaction de proposer des thèmes, mais ceux-ci viennent souvent des demandes de nos lecteurs. Pour nous, toute activité, toute démarche relationnelle est « spirituelle » ; donc, aucun domaine ne peut être exclu, a priori, par une distinction entre des actes qui seraient « spirituels » et d'autres qui ne le seraient pas.

■ Le propos est donc de décentraliser les lieux de réflexion qui s'expriment dans la Revue. Il n'est pas étonnant dès lors que les études soient « plurielles » : elles permettent de mieux cerner les problèmes qui sont importants dans l'évangélisation d'aujourd'hui.

■ A côté des dossiers, les chroniques apportent des témoignages et des réflexions d'actualité. Dans cet espace de liberté peuvent s'exprimer ceux qui vivent au sein de communautés croyantes dans des ensembles culturels très différents les uns des autres.

■ Dans cette perspective, la relecture de l'Evangile ne peut être laissée à des spécialistes. Mais il y a là un point de recherche que nous devrions développer. Peut-être pourrions-nous avancer dans ce sens... ?

■ La revue se veut « plateforme de communication »... et là se trouve une de nos difficultés, car notre public est très divers. Certes, il y a les lecteurs fidèles des Instituts qui forment la majorité ; cependant, la Revue touche aussi prêtres, laïcs, etc... qui s'intéressent à la transmission de la foi dans les autres cultures. Il est évident, dès lors, que *tous* les articles n'ont pas pour chacun la même valeur. Mais l'intérêt est le dialogue possible, même si un article irrite au premier abord. C'est souvent la différence qui soulève la colère. Peut-être est-il possible de prendre du recul... L'Esprit ne passe-t-il pas aussi au travers de la confrontation ?

La rédaction

LES ANCÊTRES ET LES CONSEILS ÉVANGÉLIQUES

Les trois conseils de pauvreté, d'obéissance et de chasteté forment, bien entendu, une sorte de résumé de la spiritualité chrétienne. Mais pourquoi les appeler « évangeliques » ? Portent-ils ce nom uniquement parce qu'ils se trouvent dans les textes bibliques ou plutôt parce qu'ils contiennent des directives concrètes pour l'évangélisation ? Avouons-le : nous arrivons difficilement à expliquer comment ces conseils se rapportent à la Bonne Nouvelle. S'ils étaient appelés « angéliques », cela nous serait plus intelligible, car généralement nous croyons qu'ils nous engagent à entreprendre quelque chose de surhumain.

Certes, dans la vie missionnaire, les trois vœux religieux ont beaucoup servi à l'implantation de l'Eglise : il était fort pratique que la main-d'œuvre engagée dans cette tâche renonçât aux richesses et à la vie confortable, qu'elle considérât la soumission aux ordres des supérieurs comme une condition de son propre succès et qu'elle restât à l'abri des soucis familiaux. Mais si la spiritualité s'avérait donc en bon accord avec l'objectif de la vie quotidienne des missionnaires, ôtant ainsi aux vœux religieux leur aspect surhumain, il reste que ces derniers étaient surtout compris comme un renoncement radical aux valeurs de ce monde. D'ailleurs, ce renoncement n'était-il pas le meilleur état d'âme pour attendre le retour eschatologique du Seigneur où l'âme serait jugée à la mesure de son héroïque détachement ? Le moindre manquement au respect des vœux était regardé comme passible d'une peine purificatrice, à moins que la grâce sacramentelle n'y offrit un remède.

Cependant, cette vision présentait une curieuse inconsistance car l'Eglise a toujours soutenu que ni les possessions, ni l'exercice du pouvoir, ni la vie sexuelle, ne posent par eux-mêmes un obstacle à la vie chrétienne et que l'état de perfection défini dans les vœux religieux ne constitue pas un idéal qui s'impose à tout chrétien, mais plutôt une voie extraordinaire que la théologie d'ailleurs harmonise difficilement avec les directions réglant la vie normale. Aussi les conseils évangéliques n'ont-ils pas joué un rôle très prédominant dans l'œuvre missionnaire.

Pourtant, le Seigneur ne laisse planer aucun doute : tous ses disciples doivent être parfaits comme leur Père céleste est parfait (Mt 5,48). Comment comprendre cette parole terminant le discours sur la radicalisation de la loi ancienne qu'il entend porter à sa perfection (cf. Mt 5,17) ? Plus loin nous verrons comment ces six « lois nouvelles » (celles du ch. 5,17 ; cf. Mt 5,21-45) se groupent selon la même logique tripartite que l'on retrouve dans les trois conseils susdits. Mais il faut bien comprendre que ces lois ne sont pas comparables aux prescriptions - que Jésus a certainement connues - du milieu essénien. Ce groupement imposait à ses membres un renoncement ascétique au monde pour les purifier et les préparer à la venue du Messie. Par contre, la perfection dont parle Jésus se comprend dans la version lucanienne de Lc 6,36, que Jeremias considère comme la plus authentique dont il souligne l'aspect évangéliste : *Soyez miséricordieux et bons comme (c'est-à-dire : parce que) votre Père est bon pour vous et pour tout le monde*¹.

La loi, portée à son sommet de perfection par le Christ, peut donc être appelée évangélique parce qu'elle incite à l'évangélisation qui consiste à répandre la bonté constitutive du règne de Dieu : celui qui fait briller le soleil sur tous nous demande de répandre la bonté dont nous-mêmes avons bénéficié. La perfection n'est donc pas un état d'âme, mais plutôt une pratique apportant au monde l'amour libérateur de Dieu que nous appelons l'Evangile. Et les conseils dits « évangéliques » précisent comment réaliser cette perfection en nous recommandant de concentrer nos efforts selon la répartition de la vie en trois domaines : ceux de l'avoir, du pouvoir et du rapport interpersonnel.

De toute évidence, ces conseils s'imposent particulièrement à la vie missionnaire et nous nous efforcerons de le montrer. Mais il importe de noter qu'ils valent pour tous les chrétiens et pas seulement pour ceux qui ont fait les trois vœux. Les jeunes Eglises également se trouvent directement concernées : les conseils évangéliques doivent parvenir en leur sein à une réalisation qui soit authentique. Dans la mesure où précisément ces conseils entendent donner une orientation évangéliste à toute l'existence, schématiquement résumée dans les trois domaines désignés ci-dessus², il revient à chaque peuple de faire entrer en jeu la vision qui lui est propre de ces trois dimensions de la vie.

J'indiquerai plus loin comment le culte des ancêtres donne aux Banda de l'Empire centrafricain des attitudes bien adaptées concernant l'usage du milieu naturel, l'exercice du pouvoir et le rapport avec l'autre, notamment avec les parents affiliés.

Mais je préciserai d'abord comment il faut laisser la tradition socio-religieuse du peuple jouer un rôle constituant dans la formation de ses communautés chrétiennes et de sa spiritualité, puis comment il faut comprendre le contenu évangéliste des trois conseils.

1. Un christianisme authentiquement africain, mais sans ancêtres ?

a - le jamaa

En 1949, lors de son retour au Katanga, après un séjour aussi pénible que fructueux passé en Belgique - où sa vision mystique s'était formée au contact d'une religieuse - le P. Tempels n'envisageait pas encore de lancer un mouvement spécial. Mais il était cependant convaincu plus que jamais d'un principe : on ne devait pas imposer aux Africains des formes religieuses étrangères qui ne tiennent pas compte de leur philosophie traditionnelle³. S'étant libéré de l'attitude dogmatique et trop intellectualiste qui déniait aux Africains toute culture propre, il avait, depuis près d'une décennie, essayé de comprendre plus ou moins intuitivement et par participation, la vision bantoue du monde. Son livre, à l'époque, fut révolutionnaire, tout comme devait l'être le mouvement Jamaa qu'il allait lancer dans les années cinquante et qui surgit d'une façon plus spontanée que préméditée. Le P. de Craemer vient de publier une analyse éclairante sur la nature sociologique et religieuse de ce mouvement qui a tant fasciné et inquiété les ecclésiastiques⁴. Membre initié lui-même, l'auteur nous en peint un tableau intéressant et souligne que, malgré les éléments flamands et franciscains, le mouvement a su engendrer une forme authentique de christianisme africain. Comme je ne possède pas les données requises pour une telle tâche, je dois renoncer à examiner plus profondément cette thèse. Mais je voudrais cependant parler d'un problème qu'un jour toute chrétienté africaine sera obligée d'aborder, en réfléchissant précisément aux difficultés rencontrées par le mouvement Jamaa, selon la description du P. de Craemer.

A maintes reprises, l'auteur souligne que le Jamaa, dont le nom signifie « famille » et qui groupe uniquement des adultes religieusement mariés, retrouve ses fondements dans le système de parenté africain. Il en donne

1 / Cf. JEREMIAS : *Théologie du Nouveau Testament*, I - *La prédication de Jésus*, Paris, 1976, p. 265.

2 / Soulignons que la répartition « par trois » en question n'est qu'un schéma mental pour classer les diverses activités humaines et que, en fait, les trois conseils entendent couvrir la vie entière et non seulement quelques aspects spéciaux.

3 / Le mot « philosophie » est ici utilisé au sens même où l'emploie TEMPELS dans *La philosophie bantoue*, en donnant une forme scolastique à la vision luba du monde. Avec P. HOUTOND JI et F. EBOUSSI ELAGUA, je prends ma distance vis-à-vis de cet usage, tout en reconnaissant l'importance de ce livre à l'époque.

4 / W. de CRAEMER : *The Jamaa and the Church ; a Bantu catholic Movement in Zaïre*, Oxford, 1977.

5 / Pourtant, si je comprends bien, tous les membres initiés s'appellent réciproquement *baba* et *mama*, ce qui évidemment contredit la logique du système de parenté ; il s'agit

plutôt d'un terme de respect, pareil à celui qu'on emploie pour le prêtre (et qui, dans un sens, néglige l'ordre du Christ en Mt 23, 9).

6 / Cf. W. de CRAEMER, p. 80. Dans la mythologie africaine, le héros se montre souvent au-dessus des règles morales ; faut-il dire qu'il opère en deçà des lois du système social (cf. à ce sujet W. EGGEN : *Le pouvoir et le sacré*, dans *Spiritus*, n° 70, 1978, pp. 57-60 ; et : *Le faux refuge*, à paraître prochainement) ?

7 / Cela ne réussit jamais entièrement, au dire du P. de CRAEMER (cf. p. 81). Pour des références ambivalentes aux ancêtres, voir entre autres les pages 85 et 117 ; le P. TEMPELS lui-même n'avait sûrement pas une vue entièrement négative des ancêtres, mais il ne semble pas avoir su en intégrer la croyance dans ses enseignements au Jamaa.

8 / W. de CRAEMER, p. 183.

9 / Cf. M. SINGLETON : *Ancêtres, adolescents et l'absolu ; un essai de contextualisation*, dans *Pro Mundi Vita*, bulletin n° 68, p. 14.

9a / Cf. W. de CRAEMER, p. 75.

comme preuve principale le fait que, pour ainsi dire, les membres s'engendrent l'un l'autre lors de l'initiation et qu'ils continuent à s'appeler *baba* et *mama* (père et mère)⁵. Les idéaux poursuivis sont notamment l'ouverture la plus totale entre les époux et l'amour universaliste qui, en unissant dans une famille des personnes d'origine diverse, réduira la propension à la crainte et la tendance à recourir aux moyens magiques de protection. En effet, la confiance et l'entraide semblent avoir transformé profondément la vie de ces ouvriers urbanisés qui habituellement se sentaient plutôt désaxés, éloignés de leurs parents et amis.

Pendant bien des années, nous avons entendu les louanges de ce mouvement zairois auquel nous ne pouvions que donner notre sympathie. Aussi sommes-nous reconnaissants envers le P. de Craemer pour ses pages au sujet des difficultés survenues. Tout en continuant à apprécier cette courageuse initiative, nous ne pouvons pas ne pas être inquiets du tournant curieux pris par le mouvement, après le départ des Pères franciscains qui l'avaient lancé. Les questions qui nous préoccupent ne concernent pas en premier lieu les pratiques sexuelles qui seraient à critiquer ; certains s'étonnent, à tort ou à raison, de la place réservée aux prêtres dans cette « famille nouvelle », au point qu'ils y voient un effort maladroit pour sauvegarder leur rôle clérical au moment où le laïcat prend l'importance religieuse qui lui revient ; la critique la plus dure porte généralement sur les extrapolations au sujet des personnages bibliques de Jésus, Marie, Jean, Madeleine, etc. dans lesquels on discerne facilement la structure de la mythologie africaine⁶. Mais, quoique tous ces problèmes méritent une analyse attentive, je me limiterai à l'examen d'un problème fondamental que l'auteur semble ignorer.

Dans quel sens peut-on continuer à parler d'un mouvement structuré selon la notion de parenté africaine, si cette parenté est d'ordre purement spirituel, si les jeunes en sont tenus à distance et, surtout, si la croyance aux ancêtres s'y trouve non seulement négligée, mais encore repoussée ? A la rigueur, les deux premiers aspects permettent de voir dans le Jamaa un mouvement religieux qui s'organise selon l'ancien mode des sociétés secrètes. Mais dans ces sociétés, le rôle des ancêtres était de la plus haute importance, tandis que dans la description du Jamaa, les ancêtres apparaissent presque uniquement comme des êtres menaçants qui nous hantent dans nos rêves et dont il s'agit de minimiser l'influence sur notre vie psychique par la dévotion au Christ et à sa Mère⁷. Certes, on pourrait soutenir que Jésus, sa Mère, Jean et d'autres saints y jouent le rôle des ancêtres, d'autant plus que l'on se réfère à eux d'une façon qui éclipse presque les références faites à Dieu le Père⁸. En ce sens, le mouvement réalise un ancien souhait missionnaire : transformer le culte des ancêtres en dévotions aux saints. Mais il nous est devenu suffisamment clair qu'une telle assimilation s'opère nécessairement dans un vide sociologique, puisque le culte des ancêtres fait partie d'un ensemble d'institutions sociales devenues désuètes⁹. C'est néanmoins cette assimilation qui, du point de vue sémantique, s'est réalisée et on ne peut plus s'étonner, dès lors, que les enseignements du P. Tempels aient été sujets à des interprétations erronées^{9a}. Bien entendu, les déviations doctrinales sont intelligibles à partir des traditions locales. Mais les fondements précieux du culte des ancêtres ont-ils été ainsi harmonieusement intégrés ? Nous ne pouvons pas en juger.

b - dieu et les ancêtres

L'étude très documentée de M. Singleton sur la croyance aux ancêtres nous offre un bon résumé des multiples ouvrages qui ont tous souligné le rôle important que joue cette croyance dans l'organisation sociale notamment pour fonder l'autorité des anciens sur les jeunes^{9b}. L'auteur précise pourtant que sa mise en valeur liturgique ou dogmatique dans une communauté moderne butera sur des difficultés graves du fait que les jeunes remettent en cause cette autorité traditionnelle qui s'accorde mal avec les conditions nouvelles. Mais, par ailleurs, cette étude met en relief l'existence dans ce culte d'un symbole suprême ayant une fonction sociale comparable à celle de la religion théiste en Occident, de sorte que l'on peut concevoir une équivalence réelle entre le concept de Nzambi (Nyama, Niamian, Zambe, Nzapa, Nupa Nza, Ndi, etc.) et la notion d'ancêtre¹⁰. Contrairement à ce que plusieurs auteurs ont écrit sur la tradition ewe du Ghana, du Togo et du Bénin, le nom Mawu n'y sert pas uniquement de nom propre à un prétendu Etre suprême et divin, mais aussi de nom générique pour indiquer plus spécialement les ancêtres lignagers. J'ai observé cet usage pendant des rites sacrificiels et, bien que Mawu ait toujours été un être spirituel spécifique d'un grand ascendant, c'est la notion d'ancêtre, paraît-il, qui représente ici l'ultime réponse religieuse à la tendance transcendante et qui assume ainsi le contenu religieux de tout symbole supérieur.

Ce qui compte pour la religion populaire, c'est surtout l'ancêtre qui a donné la vie dans le milieu où vit chacun de nous, qui a défini l'ordre social des devoirs et des pouvoirs, et surtout fait comprendre comment vivre en paix et fécondité. Aussi faut-il se fier à lui pour tout ce qui concerne l'harmonie économique, politique et socio-religieuse. N'est-ce pas une approche trop académique que de vouloir faire expliquer par les fidèles de cette religion si les ancêtres agissent de leur propre chef, ou plutôt comme des intermédiaires entre le clan et l'Etre Suprême? D'ailleurs, il est important de noter que la question de la causalité est mal posée dans ce contexte : les ancêtres ne sont pas des causes de bonheurs ou de malchances dans le sens cartésien du terme.

Ce point me semble crucial, vu les malentendus sur la prétendue action menaçante des ancêtres. Si nous voulons saisir tout l'apport précieux de cette croyance pour la vie spirituelle de nos communautés, il nous faut d'abord comprendre que leur influence sur la réalité terrestre ne joue pas davantage le rôle de cause que la présence divine dans notre vision du monde. Le siècle des lumières s'est acharné à prouver l'inanité du théisme en montrant

9b / Cf. supra, note 9.

10 / Cf. M. SINGLETON, p. 22.

11 / Pour des analyses approfondies de la pensée au siècle des lumières, on consultera notamment les œuvres de G. GUSDORF.

12 / Voir à ce propos M. Hebga : *Efficacité symbolique et guérison*, dans *Croyance et guérison*, Yaoundé, 1973, pp. 41-54.

13 / Parmi les multiples publications sur l'imitation du Christ et les conseils évangéliques, j'aime citer surtout P. TILICH : *Love, Power and Justice*, New York, 1954, et J. B. METZ : *Zeit der Orden? Zur Mystik und Politik des Nachfolge*, Fribourg, 1973.

que Dieu n'agit pas comme un facteur causal dans l'enchaînement des événements. Pour ce faire, on avait limité alors la notion de causalité à des influences techniques et mesurables, ce qui permettrait d'éliminer la possibilité même de concevoir Dieu comme une cause. Car l'action d'un être immatériel et incommensurable ne pouvait être de nature causale selon cette définition. Mais les athées de l'époque ne s'apercevaient guère qu'ils raisonnaient par pétition de principe¹¹. Or, ceux qui ont voulu extirper la croyance aux ancêtres en prêchant que leurs interventions ne sont pas réelles, mais purement imaginaires, risquent de commettre une erreur semblable lorsqu'ils partent de l'idée que les Africains croient à une double causalité¹².

Il faut comprendre que notre idée du dualisme africain est fausse : il n'y a pas deux mondes dont l'un serait purement spirituel, mais à partir duquel les ancêtres pourraient intervenir mystérieusement dans notre monde terrestre. En présentant les choses de cette façon, on se donne une arme facile, mais illusoire pour lutter contre ce culte traditionnel, comme s'il suffisait de convaincre les gens que l'ordre matériel est inaccessible aux causes immatérielles. L'influence des ancêtres relève pourtant d'une tout autre forme de causalité. Les morts et les vivants font partie d'une seule réalité lignagère, clanique, ethnique et mondiale. Le déroulement harmonieux des événements tient au bon accord dans cette réalité. Je ne dis pas qu'il en dépend, car il s'agit ici d'une cohérence totale où toute déviation est en même temps cause et effet d'autres désordres. Dans cette vision par exemple, on ne devient pas malade à cause d'une colère des ancêtres et on ne guérit pas par suite de son apaisement. La maladie est une manifestation du désordre, plus qu'elle n'en est l'effet. L'existence normale, harmonieuse et féconde *est* le bon rapport avec les autres membres du lignage et de l'humanité entière, qu'ils soient vivants ou morts.

Il ne faut donc pas dire que la santé présuppose ce bon rapport. Une maladie n'est qu'un signe de la colère des ancêtres, colère qui est un malheur aussi grand que la maladie elle-même. Celle-ci indique que les rôles sociaux ne peuvent plus être joués de façon normale dans la communauté et que l'harmonie entre l'homme et son environnement géologique, zoologique, social et spirituel est perturbée. Et dans la vision africaine, le comble de toute harmonie consiste dans l'union avec ce symbole religieux que sont les ancêtres. C'est par ce biais que nous devons essayer de comprendre leur influence, ainsi que les multiples aspects qui entrent dans la pratique médicale traditionnelle. C'est par là aussi que je proposerai d'aborder l'interprétation évangélicatrice de cette croyance aux ancêtres.

2. Les trois conseils d'évangélisation

Avant d'interroger le culte des ancêtres sur son rapport à l'évangélisation, il nous faut analyser davantage le contenu des conseils évangéliques, qui portent ce nom, rappelons-le, parce qu'ils nous mènent à l'imitation du Christ-évangéliste¹³.

a - le contenu des conseils

Ils nous instruisent sur la façon de concrétiser l'Evangile qui libère l'humanité et l'élève au-dessus des contraintes aliénantes et diaboliques. Revenons à Mt 5,17-48, dans ce texte où Jésus explique la dimension évangélisatrice de la loi qui consiste à dispenser à son voisin le même amour libérateur qu'on a reçu soi-même du Père céleste. Les six exemples cités se regroupent clairement en trois paires : évitez l'adultère, la séparation et même toute convoitise sensuelle qui réduit la femme en objet désirable (5,27-32) ; n'abusez pas des pouvoirs que les lois vous donnent (5,33-42) ; donnez toute chance de vie, de bien-être et de bonne réputation à chaque voisin, ami ou ennemi (5,21-26 et 43-47). Par ce troisième couple, Jésus, pour ainsi dire, encadre les deux autres en terminant par leur inspiration commune : Dieu vous aime tous ; faites comme Lui.

En y regardant bien, nous nous apercevons que ce texte se sert d'une logique tripartite semblable à celle qui se manifeste dans les trois conseils de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. Il est bien connu que les paroles sur le renoncement au mariage en vue du Royaume (Mt 19,12) ne peuvent être comprises qu'en relation avec l'attitude générale de Jésus envers le mariage et les femmes. La femme n'est pas un objet de convoitise (Mt 5,28), de mépris, de possession ou d'échange. Le rapport personnel du Christ avec les femmes était peu conventionnel. Aux Sadducéens qui lui tendaient un piège en lui demandant à qui appartiendrait la femme ayant été épousée successivement par sept frères, Jésus répondait que, là où règnent les lois du Royaume, il n'y aura pas de mariage : on sera comme des anges, c'est-à-dire que personne ne possédera personne en tant que *sa* femme ou *son* mari (Mt 22,23-30). Certes, hommes et femmes joueront leurs rôles générateurs et éducatifs, mais il ne sera plus question de se traiter comme des objets possédés. Telle est - radicalisée - la loi qui a trait au conseil de chasteté.

Puis Jésus parle des institutions juridiques qui donnent aux gens certains pouvoirs les uns sur les autres, pourvu qu'ils restent dans la limite des lois et qu'ils fondent leurs droits sur les conventions religieuses. Mais Jésus qui va perdre la vie précisément parce qu'il met en cause ces institutions juridico-religieuses et qui en a conscience, rejette le principe même : personne n'a aucun droit si ce n'est celui de faire le bien. Les lois et institutions n'ont de sens que si elles existent pour l'homme qui, certes, doit chercher à construire de l'ordre dans son monde, mais non pas au détriment des autres. Ici, Jésus nous donne une leçon sur le sens de l'obéissance et sur notre recherche du pouvoir social.

Quant au conseil de pauvreté, nous le retrouvons facilement en mettant en relation le texte sur le détachement face à Dieu qui s'occupera de nous comme

14 / Cf. W. EGGEN : *Le pouvoir et le sacré*, dans *Spiritus*.

15 / F. BELO : *Lecture matérialiste de l'évangile de Marc*, Paris, 1974 ; M. CLEVENOT :

Approches matérialistes de la Bible, Paris 1976.

16 / Cf. J. B. METZ, pp. 63-67.

des oiseaux du ciel (cf. Lc 12,24) et ce verset Mt 5,45 où Jésus nous ordonne l'amour qui, comme le Père, procure tout ce dont le voisin a besoin.

Je ne veux pas suggérer que nous trouvons dans ce passage tout l'enseignement de Jésus au sujet des trois conseils. Ceux-ci ont plutôt été extraits du texte par un long processus historique qui s'est consolidé dans la formulation des trois vœux de religion et qui montre clairement l'influence de la logique tripartite propre aux structures mentales des indo-européens. Cette structure de pensée à laquelle j'ai fait référence récemment dans cette même revue¹⁴, se rencontre régulièrement dans les exposés théologiques. L'exemple le plus parlant de notre temps apparaît dans l'exégèse matérialiste de Belo et Clévenot¹⁵. Ces auteurs nous expliquent que Jésus a formulé sa doctrine et sa pratique révolutionnaires aux trois niveaux économique, politique et idéologique. Bien que ceci ne présente qu'une façon d'analyser les textes, il me semble que cette approche s'accorde bien avec la structure de pensée de la Bible et de toute la tradition chrétienne. Le message biblique nous dit, en effet, quelque chose de fondamental sur les trois domaines que la culture indo-européenne distingue dans la vie humaine : l'utilisation économique du milieu pour notre subsistance, l'application politique des pouvoirs institutionnalisés et la vision idéologique du monde et des rapports sociaux.

Mais, alors que nous comprenons aisément le rapport entre les conseils de pauvreté et les activités économiques, d'une part, et entre celui d'obéissance et la recherche politique du pouvoir, d'autre part, le lien entre celui de chasteté et les activités idéologiques et religieuses nous paraît plus énigmatique.

Pourtant, la compréhension de ce lien éclaire la nature même de ces conseils. Mais avant d'aborder ce thème, il faut nous rappeler que les domaines idéologique et politique sont, dans un certain sens, des réalités dérivées et que l'économique doit être considéré comme le résumé de toute notre activité humaine. L'amour, l'attention au bien-être total du voisin est, pour Matthieu comme pour Paul (1 Co 13,13) la loi-cadre fondamentale.

b - la foi et le conseil de pureté spirituelle

Tout comme le texte synodal des supérieurs religieux allemands dont il est un commentaire, le livre de J.-B. Metz ne consacre qu'un petit passage au vœu de chasteté, appelé en allemand « Ehelosigkeit » (absence de mariage) et en hollandais « zuiverheid » (pureté)¹⁶. L'auteur explique qu'ici, comme pour les autres conseils, l'aspect mystique n'est pas tout ce qui compte, car la perfection spirituelle doit aussi prendre la forme d'un engagement politique de solidarité radicale avec ceux pour qui la pauvreté, la soumission et l'absence d'un mariage épanouissant ne sont pas des choix personnels, mais le pénible sort que les circonstances leur imposent. Mais, tandis que l'auteur approfondit cette notion de solidarité dans le domaine économique en mettant l'accent sur la nécessité d'examiner notre attitude envers l'avoir et de lutter

contre les structures injustes de l'économie mondiale, il n'arrive guère à faire de même pour les deux autres vœux. Il ne suffit pas de dire que la chasteté demande une solidarité avec les solitaires, inspirée par une attente profonde du Jour du Seigneur, car dans les trois conseils, il s'agit également d'une solidarité qui fait partie de notre engagement à répandre l'aspect libérateur de l'Évangile. Cela veut dire que nous sommes envoyés pour aider l'humanité à lutter contre toutes les structures économiques, politiques et idéologiques qui sont cause d'aliénation, dans la mesure où elles font souffrir nos frères et sœurs de pauvreté (déficiences matérielles), d'oppression (difficultés d'organiser leur vie selon leur propre entendement) et d'isolement (absence de respect pour leur personne ou pour leurs idées). Nous est demandée, non pas une bienveillance paternaliste pour ceux qui souffrent, mais l'attaque courageuse des institutions et des attitudes qui causent cette souffrance.

Pour comprendre toute l'ampleur de cette recommandation, il faut se rappeler que cette tripartition n'est qu'une structure mentale qui sert à classer l'ensemble des activités humaines. C'est cet ensemble qui est visé comme terrain d'évangélisation : ensemble qui est sujet des institutions politiques et des rapports figés de pouvoir ; ensemble imprégné de conceptions idéologiques et de jugements de valeur sur les personnes ; ensemble qui existe enfin grâce à l'exploitation du milieu dont nous tirons nos richesses.

Essayons donc de saisir plus précisément le rapport entre le conseil de chasteté et cette dimension de la vie que nous appelons l'activité idéologique. Traditionnellement, ce conseil était en général identifié avec l'interdiction du mariage qui frappait les religieux et le clergé - loi qui a été réduite de plus en plus à ses aspects purement pratiques, surtout dans les cercles missionnaires. Il me semble pourtant que la langue hollandaise a gardé un indice du véritable contenu de ce conseil en parlant de « pureté ». Ceci nous rappelle la sixième béatitude : *heureux les cœurs purs car ils verront Dieu* (Mt 5,8). Il est curieux que, dans les trois couples de lois radicalisées qui suivent, le cœur soit mentionné seulement au sujet de la convoitise sexuelle (qui se comprend donc comme une impureté du cœur : Mt 5,28). Mais pour saisir le champ sémantique de cette béatitude, il faut aussi considérer l'autre pôle : la vision de Dieu. La réponse que Jésus donne à Philippe nous le fait comprendre : personne ne peut voir Dieu, mais celui qui a vu le Fils a obtenu une vision du Père (Jn 14,9). Nous voilà au cœur du message de Jésus et au centre de la vertu théologale de foi, car Jésus dit : *heureux ceux qui croient en moi* (Il ne dit pas : ceux qui croient en Dieu), c'est-à-dire ceux qui peuvent voir en Lui, le Christ, et à travers sa nature humaine, la présence de Dieu. Pour voir Dieu, il faut avoir la pureté du cœur et la foi qui peut discerner la présence divine en tout être humain. Il faut l'attitude d'une ouverture totale pour autrui, de sorte qu'on refuse de classer l'autre en groupes de valeur selon des schémas idéalement conçus : hommes/femmes, princes/sujets, purs/impurs, amis/ennemis, libres/esclaves, blancs/noirs, etc. Ces

17 / Expression de E. SCHILLEBEECKX dans son livre sur le célibat des prêtres : *Het ambts-celibaat in de branding*, Bilthoven, 1966, p. 18.

schémas, de nature religieuse ou non, classent l'homme selon des valorisations figées pour préciser comment l'on peut traiter un tel et un tel, ce qui le réduit à un objet utilisable au lieu d'un représentant de Dieu. La foi chrétienne interdit de traiter la femme comme un objet désirable, échangeable ou épou-sable, car elle est uniquement objet de réponse. Certes, le conseil de chasteté (pureté) ne s'applique pas uniquement à notre attitude envers l'autre sexe (en prenant généralement le point de vue des hommes !). Bien au contraire. Mais notre foi et notre ouverture idéologique trouvent leur pierre de touche dans notre attitude envers l'autre en tant qu'autre - et cela signifie évidemment pour tous, en premier lieu : dans notre rapport à l'autre sexe.

Les lois régissant le mariage sont parmi les ordonnances les plus enracinées dans la vision idéologique du monde, aussi bien en Occident qu'en Afrique et ailleurs. Le conseil de chasteté qui nous impose le devoir d'examiner toutes les convictions pour en éliminer les préjugés pouvant nuire à certaines per-sonnes ou les isoler, nous demande plus particulièrement de purifier en nous-mêmes et dans notre milieu, d'une façon théorique aussi bien que pratique, les conceptions concernant les rapports sexuels ; toute vue qui abaisse les époux et leur dignité personnelle en tant que représentants du Père doit être répréhensible au regard de la foi chrétienne.

Ceci peut impliquer pour certains, saisis par l'attachement radical au Royaume, qu'ils se trouvent dans une impossibilité existentielle de se marier ¹⁷ - soit parce que personne n'est prêt à partager leur vie dans une attitude si radicale qu'elle ne peut pas ne pas se heurter aux conventions sociales, soit parce qu'ils vivent leur solidarité avec les isolés et les dévalorisés d'une manière si engagée qu'un mariage signifierait une rupture et un contre-témoignage.

c - l'unité de tous pour un style de vie nouveau

Essayons donc de regarder les trois conseils comme des directives pour la libération de l'humanité de tous les facteurs d'oppression et d'aliénation, notamment dans une perspective missionnaire. Il ne suffit pas de dire que les missionnaires doivent être prêts à abandonner tout et à souffrir des pri-vations pour pouvoir travailler à l'étranger ; qu'il leur faut être soumis par obéissance aux ordres ecclésiastiques comme à Dieu même qui a confié la vérité révélée à la hiérarchie de l'Eglise ; ou qu'ils doivent renoncer à la vie familiale pour être davantage disponibles à tous et plus mobiles pour aller là où ils sont envoyés.

La solidarité avec ceux qui souffrent est au cœur des trois conseils évangéli-ques. Mais il s'agit d'une solidarité qui a pour visée l'évangélisation et non d'une pitié paternaliste. La pauvreté religieuse par exemple ne consiste pas uniquement en une aide charitable. Jésus nous dit surtout d'épurer notre attitude envers les biens terrestres de sorte que nous soyons intérieurement libres de nous aligner aux côtés de ceux qui cherchent à établir une plus juste répartition des biens et à réformer les institutions ainsi que les attitudes

conduisant, en divers pays, à des pratiques injustes. Ce faisant, nous ne devons pas nous considérer comme des signaux d'avertissement face aux riches qui s'accrochent trop à leurs possessions, pas plus que, par l'obéissance et la chasteté religieuses, nous ne sommes un doigt levé contre ceux « qui ne vivent que pour le pouvoir et pour le sexe ».

La solidarité totale avec l'humanité palpitante et souffrante nous incite à la recherche active de formes alternatives de l'utilisation des biens matériels, de l'exercice du pouvoir et de l'approche d'autrui ; mais cela, moins sous une forme d'un doigt levé contre ceux qui « errent », que comme une main tendue à ceux qui cherchent. Et dans cette vision des conseils évangéliques, il est clair qu'il nous faut étudier attentivement l'apport authentique que le culte des ancêtres fournit en ces trois domaines.

En l'occurrence, la tripartition est, bien entendu, d'origine indo-européenne et ne présente que notre façon occidentale d'analyser les activités culturelles de l'humanité. Les Africains développeront certainement leur propre découpage intellectuel. N'empêche que les règles éthiques contenues dans la croyance aux ancêtres peuvent être étudiées selon ce schéma analytique. Mais précisons davantage comment il faut comprendre notre rôle évangéliste dans ces trois domaines de la vie.

La pauvreté nous demande d'examiner et de réformer nos idées et pratiques concernant l'exploitation du milieu et l'utilisation des biens matériels, conscients du fait qu'elles sont enracinées dans les institutions juridiques, politiques et idéologiques de notre tradition. La croyance en cette idée que le milieu naturel serait une réalité sauvage, donnée pour la libre exploration et exploitation, comme si l'homme était le maître de la création, est profondément ancrée dans notre philosophie qui traduit l'homme par l'individu se désignant du nom de « moi » et vivant maintenant à cet endroit. La théologie de la libération et d'autres ont suffisamment indiqué ce qui nous reste à faire dans ce domaine et J.-B. Metz a raison de lancer un appel spécial aux missionnaires pour qu'ils fassent preuve d'un engagement courageux à ce propos. Cependant, il faut éviter de limiter nos actions et discussions aux seuls problèmes de la propriété privée, en oubliant les principes mêmes qui sous-tendent la technocratie occidentale et par extension, bien des programmes de développement.

Cette remarque nous fait passer aux deux autres conseils : ils sont en fait des aspects plus précis de cet amour qui, dans la pauvreté d'esprit, nous pousse à lutter sur tous les fronts pour que l'humanité ait, maintenant et dans l'avenir, un juste bien-être socio-économique. L'obéissance, elle, recherche l'influence nécessaire pour établir les rapports de pouvoir propres au Royaume de Dieu et la pureté d'âme ou chasteté tend vers une vision du monde qui assure un respect total entre les personnes humaines.

18 / Cf. Jn 18, 37. - J. B. METZ élabore longuement cette relation entre l'obéissance et

l'acceptation de la passion en vue du Royaume. Cf. pp. 67-77.

L'obéissance ne nous enjoint pas une soumission complète aux pouvoirs établis. Bien au contraire. Elle cherche à canaliser et à diriger le désir de pouvoir et d'influence sociale qui est en nous pour qu'il soit tout orienté vers le Royaume de Dieu et inspiré par l'espérance de son avènement. Elle nous incite donc à rechercher une influence réelle sur les événements de notre temps, nous obligeant surtout à examiner et à réformer, en théorie et en pratique, les agencements du pouvoir qui nous entourent et dominant aussi notre action. Elle nous invite aussi à lutter pour que chacun dans le monde puisse avoir une vraie mainmise sur son destin, sans oublier pourtant que la liberté individuelle n'a de sens que dans l'harmonie sociale de tout le groupe. L'assertion des droits personnels (cf. Mt 5,33-42) doit être sujet au critère de la vérité ultime de la présence divine dans chaque être humain, vérité dont il faut rendre témoignage jusqu'à la mort¹⁸.

Ainsi, l'obéissance est étroitement liée à cette pureté du cœur qui nous permet de voir Dieu là où il se rend visible pour la foi : dans le Christ, dans l'être humain que l'on rencontre et dont il faut respecter l'authenticité propre. Le sens d'autrui, l'ouverture à l'autre en tant qu'autre, est l'essence même de la foi. Dans ce sens, la foi transcende tous les systèmes idéologiques et religieux qui, par leurs classifications et règles rituelles, ne peuvent éviter d'effectuer une graduation de valeurs. Elle a pourtant toujours besoin de symboles religieux pour s'exprimer, ce qui l'oblige à chaque instant à retrouver cette pureté d'âme qui respecte entièrement dans l'autre la présence divine. Or, répétons-le, dans le domaine de la sexualité, cette ouverture à autrui touchera l'existence en son domaine le plus profond, puisque non seulement l'homme et la femme y touchent physiquement à la différence ultime de leurs personnalités respectives, mais encore parce que l'union de leurs différences est orientée vers la création d'un troisième être, autonome. La chasteté (pureté) ne nous conseille donc pas d'éviter les contacts interpersonnels et sexuels, mais d'examiner et de réformer, en théorie et en pratique, notre sens d'autrui et toutes les règles sociales qui conditionnent nos rapports avec l'autre dans des situations de confiance et d'intimité affectueuse.

3. Par respect des ancêtres...

La croyance aux ancêtres a-t-elle quelque chose à nous dire sur ces trois points ? Donne-t-elle des directives pour l'utilisation du milieu naturel et pour la juste répartition des biens terrestres ? Précise-t-elle comment il faut comprendre les droits et les devoirs dans la communauté et comment il convient d'exercer le pouvoir ? Recommande-t-elle le respect de l'autre et notamment la déférence pour les rapports sexuels et matrimoniaux ? Comment le fait-elle ?

Il est clair pour tous que cette croyance contient une telle multitude de prescriptions et de convictions précieuses pour le sujet en question, qu'il semble ridicule d'en vouloir préciser les caractéristiques dans les quelques pages qui nous restent. Pour stimuler la réflexion et la recherche, je me permettrai d'en citer quelques-unes. Dans un article précédent, j'ai signalé

que la sexualité en Afrique traverse une crise du fait que le corps humain n'est plus perçu de la même manière que dans le passé. Ici, je touche à ce que je considère être une des causes les plus profondes de la crise, à savoir le fait que le corps représente de moins en moins l'influence qu'exercent les ancêtres sur la vie terrestre¹⁹.

Dans l'E.C.A. comme dans la plupart des sociétés claniques, les Banda honorent les ancêtres de leur propre clan et lignage, c'est-à-dire, les défunts, hommes et femmes, de leur groupe paternel. Chaque clan dans le village leur a consacré un autel spécial, desservi par un prêtre (eyingandre), qui peut aussi fonctionner comme prêtre du génie clanique (eyiyewo) et comme prêtre du génie de la chasse (eyidamba). D'ailleurs, l'autel de ce dernier est parfois appelé « petit autel des mânes » et chaque chasseur est tenu d'y offrir la queue et le museau du gibier tué. Ceci, tout comme l'offrande des prémices agraires, lors du Nouvel An, met en relief la reconnaissance due aux ancêtres pour le bien-être matériel et en même temps le respect que l'on doit aux traditions ancestrales. En effet, c'était au nom des ancêtres que l'on organisait chaque année, la première chasse à feu en l'honneur du génie clanique (yewo).

De plus, chaque chef de lignage honore ses propres ancêtres auprès d'un poteau central au milieu du hameau hémisphérique, qui constitue le centre de tout l'espace social et où se déroulent les activités et délibérations importantes. L'autorité même du père et du chef de lignage se fonde sur leur rapport avec les ancêtres, qui sont symboliquement représentés par des anneaux de fer sur l'autel. Chaque enfant est sensé avoir reçu la vie de ses ancêtres par l'intermédiaire de son père et tout être humain reste sa vie durant membre de son lignage et de son clan, pour être uni à ses ancêtres, après sa mort, sous la forme symbolique d'un anneau sur l'autel.

Pour saisir tout l'impact de cette croyance sur la vie quotidienne, il faut nous rappeler que chaque enfant est un être envoyé par les ancêtres et qui, jusqu'à son initiation, reste plus ou moins considéré comme appartenant au monde des ancêtres, parce que - dit-on - il n'a pas encore connu la vie (sous-entendu : l'union sexuelle avec tous les soucis matrimoniaux qui caractérisent la vie terrestre). Il est très ami de son grand-père et les deux s'appellent réciproquement *âtà*, terme qui signifie également « ancêtre ». Tout se passe comme si le grand-père considérait son petit-fils comme son remplaçant à qui il ordonne, tel un ancêtre, de prendre la relève lorsqu'il sera âgé ou décédé. Dans chaque grande entreprise économique, comme la coulée du fer ou la taille d'une pirogue, l'homme adulte choisira un petit enfant et lui attachera une corde aux reins pour qu'il préside au nom des ancêtres

19 / Cf. W. EGGEN : *La sexualité en Afrique*, dans *Spiritus*, 1978, n° 73, pp. 375-396. Pour une description approfondie des traditions banda, cf. W. EGGEN : *Peuple d'autrui. Une approche anthropologique de l'œuvre pastorale en milieu centrafricain*, dans *Pro Mundi Vita*, Bruxelles, 1976.

20 / Cf. *Spiritus*, n° 73, p. 386. Je profite de l'occasion pour corriger une erreur rédactionnelle dans cette page. La phrase : *Mais de même qu'il est préfixe de masculinité, ce ton haut... doit se lire : Mais, tout comme le préfixe de masculinité, ce ton haut...*

à la cérémonie, car tout succès dépend de leur bienveillance. Souvent aussi, on rappelle aux jeunes, envoyés pour surveiller les champs de mil, que les ancêtres vont venir voir si tout se passe bien. Ainsi l'exploitation du milieu et l'exercice se font-ils sous leur égide.

Les ancêtres sont intéressés en premier lieu au bon fonctionnement du lignage tout entier. Chacun doit s'acquitter de son propre rôle au profit de l'ensemble. Chaque membre du lignage ou même du clan a le droit strict, lorsqu'il se trouve en difficulté, d'attendre que les autres l'aident en tout temps et à tout prix, pourvu que lui-même se trouve prêt à s'acquitter des devoirs convenus. Ce principe s'oppose au désir excessif d'accumuler des biens privés et, bien qu'il invite à puiser aux sources de richesse pour le bien de l'ensemble, le culte traditionnel des ancêtres assure un usage ordonné et équilibré du milieu naturel, par des moyens rituels et institutionnels. Mais plus importantes encore sont les limitations que ce culte impose à l'exercice du pouvoir. Celui-ci se trouve protégé contre les abus dictatoriaux par le fait que chaque homme de la classe adulte regarde les jeunes de la classe suivante comme des remplaçants, voire presque des réincarnations de ses propres pères. La solidarité entre classes d'âge alternées se prolonge, en effet, dans une unité avec les ancêtres et, bien que l'homme possède certainement de l'ascendant sur l'enfant qu'il a engendré, le rapport de celui-ci avec les ancêtres atténue l'autorité du père et, par conséquent, de tout pouvoir politique.

Ce double jeu entre la domination et sa contrepartie se manifeste encore plus nettement dans la relation entre sexes. Suivant la logique patrilinéaire, dira-t-on, les Banda doivent donner tout pouvoir à l'homme qui est le chef de sa famille et donc de sa femme. Mais récemment, j'ai expliqué toute l'ambivalence de cet ascendant de l'homme dans la société banda²⁰. Pour marquer l'union de la femme avec ses ancêtres lignagers, nous citerons les trois rites suivants. D'abord, au moment de leur initiation par l'excision, les filles se mettent en tenue d'épouse, avec les bijoux et la poudre rouge frottée sur leur corps huilé, pour danser dans leur village autour du poteau central, avant d'aller se coucher dans la maison d'un jeune célibataire n'ayant pas de foyer. Nous rappelant alors que les garçons, lors de leur initiation, sont associés au monde des ancêtres, nous voyons dans ce rite un désir d'assimiler les filles à leurs frères, telles des épouses-mânes. Cette unité symbolique sera rompue, bien sûr, par la vie matrimoniale, mais elle sera reconstituée à la mort (deuxième rite), lorsque l'anneau de fer représentant la femme défunte sera ramené par le frère de celle-ci et attaché sur l'autel lignager, selon un rituel fort significatif. Mais la troisième cérémonie n'est pas moins parlante : elle a lieu au moment du mariage et doit rappeler au jeune mari que sa femme lui est offerte par un groupe d'ancêtres étrangers qu'il s'agit de respecter fidèlement. A côté de la dot qui sera payée par le lignage du jeune homme, le groupe de la femme exige de ce dernier un cadeau spécial dont la nature a un rapport avec l'histoire de leurs ancêtres à eux. S'ils demandent par exemple du tabac ou de la viande de buffle, c'est sûrement qu'un des leurs a trouvé la mort à la recherche de tabac ou de buffles : tout se passe comme si le jeune homme devait annuler symboliquement la mort de cet ancêtre avant d'avoir le droit d'approcher de sa nouvelle épouse.

Par ces trois rites et par plusieurs autres usages, les Banda inculquent aux jeunes époux cette idée que la femme, autant que l'homme, reste un représentant de ses propres ancêtres lignagers, auxquels l'autre doit toute déférence. Il est évident que l'union des époux, dans une telle situation, restera marquée par une distance respectueuse - presque une méfiance - qui contredit foncièrement l'idéal du mariage occidental. Cette situation se trouve compromise, cependant, dans l'Afrique moderne où ces croyances et ces rites n'ont plus la même influence. Alors, la question se pose de savoir si, dans les conditions actuelles, il convient de susciter une vie religieuse dans laquelle l'union la plus parfaite entre homme et femme sert d'idéal et où l'influence des ancêtres n'est plus mentionnée que comme une menace de mort et de maladie. La question me semble d'une importance peu commune.

conclusion

Il n'est naturellement pas dans mon intention de condamner quelque système ou mouvement que ce soit. Mais il me paraît essentiel que les trois conseils de pauvreté, d'obéissance et de chasteté nous incitent à reconsidérer profondément nos visions des rapports de production (utilisation du milieu), de pouvoir (exercice de l'autorité) et de contact interpersonnel (sens d'autrui), de sorte que l'évangélisation, la réalisation de la liberté des enfants de Dieu puissent profiter de toute la sagesse accumulée dans les diverses traditions de l'humanité tout entière. J'ai donné seulement quelques indications sommaires de la richesse socio-religieuse que comprend le culte des ancêtres. Il ne s'agit pas de l'idéaliser, ni de dénier la crise profonde dans laquelle il se trouve. Je voudrais pourtant soutenir qu'aucune forme de christianisme africain ne pourra impunément négliger la vision du monde dont ce culte est l'expression rituelle. Les missionnaires me semblent tenus de par leurs trois vœux religieux, à approfondir leur affinité avec cette tradition, évangélisatrice dans sa propre dimension.

Hollande, Willy Eggen sma.

LA FEMME ET LA PRÉSIDENTE DE L'EUCCHARISTIE

La femme et le « ministère de direction dans l'église »

Introduction. Coordonnées et limites de la réflexion

Récemment, la revue *Spiritus* a consacré deux numéros fort passionnants à la présidence de l'Eucharistie (n° 69 et 70). Il s'agit là non d'un problème purement théorique, mais d'une question pratique aussi, très actuelle, pour l'Eglise des diverses régions du monde. La crise du ministère presbytéral est, on le sait, non seulement affaire d'effectifs, mais aussi d'identité. Pourquoi donc ne pas soulever plus nettement le problème des ministères féminins ; celui de l'accession possible de la femme aux ministères de présidence et de direction ?

Dans son compte-rendu du « colloque d'Asie », *Spiritus*¹ y fait bien allusion pour expliquer comment, finalement, le débat a tourné court. On était alors, il est vrai, sous le coup de la Déclaration romaine sur l'inadmissibilité des femmes au presbytérat (15 octobre 1976). Le débat est-il clos cependant ? On pourrait le croire, en partie, en voyant l'argumentation d'un commentateur autorisé du document romain, dont le pivot est la théologie de « l'in persona Christi, ecclesiae » à laquelle faisait précisément allusion le P. Marliangeas, dans le n° 70 de *Spiritus*². La partie ne me semble pourtant pas entendue. Peut-être même faut-il oser dire qu'elle est mal engagée ? C'est pourquoi, dans la ligne des deux numéros de *Spiritus*, et dans leur prolongement, je voudrais proposer ces quelques réflexions, qui sont loin (tant s'en faut !) de prétendre à l'exhaustivité.

Mais à un moment où, en France, on parle beaucoup de relance de l'appel au ministère presbytéral, en se centrant... obstinément sur des hommes, jeunes, célibataires (Lourdes 1978), ces réflexions ne seront peut-être pas inutiles.

1. Une intervention romaine au milieu de réponses diverses et opposées

Depuis déjà quelques années le problème de l'ordination (diaconale ou presbytérale) des femmes était à l'ordre du jour des discussions théologiques. Le

Synode romain de 1971 l'avait particulièrement mis en avant, dans l'intervention vigoureuse d'un évêque canadien, Mgr Flahiff. Celui-ci résumait clairement les arguments classiques contre l'admission des femmes à l'ordination ; il concluait que « *cette démonstration historique ne peut plus aujourd'hui être considérée comme valable et souhaitait l'instauration d'une commission mixte (évêques, laïcs des deux sexes, religieux et religieuses) pour étudier en profondeur cette question* »³.

On sait la suite de cette intervention mémorable ! Elle recueillit sur le champ peut-être des approbations (?), mais sûrement des sourires et une solide opposition de la curie, ainsi que le note R. Laurentin dans son bilan du 3^e Synode⁴. Peut-être ne fut-elle pas étrangère à la création d'une commission de la femme par Paul VI, le 3 mai 1973. Mais, temporaire et pas très représentative, cette commission s'était vu retirer d'entrée de jeu toute compétence sur l'ordination des femmes ; celle-ci était confiée à une sous-commission de la Commission théologique internationale, laquelle était invitée à recueillir chemin faisant, des éléments propres à justifier l'exclusion des femmes du presbytérat⁵...

A plus ou moins brève échéance, n'est-ce pas le résultat de cette recherche que l'on trouve dans la note de la Congrégation pour la doctrine de la foi, du 15 octobre 1976 ?⁶.

On peut le penser, si l'on remarque par ailleurs que la note, accompagnée du

1 / *Spiritus* n° 69, pp. 375-77.

2 / L. LIGIER : *La question du sacerdoce des femmes dans l'Eglise*, dans *Doc. Cath.* du 24 mai 1978, pp. 478-488 ; 484-486 qui critiquent une brève note antérieure de MARLIENGEAS, p. 484, n° 57.

3 / Cf. L. BOFF : *Eglise en Genèse*, Desclée 1978, pp. 105-106.

4 / *Réorientations de l'Eglise après le 3^e Synode*, Le Seuil, 1972, p. 142.

5 / Cf. LAURENTIN : *L'Evangélisation après le 4^e Synode*, Le Seuil, 1975, pp. 115-117.

6 / *Doc. cath.* 20 février 1977, pp. 158-164.

7 / *Doc. cath.* id. pp. 165-173.

8 / *Doc. cath.* 21 mai 1978, pp. 478-488.

9 / Je ne puis prétendre ici, évidemment, faire une recension exhaustive des auteurs même actuels. Pour VON BALTHAZAR invoqué ici parfois, je n'ai trouvé que des affirmations indirectes, mais assez claires : concernant le caractère marial, la féminité de l'Eglise communautaire croyante, et le caractère masculin du ministère (pétrinien), le caractère paternel de la charge ecclésiastique. Cf. : *Le complexe anti-romain. Essai sur les structures ecclésiastiques*, Apostolat des Editions, 1976, pp. 193-194, 217-220, 292. — Jean GALOT : *Mission et ministère de la femme*, Lethielleux, 1973. — Bernard LAMBERT : *L'Eglise catholique peut-elle admettre des femmes à l'ordination sacerdotale ?* dans *Doc. cath.* 19 septembre 1976,

pp. 773-780. — Louis BOUYER : *Mystère et ministère de la femme*, Aubier, 1976. — Yves CONGAR, cf. infra références dans la revue *Effort diaconal*.

10 / T. MAERTENS : *La promotion de la femme dans la Bible*, Casterman, 1967, pp. 167-195. — *Concilium*, n° 72, février 1972, René Van EYDEN : *La femme dans les fonctions liturgiques*, pp. 63-76. — *Concilium*, n° 80, décembre 1972, Bulletin de Joan BROTHERS : *Les femmes et les fonctions ecclésiastiques*, pp. 111-124 ; et particulièrement le n° 111 de la revue, janvier 1976, entièrement consacré aux *Femmes dans l'Eglise*. — J. M. AUBERT : *La femme, antiféminisme et christianisme*, Le Cerf, 1975, pp. 156-177. — René LAURENTIN : *Nouveaux ministères et fin du clergé*, Le Seuil, 1971, pp. 111, 264-265. — H.-M. LEGRAND : *L'ordination des femmes au ministère presbytéral*, dans *Documents-épiscopat*, avril 1976, n° 7, 16 p. — Hans KÜNG : *Etre chrétien*, 1974, Le Seuil, 1978, pp. 574-575. — L. BOFF : *Eglise en Genèse*, 1977, Desclée, 1978, pp. 101-140. On sait que le P. Daniélou a longtemps soutenu que rien de décisif ne s'opposait au presbytérat pour la femme.

11 / K. RAHNER : *Priestertum der Frau ? Stimmen der Zeit*, mai 1977, pp. 291-310.

12 / DUQUOC : *Les charismes. Formes sociales du caractère imprévisible de la grâce*, dans *Concilium* n° 129, novembre 1977, pp. 105-114.

commentaire officiel « d'un expert théologien »⁷ s'est vue réaffirmée comme normative pour le présent et l'avenir, et à nouveau commentée par un professeur romain (le P. Louis Ligier), dans un article de l'*Osservatore Romano* du 25/1/78⁸. Il n'est peut-être pas inutile de situer la pointe de l'argumentation de cette note et de ses deux commentaires, pour les mieux apprécier. Tout en rappelant les faits essentiels que ni le Christ, ni les Apôtres, ni la Tradition chrétienne n'ont jamais ouvert la responsabilité apostolique des ministères de présidence ou de direction à des femmes, les trois textes insistent essentiellement sur deux points :

1) Tout au long de l'histoire, l'exclusion des femmes de l'ordination presbytérale a peut-être été réalisée parfois en usant d'arguments facilement critiquables, mais l'essentiel n'est pas là ; il est dans le fait qu'on a toujours fait cela en ayant conscience d'obéir à une volonté expresse et arrêtée du Christ et des Apôtres.

2) Cette volonté (qui n'est pas explicitement affirmée de manière positive) tient avant tout à la place qu'a le Christ dans le mystère de l'Alliance : il est l'époux de l'Alliance dans laquelle l'Eglise (communauté des sauvés) est l'épouse ; il est la tête du corps ; il est celui qui exprime et réalise l'initiative de Dieu, « Autre » que son Eglise, celui qui a autorité sur son Eglise. Il y a là « fait » et « révélation » (sans doute faudrait-il dire que le Christ de Dieu ne pouvait être autre que « masculin »). Par suite, le ministre « sacramentel » du Christ, agissant « in persona Christi Capitis » ne saurait, pour bien exprimer l'altérité du Christ Tête et Epoux dans l'Alliance nuptiale du salut, être autre qu'homme-masculin. Sans cela, il n'y aurait pas la ressemblance « naturelle », nécessaire à la compréhension facile et à la vérité du signe sacramentel. Le rite authentique de l'ordination presbytérale ne se comprend pas, autrement dit, sans cette « ressemblance naturelle » qui habilite seul un homme (masculin) à être le vis-à-vis de la communauté-Eglise dans le dialogue du salut... Notons enfin la petite remarque très utilisée : *Les plus grands dans le Royaume des cieux ne sont pas les ministres, mais les saints ; comme Marie la première qui ne fut point apôtre... ni ministre !*

Avant de réagir de façon quelque peu critique à ces affirmations, je voudrais signaler que si quelques grands noms de la théologie catholique ont exprimé une doctrine parfaitement consonnante à celle que je viens de résumer (Urs von Balthazar, Jean Galot, Bernard Lambert, Louis Bouyer et, avec beaucoup plus de nuances, Yves Congar)⁹, d'autres se sont exprimés dans un sens totalement opposé (T. Maertens, divers articles de la revue *Concilium*, R. Laurentin, J.-M. Aubert, H.-M. Legrand, Hans Küng, Leonardo Boff)¹⁰. Certains ont critiqué la note même, disant comme K. Rahner que l'argumentation avancée n'est pas convaincante théologiquement et qu'elle ne ferme pas la voie¹¹, ou, comme C. Duquoc, que *ce document témoigne de la difficulté pour l'Eglise de sortir du dilemme grâce ou institution, « attitude dommageable à la vérité d'une Loi comme à la gratuité du don »*¹². Il ne faut pas oublier ici l'effort discret et sérieux soutenu depuis quelques années par la revue *Effort diaconal*, qui progresse avec rigueur dans le sens d'une

ouverture aux femmes des ministères ordonnés, sans ignorer d'autres points de vue et objections ¹³.

2. Démonstration non convaincante, et peut-être dangereuse

A/ Le document romain et ses commentaires autorisés sont loin d'emporter la conviction.

Avant de le montrer sur quelques points importants, je rappelle une phrase du P. Ligier, dans le deuxième commentaire romain ; elle me permet de m'engager dans ce débat sans trop de crainte. *En apportant, disait-il, ces précisions que certains aujourd'hui voudraient négliger, Rome, bien loin de clore le dialogue, le maintient à son niveau doctrinal, et plus encore le place dans sa juste perspective* ¹⁴. C'est à ce niveau en effet, sans éviter aucune difficulté, que se situaient, pour signaler brièvement les voies ouvertes, les deux auteurs chargés de rédiger une petite note sur *la participation des femmes aux ministères*, au terme de l'une des dernières et meilleures études sur les ministères chrétiens ¹⁵.

a) l'exégèse biblique et les ministères féminins ordonnés (aptitude à participer sans restriction au sacrement de l'ordre

- je me bornerai ici, dans un premier temps, à signaler très brièvement les arguments nombreux et divers que l'on peut opposer au refus classique rappelé dans la note romaine et ses commentaires. On les trouve fort bien développés

13 / *Effort diaconal*, notamment les n° 34-35, 1974 (Le P. CONGAR y exprime son ouverture à l'ordination diaconale, mais sa réticence fondamentale à l'ordination presbytérale : p. 36 ; son argumentation rejoint celle de la note citée et résumée plus haut) où il faut noter les articles de Renée DUFOURT, Annie JAUBERT, René METZ, Donna SINGLER, Jean VINATIER, Michèle BAUDUIN. Consulter également le n° 37-38, 1974-75, de la même revue ou le P. CONGAR traite de *Symbolisme chrétien et ordination des femmes* d'une façon que j'aurai l'occasion de rappeler et critiquer ; ainsi que le n° 40, 1975, avec l'important article de Marie-Jeanne BERERÉ : *Chrétiens, hommes et femmes configurés au Christ, sont-ils également aptes au service de l'Evangile ?* pp. 13-29.

14 / Art. cit. *Doc. cath.* 21 mai 1978, p. 488.

15 / H. DENIS et J. DELORME dans *Le ministère et les ministères selon le N. T.*, P. BONY et Al. Le Seuil, 1974, pp. 505-511.

16 / Cf. J. DELORME et H. DENIS, op. cit. pp. 506-507 et le renvoi aux études exégétiques diverses du même ouvrage (note des pp. 506-511). - R. GRYSO : *Le ministère des femmes dans l'Eglise ancienne*, Duculot, 1972, pp. 19-33. - H. M. LEGRAND, art. cit. pp. 6-7. - René

METZ : *L'accession des femmes aux ministères ordonnés dans Effort diaconal*, n° 34-35, pp. 23-29. - L. BOFF, op. cit. pp. 107-110, 114-119. - *Concilium* n° 72 (René Van EYDEN, art. cit. pp. 69-71), n° 111 (Elisabeth FIORENZA : *Le rôle des femmes dans le mouvement chrétien primitif*, pp. 16-25 ; Rosemary RUETHER : *Les femmes et le sacerdoce*, pp. 41-44). - Jean VINATIER : *Le Nouveau Testament et les ministères féminins*, dans *Effort diaconal*, n° 34-35, 1974, pp. 59-64. - André LEMAIRE : *L'Eglise apostolique et les ministères*, dans *Revue de droit canonique*, 1973, pp. 37-38. - On pourrait continuer ! Dans tous ces textes, on trouvera, largement répétées, les citations scripturaires précises, auxquelles j'ai fait ici seulement allusion pour ne pas allonger ni répéter.

17 / A. JAUBERT : *Le rôle des femmes dans le peuple de Dieu*, dans de SURGY et Al. : *Ecriture et pratique chrétienne*, Le Cerf, 1978, pp. 53-68. Du même auteur : *La diaconie dans le Nouveau Testament* dans *Effort diaconal*, n° 34-35, pp. 14-20.

18 / Cf. aussi D. SINGLES : *Le non à l'ordination des femmes, expression de la volonté du Christ ?* dans *Effort diaconal*, n° 46-47, 1977, pp. 2-6.

par de récents et très bons auteurs. Dans l'ensemble, ces auteurs, qui ne font que peu allusion à l'A.T. sinon pour rappeler que, dans un milieu culturel hostile, on rencontre quand même un certain nombre de femmes de haute stature et de rôle important - s'attardent au N.T. Ici, l'attitude du Christ semble bien s'inscrire en rupture face à son propre climat social. Sa relation avec les femmes est sans tabous. Il fréquente et ne condamne pas sans plus les pécheresses. Il est régulièrement accompagné et aidé dans sa mission par des femmes, pour lesquelles il a de l'amitié. Elles ont une bonne place dans ses paraboles... Et pour les Apôtres eux-mêmes, témoins évangéliques de la Résurrection, ils notent sans complexe la priorité chronologique et l'importance du témoignage des femmes. Luc prend soin de signaler leur présence à l'élection de Matthias comme à l'événement de la Pentecôte...

Il y a bien sûr, en tout cela, la place éminente et discutée de St Paul. Longtemps on l'a traité, non sans motifs, de misogyne. Aujourd'hui, les exégètes sont de plus en plus nuancés à ce sujet. Au travers des Actes comme dans les épîtres, on voit en effet que, pour Paul-apôtre, les compagnes ont été nombreuses aussi, et respectées. A tel point qu'on a pu dire que, pour lui, le ministère des femmes va de soi : un certain ministère s'entend, de la prophétie dans les assemblées jusqu'à la diaconie si bien illustrée par Phœbé à Cenchrées ; jusqu'à la participation à la direction de la communauté par le foyer de Priscilla et Aquila. Bien sûr, il y a chez Paul les passages célèbres sur la soumission des femmes à leur mari, et... sur leur soumission dans l'Eglise (1 Co 11, Eph 5) ! Mais étant donné le contexte culturel à la fois juif et gréco-romain - contexte essentiellement patriarcal - pouvait-il dire autre chose ? Pouvait-il même se poser le problème que nous nous posons aujourd'hui ? Qu'il s'agisse du Christ ou de Paul, notent les exégètes, il ne faut donc pas trop vite tirer argument du silence, ou de l'absence de ministres-femmes à leurs côtés. Cela se renforce quand on peut remarquer avec justesse que les passages les plus antiféminins de Paul et de ses disciples sont plus que vraisemblablement des interpolations judéo-chrétiennes (1 Co 14, 1 Tim 2), d'inspiration rabbinique : elles s'opposent non seulement aux grands passages libérateurs de l'Apôtre (Gal 3,28 ; Eph 5,25-26), mais à des affirmations précises et bien attestées (1 Cor 11,5) ¹⁶.

Pour conclure ce rappel des recherches exégétiques, je voudrais signaler en particulier une contribution relativement récente d'Annie Jaubert qui, non seulement résume bien ce que je viens de mentionner, mais y ajoute quelques précisions non dénuées d'intérêt ¹⁷. Pour l'A.T. notre auteur fait remarquer qu'à l'avènement du christianisme le statut de la femme en Palestine est un statut de mineure protégée (incapacité juridique et culturelle, tabous sexuels...). *On ne peut éviter cependant, ajoute-t-elle, la visée prophétique : réconciliation universelle, épousailles de Dieu et d'Israël, revanche de la femme par sa race* (Gen 3,15). Face au non choix du Christ d'apôtres-femmes, Annie Jaubert note justement : *Il ne faudrait pas confondre les ruptures qu'a opérées Jésus dans des cas significatifs et ponctuels avec une rupture qui empêcherait la transmission du message dans un milieu culturel donné* ¹⁸. Pour ce qui concerne Paul enfin, l'auteur fonde d'une manière particulièrement nuancée sa dépendance assez générale de son texte culturel ; en remarques disciplinaires, celui-ci

peut coïncider avec les grandes affirmations libératrices que nous connaissons (Gal 3,28). La « discipline » paulinienne elle-même se voit fort relativisée pour tel point célèbre et obscur (le voile sur la tête, signe de sujétion, à cause des anges, 1 Co 11) quand on apprend qu'en vérité il s'agit d'un signe de dignité dans le culte !¹⁹.

- je voudrais cependant, en un deuxième temps, me demander si ces efforts exégétiques ne demeurent pas quand même un peu courts. Quoi qu'on en dise, en effet, au-delà de toutes les savantes explications (des allusions au « contexte culturel »), une réalité demeure : dans les textes sacrés l'homme et la femme se trouvent situés dans une « hiérarchie » où, en fin de compte, « étant donné que, de toute façon, la femme doit être soumise à son mari, elle a bien de la chance que son mari doive l'aimer ! » Qu'il y ait là derrière une possibilité l'exaltation de la « femme éternelle » (dont on ne se privera d'ailleurs pas²⁰), il y a toujours, dans le va-et-vient des textes, une impossibilité pratique à sortir de la hiérarchie en question, dont la femme paiera toujours les frais. Les mêmes textes de Paul seront toujours utilisés en même temps par ceux qui veulent libérer la femme et par ceux qui veulent affirmer son infériorité²¹. Le problème, autrement dit, n'est-il pas mal posé ? Faut-il, comme le dirait le P. Congar, chercher dans un texte la claire expression du « droit divin » au ministère de la femme aussi bien que de l'homme ? Ne faut-il pas remarquer plutôt qu'ici les alternances possibles de l'exégèse ne peuvent guère montrer qu'une chose : *l'exigence des choix, à chaque moment de l'histoire, engage la responsabilité de ceux qui les posent, sans pouvoir se fier à des critères (purement) externes, qu'ils soient de droit divin ou de scientificité ; à un moment ou à un autre, il faut se compromettre*²². Autrement dit, ne demandons pas aux textes bibliques ce qu'ils ne veulent pas dire d'abord : des significations secrètes concernant la nature de l'homme et de la femme. Ils veulent en effet répondre premièrement à la question concernant Dieu lui-même, sa volonté créatrice ; posant dans l'existence la créature humaine (homme et femme) appelée à la louange et au service *dans un culte qui donne sa signification à la création entière*. Il y a là *révélation théologique, mais*

19 / Cf. loc. cit. pp. 60-61 où l'auteur cite en particulier, dans le même sens, des études de A. FEUILLET.

20 / *De l'Amour courtois* (?) à Gertrud Von L. FORT et à P. TEILHARD de CHARDIN (cf. R. NELLI : *L'Amour courtois dans Sexualité humaine*, Lethielleux, 1966, pp. 105-138).

21 / Cf. René METZ, art. cit. p. 29.

22 / Dominique STEIN : *Statut des femmes dans les Lettres de Paul*, dans *Lumière et Vie* n° 139, 1978, pp. 63-85.

23 / Cf. Françoise FLORENTIN-SMYTH : *La femme en milieu protestant*, dans *La Femme*, cf. *Eglises en dialogue*, n° 5, Mame, 1968, pp. 140-141, 147.

24 / Cf. CONGAR, loc. cit.

25 / J. J. Von ALLMEN, cité par F. FLORENTIN-SMYTH, op. cit. p. 122.

26 / Renée DUFOUR : *L'appel des femmes au diaconat*, dans *Effort diaconat*, n° 34-35, 1974, pp. 11-12.

27 / Donna SINGLES : *Sur le symbolisme féminin*, dans *Effort diaconal*, ibid. p. 54.

28 / D. SINGLES, art. cit. p. 55.

29 / Le Dieu de Jésus n'est pas celui de la « domination », de la vengeance violente, qui est présent dans l'histoire religieuse la plus ancienne de l'humanité. L'Eglise elle-même a bien du mal (et cela très tôt) à le « réaliser ». Cf. les œuvres de René GIRARD : *La violence et le sacré, Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1972, 1978.

30 / D. SINGLES, dans *Effort diaconal*, n° 37-38, p. 33.

31 / Cf. D. STEIN, art. cit. p. 82-83.

32 / de MENASCE : *Permanence et transformation de la mission*, Le Cerf, 1967, p. 45. Le Dieu qui crée « l'homme » à son image comme « couple » (Gn. 1, 27) transcende toute sexualité. Il est père et mère, il est « Dieu et non pas homme » (Os 11, 9), ce qui permet seul l'Alliance de réciprocité.

*non un dévoilement concernant le caractère quasi sacramentel de la sexualité humaine. Induire une « hiérarchie » de l'homme et de la femme à partir d'une « hiérarchie » originelle de Dieu et de sa création ne serait-ce pas d'ailleurs procéder à une lecture essentiellement mythique, dont l'A.T. veut précisément nous délivrer ?*²³

- je voudrais enfin, en un troisième temps, aborder rapidement le thème de l'Alliance, si essentiel à la révélation ; il exprime *de fait* le rapport de Dieu et de son peuple, du Christ et de son Eglise, dans le symbolisme du rapport homme-femme. Faut-il voir dans ce symbolisme nuptial, qui représente *la supériorité de Dieu sur son peuple*, le droit divin au seul ministre masculin²⁴ ? Faut-il dire ici : *La différenciation sexuelle permet aux hommes d'illustrer le grand mystère du salut, de l'œuvre du Christ et de l'accueil de l'Eglise, ce qui donne à l'homme une accentuation christique et à la femme une accentuation ecclésiale ; admettre que les hommes et les femmes sont interchangeables dans l'Eglise, c'est laisser entendre que le Christ et l'Eglise sont interchangeables dans l'œuvre du salut*²⁵ ?... Ces conséquences, si importantes pourtant, semblent tout à fait indues. En effet, l'expression *la supériorité de Dieu sur son peuple* n'est certainement pas bien choisie (Ph 2,6-7 ; Mc 10,45 ; Jn 13). *Le symbolisme de l'Alliance n'est pas symbolisme de subordination, il est celui de l'altérité et de la réciprocité*²⁶. - *La nouvelle Alliance est le signe que les différences les plus radicales sont, non pas abolies, mais surmontées dans une communion plus radicale* (cf. Jn 15,15)²⁷... Je n'oublie pas que dans l'Alliance du salut, l'initiative absolue et gratuite de Dieu est exprimée et réalisée en Jésus. Mais ne faut-il pas remarquer que ce qui est primordial en Jésus ici, c'est, selon son propre aveu maintes fois répété, sa référence au Père invisible qui l'envoie (Jn 1,18), non son sexe masculin. D'ailleurs, dans l'histoire de l'Alliance, le Christ-époux de son Eglise (d'une Eglise-épouse où il y a des hommes comme des femmes), le Christ est finalement ressuscité. *Vécue à un moment donné de notre histoire sous le seul mode masculin, la Parole (salvatrice) de Dieu est à jamais libérée du temps et de l'espace... L'image du Christ-époux qui s'est livré pour son Eglise reste intacte mais elle n'est plus limitée à une seule lecture ; le sexe masculin du Verbe incarné ne constitue plus un élément essentiel et nécessaire pour aborder le sens de cette image*²⁸. Cette réflexion devra être par la suite, je le reconnais, théologiquement approfondie (cf. infra). Elle n'en demeure pas moins importante : l'autorité de Dieu, son pouvoir dans la réalisation du salut, n'a rien à voir avec la maîtrise ou le pouvoir « masculin » dans *notre civilisation actuelle* (fût-elle très ancienne)²⁹ ; elle est absolument unique, fait éclater tous les symboles possibles dans la Résurrection de Jésus ; la « ressemblance » dans le signe, ici, ne sera pas de l'ordre de la « nature », mais de celui de la relation historique à Jésus (cf. infra). *Paul, impressionné par la grandeur de l'amour du Christ pour son Eglise, n'a pas trouvé une meilleure façon d'exprimer cette merveille que l'allusion à l'union conjugale*³⁰. Mais faut-il en conclure que cette origine du salut (de l'homme et de la femme) en Dieu, par Jésus, doit être représentée à tout jamais et obligatoirement par la soumission de la femme à l'homme³¹ ? Dans la ligne d'un Dieu qui, dans les Psaumes par exemple, apparaît *tour à tour majestueux et maternel*³², il faut répondre : certainement pas. Sinon, une typologie normative préten-

dûment extraite de l'analyse des rapports du Christ et de l'Eglise dans l'œuvre rédemptrice nous ferait revenir encore à cette lecture mythologique que nous avons dite et dont l'A.T. lui-même nous a délivrés³³.

Mais il est temps ici, avant la réflexion théologique dont j'ai parlé, de se demander si, à propos de ce symbolisme (qu'il ne faut pas absolutiser, nous l'avons vu), il ne faut pas penser aussi à une évolution normale dans l'histoire et selon les cultures. *A présent*, a-t-on remarqué justement, *ce monde symbolique est en train d'évoluer dans deux directions. D'une part, pour certains, la signification attachée au sacerdoce concerne le service rendu à la communauté; d'autre part, à mesure qu'on se rend plus clairement compte que les différences entre hommes et femmes sont davantage liées à la configuration sociale des rôles divers dans des cultures particulières qu'à des distinctions innées et préétablies, l'ancien ordre symbolique paraît de plus en plus étrange et sans rapport avec les situations pastorales que nous rencontrons*³⁴. Jetons donc un coup d'œil du côté de l'histoire et du droit et, plus fondamentalement, de l'anthropologie.

b) l'histoire, le droit ecclésiastique et la participation des femmes au sacrement de l'ordre

C'est ici un monde immense pour lequel il commence à y avoir de très bons auteurs. Ma volonté se borne seulement à signaler un *fait*, d'une façon très générale, et à répondre par suite à une *objection* actuelle et courante.

- Le fait est en gros celui-ci : jamais dans l'histoire de l'Eglise la femme

33 / Cf. F. FLORENTIN-SMYTH, op. cit. p. 147.
34 / Joan BROTHERS, art. cit. *Concilium* n° 80, p. 123.

35 / Cf. *L'Ambrosiaster*, texte cité par GRAYSON (op. cit. n° 15, pp. 154-155) et cité sérieusement par le P. LIGIER, *Doc. cath.* art. cit. mai 1978, p. 481.

36 / Ne pas oublier l'enracinement de tout cela dans le fonds le plus ancien de l'humanité. Cf. supra note 29 / allusions aux œuvres de R. GIRARD. - Cf. M. J. BERESSE, *Effort diaconal*, n° 46-47, 1977. Quelques réflexions sur la notion de sacré en relation à l'ordination, pp. 19-24 (particulièrement référence à R. CATLOIS : *L'homme et le sacré*, 3^e édition, Gallimard, Idées, pp. 52-56).

37 / Sur tout ceci, on peut consulter René LAURENTIN : *Réorientation de l'Eglise*, op. cit. pp. 143-144, et : *L'Evangélisation après le 4^e Synode*, op. cit. p. 117. - Roger GRAYSON : *Le ministère des femmes dans l'Eglise ancienne*, Duculot, 1972, p. 208. - J. M. AUBERT : *La femme, antiféminisme et christianisme*, Le Cerf, 1975, 226 p. - *Concilium*, n° 72, 1972 : R. Van EYDEN, *La femme dans les fonctions liturgiques*, pp. 69-72. - *Concilium* n° 111, 1976, articles de K. E. BORRESEN : *Fondements*

anthropologiques de la relation entre l'homme et la femme dans la théologie classique, pp. 27-40 ; - R. RUETHER : *Les femmes et le sacerdoce, perspective historique et sociale*, pp. 44-47 ; - J. ARNOLD : *Marie, Mère de Dieu et des femmes, études d'une suite d'images*, pp. 51-62 ; - I. RAMING : *La situation inférieure de la femme dans le droit canonique en vigueur*, pp. 63-72 ; - René METZ : *L'accession des femmes aux ministères ordonnés dans Effort diaconal* n° 34-35, 1974, 14-20. - Jean DELU-MEAU : *La Peur en Occident*, Fayard, 1978 (cf. Ch. 10 : *Les agents de Satan III La femme*). - Marie-Odile METRAL : *Le Mariage (les hésitations de l'Occident)*, Aubier, 1977, 314 p. - agressif, mais stimulant, pp. 305-345.

38 / On pourrait appliquer ici tout ce que H. DENIS dit justement de la régulation des dogmes qui s'appuie aussi sur les évolutions culturelles (« la réintégration s'impose et non la répétition disqualifiée »), régulation dont « l'Eglise tout entière, avec tous ses membres est fondamentalement le sujet infaillible » - *L'Evangile et les dogmes*, Le Centurion, 1974, pp. 124-127 et 139. Citation de W. KASPER : *Dogme et Evangile*, Casterman, 1967, pp. 26-27.

n'a été admise à la fonction presbytérale. Jusqu'au iv^e ou v^e siècles, un diaconat féminin (parfois explicitement « ordonné ») s'est manifesté en Orient. Mais, outre qu'il s'y est limité souvent à des fonctions assez subalternes (ex : relation des femmes aux ministres masculins), il n'a pas duré davantage et ne s'est jamais acclimaté en Occident... Peut-on voir dans le fait l'expression d'une norme ? Autrement dit, qu'est-ce qui explique essentiellement ce fait ? A cela il faut répondre, semble-t-il, ceci : le transfert et même l'aggravation assez considérable d'une exégèse trop littérale et, avons-nous vu, parfois proprement mythique. L'homme (masculin) est caractérisé seul par la dignité « royale » (d'image de Dieu) qui habilite à la présidence, à la parole publique, aux fonctions sociales³⁵. Par contre, la femme, la seconde créée, la source du péché, faible, impure et passive par sa nature même, est donc normalement écartée de ces rôles, de toute place d'initiative humaine dans la célébration culturelle. L'exaltation maternelle et virginal de Marie ne signifie rien là contre ; que ce soit dans les premiers siècles ou au Moyen-Age, la féminité de Marie n'écarte aucunement le mépris général du sexe féminin par les hommes. Ce mépris entouré souvent, au début, d'un certain respect dû aux références à la Parole de Dieu (de l'A.T. qui revient en force dès le II^e et III^e siècles, comme de st Paul), devient plus caractérisé par la suite.

Le Moyen-Age, la Renaissance et l'aube des temps modernes voient ce mépris souvent teinté de désir masculin plus ou moins refoulé, de peur et de satanisme³⁶. Par le biais des décrétistes médiévaux (aussi bien que des théologiens de la même époque pour lesquels la femme est encore un « mâle manqué ») cela va passer dans les coutumes canoniques et liturgiques qui durent jusqu'à nos jours... On sait aussi l'utilisation qu'on a faite (et qu'on fait parfois encore), le plus officiellement, des « faiblesses » de la psychologie féminine : ce que des faits ont pourtant souvent démenti et démentent plus encore aujourd'hui³⁷.

- Réponse à une objection : cette objection, que font leur le document romain et ses commentateurs, est la suivante même : si les motifs sont en majeure partie erronés, la « tradition » est toujours là ; on a voulu faire la volonté du Christ, et c'est ce qui importe ; on ne peut ainsi balayer 19 siècles de vie ecclésiastique... Il faut réfléchir, cela est vrai ! L'argument : « on a toujours voulu faire ce qu'avait voulu le Christ », est cependant à lui seul radicalement insuffisant (et même dangereux). Il ne peut valoir, en effet, *que* dans son rapport dialectique à ce qui s'est réalisé effectivement dans l'évolution de l'histoire. La « Tradition », c'est bien faire, à un moment donné, ce qu'a voulu le Christ ; mais pour le vérifier, il ne suffit pas de « répéter » des siècles durant, dans une « possession tranquille » (!), la même chose. Il faut à chaque moment éclairer ce que l'on fait par ce qui a précédé et, *inséparablement*, questionner le passé, particulièrement la source historique unique, à partir de ce que l'on fait³⁸. Pour cela, il faut, comme l'on dit, tenir compte de l'histoire telle qu'elle va ; et 19 siècles sans beaucoup de variations, sur un point particulier de l'expression humaine du christianisme, ne doivent pas impressionner nécessairement, s'il s'avère, comme c'est le cas en notre sujet, que la fin de notre xx^e siècle voit poindre une révolution « humaine » dont les antécédents sont sans doute encore beaucoup plus longs... Nous sommes

amenés ici, spontanément, sans quitter le plan de l'histoire à une réflexion beaucoup plus fondamentale.

c) l'anthropologie moderne et la participation des femmes au sacrement de l'ordre

Je n'ai pas l'intention, là non plus, d'explorer tant soit peu complètement un immense domaine. Je me bornerai seulement à ouvrir, sur le plan de l'anthropologie, un prolongement important à ce que je viens d'exprimer au plan de l'histoire. Le refus d'une évolution des images, concernant les rôles ministériels dans l'Eglise, au nom des profondeurs de l'anthropologie, se heurterait au contraire à elles.

Il faut, en effet, pour fonder anthropologiquement le refus du ministère féminin de direction, aller très loin et très profond. C'est le pasteur Jean Bosc qui disait : *Si la femme est vie et lien de l'unité, l'homme a la responsabilité première de cette unité. Cette altérité n'est-elle pas une donnée permanente de l'anthropologie ?*³⁹ A cette question si clairement posée, il faut répondre, me semble-t-il, deux fois « non ».

Non, tout d'abord - car cette altérité qui risque de cacher, soit la fameuse « complémentarité »⁴⁰, soit, ce qui est au fond la même chose, une dualité de sujétion, n'est précisément pas « permanente ». Pour la « supporter » si l'on peut dire, on éprouve périodiquement le besoin de changer cette sujétion de la femme, cette passivité, cette pure « secondarité » (responsabilité de recevoir) dans le couple, par une exaltation mystico-sentimentale : de la Dame du Moyen-Age à la Femme éternelle⁴¹. Mais ici, on sort pour ainsi dire de l'histoire, on dépersonnalise les femmes concrètes, comme on l'a justement remarqué⁴². On ignore apparemment ce que les sciences modernes nous ont montré à l'évidence (de la biologie, la génétique à la psychologie) :

39 / Cité par F. FLORENTIN-SMYTH, op. cit. p. 123, n° 22.

40 / Au nom de la complémentarité, on peut renforcer le poids du modèle masculin par rapport auquel la femme joue un rôle de complément (J. DELORME, H. DENIS, op. cit. p. 510.

41 / Ne pas oublier non plus l'idée que le remède le plus répugnant risque d'être le plus efficace. Allusion au sang menstruel de la femme. Cf. CARLLOIS : *L'homme et le sacré*, op. cit. p. 53.

42 / Cf. M. J. BERERE et la juste critique de G. Von Le Fort et d'un livre étonnant et révélateur : *La femme et la vie consacrée*, de J. LAPLACE, Chalet, 1963. *Effort diaconal* n° 40, Art. cit. pp. 15-19.

43 / Op. cit. Payot, (P. B. n° 44) p. 149.

44 / *Totem et tabou*, Payot (P. B n° 77, pp. 5, 9 ss : *La peur de l'inceste*).

45 / Cf. *Idéologie allemande* (1845-46), Edi-

tions Soc. 1972, p. 60 : *La division du travail qui implique toutes (les) contradictions, donc la propriété, dont le germe réside dans la famille où la femme et les enfants sont l'esclave de l'homme*, ibid. p. 66.

46 / M. GODELIER : *Sur la société précapitaliste*, Paris 1970, p. 173.

47 / *Manuscrits de 1844*, Edit. Soc. 1972, pp. 86-87.

48 / Cf. *Les structures élémentaires de la parenté*, P. U. F. 1949 ; i. e. *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, pp. 112-180.

49 / LEVI-STRAUSS, *L'homme nu*, Plon 1971, finale, pp. 559-621.

50 / *Le deuxième sexe*, Gallimard 1947, coll. Idées, n° 152-153.

51 / M. DEGUY : *Esprit*, novembre 1960, p. 1687.

52 / P. J. BUYTENDIJK : *La femme*, DDB 1954 (avant-propos).

le rôle essentiellement *actif* de la femme dans la vie sexuelle, dans la conception et l'éducation de l'enfant.

Non - et surtout - car cette « altérité », qui ne parle de responsabilité première que masculine, est beaucoup moins fondée qu'il ne paraît. Ce n'est pas sans étonnement en effet, que l'on peut constater comment un sociologue comme Marx, un psychologue comme Freud, un ethnologue comme Lévi-Strauss, demeurent tous trois (oh ! combien importants !) sous la dépendance plus ou moins claire d'une « explication » peu satisfaisante ; je pense à ce qu'écrivait Freud lui-même dans ses *Essais de Psychanalyse* : *En 1917, j'ai adopté l'hypothèse de Ch. Darwin, d'après laquelle la forme primitive de la société humaine aurait été représentée par une horde soumise à la domination absolue d'un mâle puissant... Ce n'est qu'une hypothèse* ⁴³ ; mais pour Freud, elle continue de fonctionner, c'est elle que l'auteur de *Totem et Tabou* suit, en appliquant à la psychologie collective originelle les données de la psychanalyse... « L'humanité » freudienne est d'abord masculine ⁴⁴... Lorsque, avant Freud, Marx fonde *l'histoire humaine sur la production des moyens permettant de satisfaire les besoins de la vie matérielle, boire, manger, se loger, s'habiller, c'est là un fait que l'on doit aujourd'hui, comme il y a des milliers d'années, remplir jour pour jour* ⁴⁵ - ne reste-t-il pas dans cette ligne de la priorité « masculine » (de son siècle et des autres) ? On peut le penser quand on voit tel commentateur récent de Marx écrire : *Le contrôle des fonctions reproductives et économiques, ce sont toujours les hommes qui l'exercent ; la relation entre les sexes dans les sociétés primitives est fondamentalement asymétrique et non réciproque* ⁴⁶. Marx avait pourtant eu, en 1944, cette phrase admirable : *Le rapport naturel, immédiat, nécessaire, de l'homme à l'homme est le rapport de l'homme à la femme... dans ce rapport apparaît dans quelle mesure le besoin de l'homme est devenu un besoin humain...* ⁴⁷ Il n'est pas nécessaire enfin d'insister beaucoup pour remarquer combien cette asymétrie, cette non réciprocité primitive est fondamentale pour Ch. Lévi-Strauss ⁴⁸. La fondation de la société humaine sur la régulation d'une spontanéité animale par (la loi de) l'interdit de l'inceste fait désormais partie du capital scientifique de l'ethnologie moderne. Mais, il faut bien le dire, ce « principe explicatif et fondateur » du mariage exogamique ne donne pas à la femme une « responsabilité première » ! et cela dans un monde d'où toute eschatologie de rachat est absente radicalement ⁴⁹.

Il n'est pas étonnant, dans un tel climat culturel et intellectuel, que se soient développés de notre temps les mouvements d'émancipation de la femme dont, il n'y a pas si longtemps (!), Simone de Beauvoir s'est faite la brillante théoricienne ⁵⁰. Mais, on l'a remarqué, s'il faut se méfier d'une telle « théorie », c'est que le risque est grand de tomber, sous prétexte de salut, dans le mépris renouvelé : *Supprimer (la femme) au profit de la forme masculine, en la (la femme) conviant à la fade équivalence de l'égalité* ⁵¹. Il faut ici, et on le peut, aller beaucoup plus loin, il faut travailler vraiment à franchir les limites extérieures d'un statut d'infériorité féminine. Comment cela ?

Il ne suffit pas de rénover les vieux efforts pour distinguer et caractériser les pôles masculins et féminins ; le monde féminin étant par exemple le monde du souci et le monde masculin étant celui du travail ⁵². Il y a là derrière,

toujours, l'altérité de la comparaison, de la supériorité et de l'infériorité (même déguisées). Il faut radicalement dépasser les prétendues exigences de la nature et critiquer ce qui peut apparaître fondamental pour des hommes comme Marx, Freud ou Lévi-Strauss. La biologie elle-même, qui conditionne et limite bien sûr, ne peut être prise comme point de départ, comme fondatrice. Elle appartient en effet, humainement, plus à la culture qu'à la nature⁵³. Il n'y a pas de nature avant la culture; nature et société humaines sont historiques⁵⁴; et c'est sans doute une grande faiblesse pour une œuvre aussi importante et scientifique que celle de Lévi-Strauss, que l'absence de dimension temporelle et le fait de demeurer prisonnière du « synchronique »⁵⁵...

Masculinité et féminité, peut-on donc dire, ne sont pas des caractéristiques individuelles, d'ordre biologique ou psychologique. Les rôles sociaux qu'elles définissent sont *variables*⁵⁶. C'est en vain que la peur de l'histoire cherche un refuge dans le positivisme biologique ou psychologique. Il ne faut pas confondre les *conditionnements* avec les *fondements* de l'humain, et par suite les limitations ne peuvent être fixées une fois pour toutes au niveau de l'individu. C'est la personne comme relation qu'il faut analyser. Alors, entrelacés à une multitude d'autres relations qui font de l'homme un animal social, la relation sexuelle apparaît comme fondamentale, liée à l'*histoire*, langage et œuvre à faire.

Il serait vain de vouloir évacuer cette histoire. L'opposition du masculin et du féminin est la traduction, la manifestation dans une *culture* (historique) d'une relation fondamentale; c'est la rencontre qui est première, là où l'homme et la femme *deviennent* ce qu'ils sont, dans la réciprocité d'un face à face corporel qui les engage l'un et l'autre, l'un à l'autre.

On n'est soi-même que par l'autre, c'est ce que traduit fondamentalement la sexualité, altérité qui se dévoile jusque dans les déterminismes du donné corporel. Mais cette sexualité, devenant langage et œuvre à faire, est livrée à l'homme et à la femme; non à leur pure fantaisie, mais elle leur est livrée.

53 / Cf. René GIRARD : *La violence et le sacré*, op. cit. pp. 311-312.

54 / Cf. Serge MOSCOVICI, *La Société contre nature*, U. G. E. 1972, pp. 224, 392.

55 / René GIRARD, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, op. cit. p. 425.

56 / Cf. les observations célèbres de Margaret MEAD : *Mœurs et sexualité en Océanie*, (1935) Plon, 1963, pp. 147, 247, 248...

57 / Ces dernières lignes doivent tout aux réflexions de Abel JEANNERIE : *La différenciation sexuelle* dans *Sexualité humaine*, Lethielleux, 1966, pp. 310-316 et *Anthropologie sexuelle*, 2^e édit. Aubier, 1969, pp. 139-160. — On voit ici l'inexactitude de la remarque de Von Balthazar : *La gloire et la croix*, Aubier, 1965, t. I... p. 465.

58 / MOSCOVICI, op. cit. p. 357.

59 / Erwin METZKE : *Anthropologie des sexes*,

dans *Lumière et vie*, n° 43, 1959, p. 50, et tout l'article, pp. 27-52. Cf. Yvonne PELLE-DOUEL : *Etre femme*, Le Seuil, 1967. *Les caractères de l'autre sexe se retrouvent chez tout individu. L'être humain sexué ne le serait que par rapport à son être profond, total*, p. 35. Ne pourrait-on pas dire tout être humain « transsexué » plutôt que « asexué », comme dit l'auteur ?

60 / On voit comment, par exemple, les réflexions, sur notre sujet, de A. M. HENRY : *Théologie de la féminité*, et de F. REFOULE : *Les femmes prêtres en Suède* (pp. 88-89) dans le n° 43 de *Lumière et Vie* consacré à la *conception chrétienne de la femme*, sont très insuffisantes.

61 / D. STEIN, art. cit. p. 73.

62 / Cf. sur tout ceci, l'interprétation classique de L. CERFAUX : *La théologie de l'Eglise suivant saint Paul*, Le Cerf, coll. Unam Sanctam, n° 10.

Masculinité et féminité seront désormais ce que l'homme et la femme les feront. Toute description objective du masculin et du féminin est interdite, mais on sait pourquoi. Cette différenciation est une *histoire* que nous avons à faire chaque jour dans un dialogue qui nous différencie et nous rend autres en nous faisant nous-mêmes⁵⁷. Il n'y a pas subordination définitive d'un sexe à l'autre : *Il se peut que, dans l'évolution de l'humanité, des « lois » jugées impératives ne soient en réalité que des étapes dans le façonnement d'un comportement qui finit par disparaître*⁵⁸. *Plus on saisit le rapport de l'homme et de la femme en lui-même et non à partir de principes préconçus, plus il se manifeste fondamentalement comme une histoire et un processus dialectique qui ne se laisse anticiper ou assurer par rien, qui acquiert sa réalité substantielle en parcourant le chemin imprévisible de la vie*⁵⁹.

Nous sommes loin ici de la « complémentarité », comparaison et subordination déguisées. Et surtout, c'est ce qui importe au terme de ce trop long détour anthropologique, nous pouvons conclure : tous les arguments contre le ministère féminin de direction, basés sur une symbolique « profonde » et « naturelle » et valant « pour tous les temps », tombent⁶⁰. Il serait même dangereux, on le voit, de penser plus ou moins qu'une symbolique d'initiative masculine, de passivité féminine... puisse être « révélée » ! Ce serait s'interdire de comprendre le vrai sens de l'Écriture.

Quand, soit dit par parenthèse, on « immortalise » la réflexion paulinienne sur l'incompatibilité du désir et de la prière (1 Co 7,32-34), ne tombe-t-on pas dans le même travers ? On l'a dit justement : *Qui donne au désir son statut plénier (pourquoi Dieu en serait-il absent), donne (seul) à la femme son statut plénier*⁶¹... Tout ceci, il faut maintenant le poursuivre « théologiquement ».

d) La réflexion théologique et la participation des femmes au sacrement de l'ordre.

Il ne s'agit pas ici de faire une théologie complète des ministères, du sacrement de l'ordre ; mais de dire ce qui est nécessaire pour notre sujet, dans la suite de ce qui a déjà été exprimé. Rappelons-nous donc simplement que l'existence des ministères ordonnés se situe, pour l'Eglise catholique, dans la compréhension d'une Eglise « sacrement du salut » (L.G. n° 1, etc.). Pour prendre le vocabulaire de Paul, le Christ, unique médiateur du salut entre Dieu et les hommes (1 Tm 2,5), est la tête de l'Eglise qui est son Corps (Col 1,18 ; Ep 1,3-14 ; 1 Co 11,17 ; 12 ; Rm 12,4-5) ; l'Eglise, communauté des croyants, assimilés, dans la foi et les sacrements, à l'unique corps glorieux du Christ ressuscité⁶². On peut noter en passant, avec tous les exégètes, un certain manque de cohérence dans « l'imagerie » paulinienne ; il ne faut donc pas en forcer la matérialité. Il faut prendre garde par suite à ne pas situer le Christ et son Corps (l'Eglise) dans une sorte d'absolue extériorité ; le salut tend au contraire, par l'Esprit, à une mystérieuse unité... cette unité tout entière sacerdotale qu'a si bien redécouverte Vatican II. Il ne faut pas

évidemment, par ailleurs, *identifier* le Christ et l'Eglise au point d'oublier l'essentielle altérité du sauveur et des sauvés. C'est ici que s'enracine, pour la théologie catholique, la nécessité *dans* l'Eglise et *pour* elle de ministres agissant « in persona Christi capitis ». Pour que l'Eglise, dans l'espace et le temps, vive, croisse, se reconnaisse comme authentiquement « du Christ », il faut en elle quelqu'un qui signifie le « vis-à-vis » de Jésus, qui signifie et authentifie l'initiative prévenante de Dieu en Jésus. *C'est pourquoi le sacerdoce des prêtres est conféré au moyen d'un sacrement particulier qui, par l'onction de l'Esprit, les marque d'un caractère spécial et les configure ainsi au Christ-prêtre pour les rendre capables d'agir au nom de Christ comme chef*⁶³.

Mais ici, pour notre sujet, il faut aussitôt noter deux choses. Le Christ, tête de son Corps l'Eglise, l'est bien en tant qu'il est l'homme historique Jésus (1 Tm 2,5). Il faut cependant préciser : Jésus est tête de son Corps comme Fils de Dieu incarné, ressuscité, envoyant son Esprit ; il l'est comme envoyé du Père invisible (Jn 1,18), incarnant en plénitude (Col 2,9) dans le monde historique l'initiative concrète et permanente de Dieu. Que le Christ ici soit un homme masculin, c'est un fait. Mais que dans ce fait, il y ait révélation d'une nécessité, de la nécessité d'un symbolisme *naturel* sans lequel l'homme ne pourrait comprendre sa relation à Dieu, il y a là une extrapolation absolument induue. Ce n'est pas d'abord comme *masculin* que Jésus est tête de son Eglise, mais, ainsi qu'il le dit lui-même, comme *humain libre*, comme *envoyé* de Dieu donnant *librement* sa vie pour les hommes (Jn 10,17-18)⁶⁴.

On doit par suite ajouter ceci : le ministre qui, dans l'Eglise, joue le rôle du Christ, peut le faire évidemment indépendamment de son sexe. Il est configuré au Christ, envoyé du Père, dans l'Esprit, par son *ordination*. Il est *signe* du Christ-Tête comme personne humaine et libre mise en relation configurante

63 / *Presb. ordinis*, Vatican II, ch. 1, n° 2 § 3. – cf. dans Vatican II, *Les prêtres*, Le Cerf, coll. Unam Sanctam, n° 68, 1968, le chapitre essentiel de H. DENIS : *La Théologie du presbytérat de Trente à Vatican II*, pp. 193-232.

64 / Cf. LEGRAND : *L'ordination des femmes au ministère presbytéral*, doc. cit. p. 10.
65 / Sur ce point qu'on pourrait développer beaucoup, voir LEGRAND : *Le sens théologique des élections épiscopales dans l'Eglise ancienne* dans *Concilium* 77, 1972, pp. 41-50 ; et pourquoi pas les réflexions du P. CONGAR : *La réception comme réalité ecclésiologique*, dans *Concilium* 77, pp. 51-72. Voir aussi *Apostolicité de ministère et apostolicité de doctrine*, dans *Ministère et communion ecclésiale*, Le Cerf, 1971, pp. 51-94 (part. 82-94). Voir enfin la juste critique (absence du rôle actif de la communauté dans l'ordination) de *Presbyt. Ordinis*, par H. M. LEGRAND dans le *Bulletin d'Ecclésiologie* (analyse de Commentaire de P. O. par P. J. CORDES, évêque aux. de Paderbon) RSPT octobre 1975, pp. 688-693.
66 / DUQUOC, art. cit. *Concilium* n° 129, p. 113.

67 / Cf. P. BENOIT : *Exégèse et théologie*, Le Cerf, 1968, t. III, p. 226.

68 / F. FLORENTIN-SMYTH, op. cit. p. 142. Faisant allusion aux rapports de Jésus et de Marie à travers la typologie de la « Fille de Sion », et rappelant qu'en Jn 19, Jésus confie son disciple à sa mère, et réciproquement, l'auteur conclut justement : *Ne pressons pas l'allégorie* (loc. cit. n° 43). Il faut d'ailleurs se rappeler ce que Jésus lui-même dit de sa vraie parenté, les catégories de masculin et de féminin sont bien ici transcendées (Mt 12, 46-50).
69 / Cf. M. J. BERERE, art. cit. *Effort diaconal*, n° 46-47, 1977, pp. 26-28.
70 / De bonnes choses sont ici développées dans POHIER : *Quand le dis Dieu*, Le Seuil, 1977. Malgré les critiques nécessaires, elles sont parfois capitales. Cf. C. GEFFRE : *Une certaine idée de Dieu*, dans *Le Supplément*, n° 126, 1978, pp. 447-460. R. Girard : *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, op. cit. pp. 203-306.

à Jésus par *l'imposition des mains et l'épiclesse* de la communauté entière ⁶⁵. Pour la réalité et la lisibilité de ce signe, point n'est besoin d'une ressemblance physico-biologique (sexuelle), mais avant tout d'une ressemblance *humaine*, i.e. *d'une liberté incarnée* mise en relation au Jésus de l'histoire et au Christ glorieux ressuscité, par l'ordination. On ne voit absolument pas ici quel obstacle il y aurait à la juste compréhension du ministre eucharistique disant : « Ceci est mon Corps », dans le fait que le ministre *ordonné* serait une femme... L'affirmer produirait *une loi selon laquelle on détermine que des êtres humains, en raison de leur sexe, donc d'une condition naturelle, sont a priori exclus de toute saisie de l'Esprit en vue de (servir) la communauté* dans un ministère sacerdotal. Il y a là une légalisation induite du charisme ⁶⁶, une majoration du « matériel » dans la « représentation » qui oublie d'ailleurs que l'être masculin ne l'est pas sans un certain rapport de liberté créatrice et réciproque à l'être féminin, tout comme l'être féminin n'est pas lui-même sans un certain rapport de liberté créatrice et réciproque à l'être masculin.

- Je signale ici pour terminer l'objection « classique » (!) selon laquelle Marie elle-même n'a pas été « prêtre ». A vrai dire, on ne voit pas ce que cette objection veut dire, sinon qu'on n'a guère réfléchi avant de la formuler. Marie, dans le rôle de mise au monde de Jésus, son Fils, n'a aucunement à signifier cette initiative qu'est son Fils. Comme disait le pape st Léon : *Elle a conçu dans sa foi avant de concevoir dans son corps*. Ce qu'elle « représente » ici fondamentalement, c'est la communauté croyante, le peuple ecclésial sacerdotal, immédiatement dépendant de Jésus unique Prêtre (cf. le titre du dernier chapitre de *Lumen Gentium*). *En Marie, c'est la communauté messianique qui donne naissance au Messie, selon les annonces des prophètes* ⁶⁷. - *Les prédicateurs chrétiens ont fait de la mère de Jésus une exégèse vivante du rôle théologique de la communauté élue, avec sa vocation acceptée, sa foi servante et l'ambiguïté de son destin à la charnière des deux testaments* ⁶⁸.

B/ Le document romain et ses commentaires autorisés peuvent avoir des conséquences dangereuses pour la théologie comme pour la vie de l'Eglise.

a) le premier danger semble bien être celui d'entretenir (ou même d'accroître) une sacralisation très suspecte concernant tout ce qui entoure le culte chrétien et ses ministres ordonnés.

A partir des arguments que nous avons critiqués plus haut, on ne peut voir en effet, qu'accroît, cette sacralité du culte, qui n'a pourtant rien de très « chrétien » (Jn 4,21-24). On risque, autrement dit, d'oublier que Jésus est venu nous libérer de ce sacré païen terrifiant, source de tous les interdits qu'on rencontre encore normalement dans l'A.T. ⁶⁹. On maintient là, d'une manière dommageable, une « représentation » de Dieu (« masculin » !, extérieur, souverain, vengeur, exigeant réparation) qui finalement (on le sait pourtant !) est bien peu consonante au message chrétien en ce qu'il a de plus central (Mc 10,45 ; Rm 5,5-11 ; 1 Jn 4,7-10...) ⁷⁰. On maintient, par suite et enfin une certaine conception fixiste, chosiste, de la « nature », qui n'est pas

sans méfaits en éthique chrétienne, et qui n'est pourtant pas si « traditionnelle » qu'on le dit ⁷¹.

Les arguments de la note romaine et de ses commentateurs risquent également de maintenir, même d'accentuer, cette sacralisation des ministres ordonnés en un sens qui ne semble pas conforme au N.T. Celui-ci, on le sait, ne « sacerdotalise » jamais les apôtres et ministres, au point d'en faire des gens ayant un statut « à part » dans le peuple (ils ne sont jamais hiéreijs) ⁷². On sait également que, pour des raisons qui ne sont guère « chrétiennes », une sacralisation des ministres revint assez vite, et s'installa non au plus grand bénéfice de l'Eglise. La masculinisation ici va étrangement de pair avec ce mépris relatif de la femme auquel j'ai déjà fait allusion, avec la concen-

71 / Il n'est pas de mon sujet de critiquer l'usage fixiste et chosiste de la « nature » quand même des documents officiels et magistériels de l'Eglise, parlent d'éthique sexuelle (mariage, contraception, etc.) Cela a été fait abondamment. On peut voir par exemple les nombreuses études sur ce sujet de J. M. AUBERT, qu'il résume fort bien, simplement (et un peu polémi- quement) dans un débat cité : C.C.M.F. *Le couple et le risque de la durée*, Desclée, 1977, pp. 199-201, 207-208 ; cf. aussi par J. LE DU qui fait loi, Cerf, coll. Dossiers libres ; P. REMY : *Naissance de la morale*, et A. DONVAL : *La morale change*, Le Cerf, Dossiers libres.

72 / Cf. supra, histoire. — B. SESBOUE : *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament*, op. cit. pp. 474-477. Cf. Cl. WIENER : *Le service sacré de l'Evangile*, dans Vatican II, *Les prêtres*, coll. Unam Sanctam, op. cit. pp. 257-260.

73 / On comprend que même Vatican II ait eu du mal à dépasser un vocabulaire sacré de séparation (*Presb. Ord.* 1, 2 ; 2, 5 ; 2, 9 ; 3, 12) qui n'insiste pas toujours assez sur la relation à l'Eglise responsable. Parfois même des formules étonnantes : 2, 9. « Pères et docteurs » semblent un peu oublier l'Evangile : Mt 23, 8-12.

74 / Sur tout ce domaine que je ne puis développer, je ne puis procéder évidemment que par allusions, dans la mesure où les problèmes sont liés avec celui que je traite, et ont souvent des développements analogues.

— Sur sacralisation et cléricisation des ministères, on peut lire : B. SESBOUE, op. cit. pp. 478-483 (finale- ment un peu trop balancé). — Jean COLSON : *Les ministères ecclésiaux et le sacré* dans *Concilium* n° 80, 1972, pp. 67-76. — du même : *Prêtres et peuple sacerdotal*, Beauchesne, 1969 (ch. 9 : *La « judaïsation » de la fonction sacerdotale*, pp. 112-123). — Michel MESLIN : *Institutions ecclésiales et cléricisation dans l'Eglise ancienne*, dans *Concilium*, n° 47, pp. 41-52. — P. NAUTIN : *L'évolution des ministères au II^e-III^e siècles*, dans *Revue de Droit canonique*, 1973, pp. 47-58. — J. GAUDEMET : *De la liberté constantinienne à une Eglise d'Etat*, dans *Rev. Dr. can.* 1973, pp. 59-70. — Y. CONGAR : *Deux facteurs de sacralisation de la vie sociale au M. A.* dans

Concilium, n° 47, 1969, pp. 53-63. — A. GANOCZY : *Grandeurs et misères de la doctrine tridentine des ministères*, dans *Concilium*, n° 80, 1972, n° 77-86. — LEGRAND : *Caractère indélébile et théologie du ministère*, dans *Concilium*, n° 74, 1972, pp. 63-70.

— Sur le célibat dont je ne peux traiter ici, mais qui va bien avec le refus des femmes pour le ministère presbytéral, cf. parmi d'autres : R. GRYSOY : *Les origines du célibat ecclésiastique*, Duculot, 1970, 228 p. — Cf. aussi le n° entier de *Concilium* 78, 1972. — J. COPPENS et Al. : *Sacerdoce et célibat*, Duculot, 1971, pp. 304-713. Si on lit de près la conclusion de cette grosse étude, pp. 693-713, on pourra avoir une idée de ce qu'est la majoration ou la manipulation des textes bibliques, l'ambiguïté et la confusion dans la position du problème, le manque de psychologie et une réticence déguisée à des acquis conciliaires importants. Le lien célibat-ministère presbytéral est affirmé aussi, fortement, par des auteurs, comme se situant au-delà de toute loi, pratiquement dans la « nature des choses » ; c'est le cas de H. Urs Von BALTHASAR, chez Fayard, 1976, pp. 118-120 ; de J. DANIELOU : *Pourquoi l'Eglise ?* Fayard, 1972, pp. 44-48. Mais, dans le dernier cas particulièrement, on assiste à une étrange simplification du raisonnement et à un gauchissement certain de ce qu'est le ministère presbytéral dans l'Eglise (il faudrait critiquer à la lumière de T. MATURA : *Le radicalisme évangélique*, Le Cerf, 1978, pp. 65-67, 199-203).

75 / Le texte est aux éditions du Centurion 76 / Dans *La liturgie après Vatican II*, Le Cerf, coll. Unam Sanctam 66, 1967, pp. 242-282.

77 / Loc. cit. pp. 261-267.

78 / La présidence de l'Eucharistie selon la tradition ancienne, dans *Spiritus*, n° 69, 1977, pp. 426-431.

79 / LEGRAND : *Insertion des ministères de direction dans la communauté ecclésiale*, dans *Revue de Droit Canonique*, 1973, pp. 225-254 (241) et doc. cit. *L'ordination des femmes au ministère presbytéral*, p. 10, § 2.

80 / Cf. *Doc. cath.* 20 février 1977, pp. 162-163, 171-172 ; et LIGIER, dans *Doc. cath.* 21 mai 1978, pp. 484-486 (et n° 57).

81 / Voir p. 216.

tration des pouvoirs dans les mains des clercs (pouvoirs spirituels et, pendant tout un temps, pouvoirs temporels directs ou indirects !) avec leur séparation du peuple. Cette masculinisation est au fond le cléricalisme, pour lequel on inventera peu à peu une justification théologique⁷³ à la fois *disciplinaire* (la légifération progressive du célibat sacerdotal avec des motifs qui s'essaient à plus de pureté - la convenance de Vatican II - mais qui ne sont pas pour cela ultimement convaincants), et *dogmatique*, si l'on peut dire (dans les développements sur le caractère sacerdotal, plus récents qu'on ne le pense, et moins convaincants aussi qu'on ne le dit)⁷⁴.

b) le refus de l'ascension des femmes aux ministères ordonnés, tel qu'il est motivé, n'est pas non plus sans danger pour la réalisation actuelle et toujours nouvelle d'une importante vérité traditionnelle.

Celle que souhaitaient les évêques français réunis à Lourdes en 1973 : *Tous responsables dans l'Eglise ?*⁷⁵. Celle que le P. Congar a maintes fois rappelée, en particulier dans son importante contribution : *L'Ecclesia ou communauté chrétienne, sujet intégral de l'action liturgique*⁷⁶. Alors, dit cet auteur, que pour les anciens, c'est l'existence dans le corps de l'Eglise qui permet de faire les sacrements, après le XII^e siècle, on est passé à une théologie des pouvoirs en eux-mêmes : si on les possède personnellement, on peut poser les sacrements⁷⁷. H.-M. Legrand qui cite ces lignes dans un développement sur la célébration de l'Eucharistie par l'assemblée entière, remarque avec justesse : *Même dans son action propre de chef de l'assemblée, le président de l'eucharistie agit aussi en membre de l'assemblée*⁷⁸. Il avait d'ailleurs déjà longuement montré comment les ministères de direction sont insérés dans l'Eglise (à la fois « vis-à-vis » et « frères »). *Parce que l'Eglise a cette structure charismatique, aucun ministère, pas même le ministère de direction, ne peut se situer au-dessus de l'Eglise, car la somme des dons du Saint-Esprit ne se trouve que dans l'ensemble de la communauté ou la catholicité de l'Eglise*⁷⁹. Ne trouve-t-on pas ici le caractère inséparable de « l'in persona Christi » et de « l'in persona Ecclesiae » qui est le propre du ministère presbytéral ? Il est vrai que l'on peut dire que le prêtre ne représente l'Eglise que parce qu'il représente le Christ, tête de l'Eglise. C'est ce que fait la note romaine sur l'admissibilité des femmes au ministère presbytéral⁸⁰. Mais n'est-ce pas là une majoration christologique (pour les besoins de la cause) de « l'in persona Christi » ? Ne doit-on pas, dans un sain équilibre, dans une théologie qui soit aussi pneumatologique et trinitaire, remarquer non pas la seule personne du ministre, mais aussi l'objet du ministère, considérant l'ensemble des dons que suscite le Saint-Esprit pour construire le Corps du Christ⁸¹. Si cela est vrai, l'obstacle à la responsabilité communautaire de l'Eglise est levé ; le ministre, tout en étant signe du vis-à-vis de Jésus Sauveur, n'est point au-dessus de l'Eglise (fin du cléricalisme ? !) ... et ce qui lui permet de réaliser ce signe n'est pas du tout d'abord et essentiellement cette ressemblance naturelle à Jésus due à son sexe, mais sa vocation dans l'Eglise et sa consécration par l'Esprit de Jésus.

c) la concentration masculine des ministères de direction a aussi un autre danger (autre forme du précédent d'ailleurs); le maintien en « minorité », malgré tous les beaux discours, des laïcs dans l'Eglise.

Héritière d'une société patriarcale, l'Eglise n'a-t-elle pas entretenu d'une manière parfaitement indue le symbolisme de l'autorité masculine et de la soumission féminine? On l'a vu nettement plus haut je crois. Ce que je voudrais noter ici, c'est que *cette symbolisation d'un principe auxiliaire, passif et réceptif, féminin, hiérarchiquement soumis, est la clé du cléricalisme comme de la neutralisation des laïcs*. Malgré tous les discours, le pouvoir n'est pas encore réellement partagé par ceux qui, malgré Mt 23, ne sont pas encore arrivés à se faire appeler autrement que « pères ». Il n'est pas sans intérêt de noter d'ailleurs que le monde actuel, rationalisé et profane, sécularisé, acquiert comme par hasard une symbolisation masculine; les prêtres sont comme mal à l'aise en lui, car ils sont au service d'une Eglise « féminine » et mineure. L'accès de la féminité à la hiérarchie amènerait heureusement à repenser et rééquilibrer évangéliquement le rapport du prêtre au peuple, aussi bien que de l'Eglise au monde: le ministère sacerdotal est service de la vraie égalité, dans le don mutuel; il s'inscrit en faux contre toute hiérarchie instaurant dans le monde des maîtres et des sujets...⁸². En ce tournant de l'histoire qui est le nôtre, le christianisme ne doit-il pas rappeler au monde que *si le créé est bon - ontologiquement - la sexualité l'est aussi; si la différence existe à l'intime d'un Dieu qui n'est pas seul, alors ni le laïc ni la femme, ne sont plus forcément relégués dans cette deuxième zone d'une hiérarchie, à la limite du chrétien, à la limite de l'humain...*⁸³.

d) notons enfin combien cette attitude négative du document romain pour les ministères féminins, avec des arguments peu convaincants, nuit à la crédibilité de l'Eglise dans le monde présent...

ce monde où le combat de la femme pour sa majorité est « fermement » engagé. Qu'on ne dise pas trop facilement bien sûr qu'il y a dans ce dernier fait un signe des temps, donc un signe de Dieu!⁸⁴. Mais qu'on ne dise pas non plus, comme on le fait parfois, que le « combat » des femmes pour leur

81 / Cf. CONGAR, préface à la thèse de B. D. MARLIEGEAS : (*Clés pour une théologie du ministère. In persona Christi, in persona Ecclesiae*, Beauchesne, 1978, *Théol. Hist.* 51, 246 p.), pp. 5-14. Le P. Marliegeas a repris la conclusion de sa thèse, pp. 225-244 dans son article de *Spiritus*, n° 70, 1978, pp. 19-33, qu'il termine ainsi : *Ne cédon pas à la tentation de voir dans nos formules, la seule façon adéquate d'exprimer la référence des actes du sacerdoce ministériel au Christ et à l'Eglise*.
82 / Cf. R. RUETHER, *Les femmes et le sacerdoce*, dans *Concilium*, n° 111, 1976, pp. 47-50.
83 / M. O. METRAL : *Le Mariage*, op. cit. p. 307.

84 / On se rappelle le juste et célèbre article de P. VALADIER, repris dans *Un christianisme au présent*, Le Cerf, Desclée, 1975, pp. 11-34.
85 / Cf. A. JAUBERT dans *Ecriture et pratique chrétienne*, op. cit. p. 67.

86 / P. de LOCHT, note ronéotée du 12 octobre 1971. Cité par Laurentin : *Réorientation de l'Eglise après le 3^e synode*, op. cit. p. 330 (autres textes, *ibid.* pp. 330-331).

87 / DUQUOC, art. cit. *Concilium*, n° 219, p. 113.
88 / JOAN BROTHERS, art. cit. *Concilium*, n° 80, p. 123.

89 / Voir p. 218.

place dans les ministères ecclésiaux est un de ces agenouillements devant le monde dont parlait le *Paysan de la Garonne*. Il y va au contraire, pour le monde et dans la lumière évangélique, de l'harmonie de la relation homme/femme. *Vous ne serez pas comme les chefs des nations*, disait Jésus. Si, naguère, une certaine convenance a tenu les femmes à l'écart (c'est la seule chose que nous ayons pu tirer de saint Paul !), rappelons qu'aujourd'hui, cette convenance joue en sens inverse : *marginaliser la femme, c'est pour bien des modernes un scandale*⁸⁵. - *Si l'Eglise vivait vraiment la coopération femmes/hommes à tous les niveaux, si elle en acceptait les difficultés, les exigences, les richesses, il ne lui serait plus possible de se cantonner dans des perspectives abstraites et intemporelles, non engagées, du haut desquelles elle juge le monde, au lieu d'être au monde. C'est pourquoi tous ces refus à l'égard de la femme, du mariage, de la sexualité, sont très significatifs d'un mal grave dans l'Eglise : au nom de valeurs soi-disant religieuses, surnaturelles, elle échappe constamment à l'affrontement du réel, et situe, dès lors, le sacré dans un monde irréel*⁸⁶.

conclusion

Au terme de ces longues réflexions, après tout ce qui a été dit, on se demande peut-être : quoi faire ?

Certainement pas, me semble-t-il (et j'ai essayé de le prouver) se taire. Le document romain existe ; il ne veut pas fermer le dialogue, dit son commentaire officiel. Mais ce dialogue, quel peut-il être ? Quel doit-il être ? Théologique, bien sûr. Mais que l'on ne pense pas ici que la théologie est seulement un langage ésotérique, pour spécialistes, qu'il ne faut pas faire sortir de leur cercle restreint. Il faut sortir du cercle, car cette théologie est aussi réflexion et pratique du peuple de Dieu. Ce serait une mauvaise suite à donner au document romain que de se lancer dans l'exhortation des femmes à la responsabilité et à la sainteté. Les saints sont les plus grands, oui. Oui, mais une certaine « sainteté » risque fort d'être la responsabilité de l'obéissance passive. Où est l'initiative de l'acte de foi ?... *Sois sainte et tais-toi*, pourrait-on dire en.... paraphrasant un film célèbre.

Il faut donc une autre attitude, sinon, *évinçant la souplesse du charisme dans l'institution, celle-ci produit des tensions qui aboutissent à des cassures*⁸⁷. Faut-il « poser des actes » ? Sans doute, oui... Disons d'ailleurs aussitôt qu'il faut bien être conscient que *la disparition officielle des obstacles (théologiques) et légaux s'opposant à l'ordination des femmes ne ferait pas disparaître les obstacles sociaux et psychologiques, mais elle signifierait que celles qui sont prêtes à lutter contre eux pourraient au moins le faire*⁸⁸. Avec prudence s'entend (la vertu des audacieux), sachant travailler à la préparation des mentalités, aux transitions nécessaires y compris au plan canonique, à la provocation des Eglises locales à leur responsabilité⁸⁹. Tout ceci est vrai ! mais que ce ne soit pas prétexte à une attente qui n'a que trop duré : si l'on n'y prend garde d'ailleurs, de nombreux actes sont déjà en route ; sachons ne pas

les empêcher d'aller jusqu'au bout. Responsables en catéchèse, en animation liturgique, en théologie, en enseignement, en aumônerie de lycée ou d'Action catholique, les femmes ici ne sont-elles que des exécutantes ?

On pourra objecter peut-être la difficulté œcuménique du problème. N'accroissons pas la séparation d'avec nos frères ! Oui. Mais faut-il « attendre » pour réfléchir ensemble ? Et, par ailleurs, cette crainte de la « séparation accrue » n'est-elle pas un peu trop « catholique », comme si l'unité devait se faire en tout par la venue des autres à nous. Les Anglicans, par exemple, qui ordonnent des femmes, ne peuvent-ils pas, devant notre attitude, dire la même chose : n'accroissez pas le fossé ! La correspondance à ce sujet, naguère (en 1975 et 1976), entre Paul VI et le D^r Coggan, primat de Cantorbéry ne manquait pas de saveur ⁹⁰.

Au-delà de cette objection importante, il faut enfin noter que la réflexion commune et élargie, que les actes posés et à poser, seront éclairants sur la nature même et la réalisation du ministère épiscopal-presbytéral ⁹¹. Nous ne pouvons prétendre aujourd'hui « en avoir fait le tour » ! Les femmes prêtres ou évêques copieraient-elles fatalement le modèle de leurs frères masculins ? Sans doute pas, et heureusement ! Au moment où nous sommes confrontés à la mise en œuvre (enfin) d'un concile qui nous a donné des textes comme les chapitres I et II de *Lumen Gentium*, ou cet extraordinaire n° 32 du chapitre IV ⁹², au moment où nous saisissons que le ministère presbytéral-épiscopal concentre bien des choses distinctes, n'est-il pas possible, dans le dialogue des communautés et selon leur bien respectif, de voir des hommes et des femmes accomplir avec autorité dans l'Eglise le service de l'unité ? Le dépassement d'une ségrégation qui, pensons-nous, n'est guère chrétienne, ni humaine, commencerait enfin. Mais peut-être aussi commencerait, et cela est plus important encore, une réponse plus profonde aux appels des hommes. Dans leurs multiples dispersions géographiques, mais aussi sociales, culturelles, économiques, et intellectuelles, ils ne sont pas, nous le savons, abandonnés de Dieu. Il leur propose à tous, généreusement, son

89 / Cf. James CORIDEN : *Célibat, Droit canonique et Synode de 1971*, in *Concilium*, n° 78, 1972, pp. 111-114. – Cf. aussi l'excellent article d'un religieux psychologue dans le numéro de *Concilium* J. GILL s.j. L'impact psychologique de l'évolution vers un célibat facultatif pp. 87-89. Ces articles ne me semblent pas d'ailleurs assumer suffisamment la dimension de la responsabilité du peuple chrétien dans « le ministère ecclésial » (Ep. 4,12). Ceci vaut analogiquement pour le problème du célibat ministériel et pour notre problème (le premier en jeu ici) : le point de comparaison choisi était ici celui des conditions diverses (psychologiques et sociales notamment) d'une évolution.

90 / Cf. cette correspondance dans *Doc. cath.* de septembre 1976, pp. 771-772. Le D^r Coggan poursuit son idée malgré les réticences de son Eglise ; cf. *J.C.I.* 15/12/78, pp. 22-23 (*Nous*

avons le devoir de nous soumettre à la vérité avant de nous préoccuper de l'unité).

91 / Cf. L. BOFF : *Eglise en Genèse*, op. cit. pp. 121-135.

92 / On est aux antipodes ici du texte célèbre de Pie X (Encyclique *Vehementer*) sur les deux catégories dans l'Eglise : les pasteurs (le pouvoir), le troupeau (l'obéissance), cité par Le-grand, art. cit. dans *Revue de Droit canonique*, 1973, p. 228, n°2.

93 / Cf. très belle page de Jean-Marie LABELLE dans *Revue de Droit Canonique* 1973, pp. 342-343.

94 / Prêtres de demain ou prolongement du clergé ?

95 / C'est une des choses que j'exprimais dans un essai d'opinion intitulé : *Appel au peuple de Dieu*, refusé pour cause « d'attente » d'intervention du plus haut niveau.

Esprit. C'est au cœur de ces situations dispersées que *la Parole de Dieu doit (et peut) retentir effectivement et se célébrer en Esprit et en vérité*. Mais pour réaliser cela, la Vie ne fait-elle pas éclater le schématisme naïf du ministère d'hier ? Ne doit-on pas croire ici à la force inventive de l'Évangile pour le ministère de l'unité des hommes entre eux, avec le Père, dans l'Esprit⁹³. Une fois encore, on voit comment, pour être fidèles, nous sommes appelés à reconnaître la priorité de l'Esprit, de l'Évangile, et non point celle d'habitudes appelées « naturelles »... Ayant écrit sur ce sujet (plus ou moins) une « opinion », dans *La Croix*⁹⁴, je me suis rendu compte (aux réactions diverses) combien certains sont réticents, combien d'autres sont enthousiastes. Ces derniers, cela m'a frappé, ont une réflexion plus poussée, profonde et motivée que les premiers. J'ai essayé de poursuivre au même lieu, par les mêmes moyens, la réflexion. Deux fois un texte m'a été refusé : *Quand les données du problème sont exposées, ne poursuivons pas une polémique ; attendons que le problème soit débloqué d'en haut*. Je ne crois pas que ce soit une bonne attitude. Il y a là, me semble-t-il, une mauvaise théologie, autant qu'une mauvaise conception de la place de la théologie dans l'Eglise, comme de la responsabilité de la foi des croyantes et des croyants⁹⁵.

Le Mans, Charles-Marie Guillet

306/ Haute-Volta : Pierre Gruiec. - *Le n° 72 parle des rédactions aux 2 numéros sur l'Eucharistie. Je suis de ceux à qui ils ont beaucoup plu. Maintenant que les cellules de mon cerveau vieillissent et meurent (quand elles ne sont pas endormies par la chaleur), j'ai repris l'habitude de lire la plume à la main. Et il me vient à l'idée qu'une lecture peu profitable et une lecture fructueuse ne sont peut-être séparées que par peu de chose : le bic qu'on prend ou qu'on ne prend pas pour écrire ce qu'on tire de sa lecture (14.10.78).*

307/ Zambie : Gilles Mathorel pb. - *J'ai lu l'article du P. Duquoc « Ministère et pouvoir » (n° 70) et j'avoue qu'il m'a mis mal à l'aise. Je l'ai alors relu avec la présomption que, l'auteur étant plus intelligent que moi, il doit y avoir quelque chose de bon dedans. Dans un article, on ne peut tout dire et la nécessité d'être concis empêche parfois une bonne compréhension. Je n'ai ni le temps ni la documentation pour faire un commentaire approfondi de l'article. Je me contenterai de quelques réflexions qui se sont révélées comme étant à l'origine de mon malaise. Ainsi se fera le dialogue que désire Spiritus.*

1. Tout d'abord, je regrette que C. Duquoc n'ait pas exprimé clairement sur quel plan il allait se situer au long de son article. Si l'on se réfère à sa conclusion (p. 18) : Une autre image de l'Eglise naît, elle n'a pas encore une législation qui lui corresponde, on peut supposer qu'il veut se situer sur le plan de l'Eglise non en tant que réalité vécue par les individus, mais l'Eglise

telle qu'elle est proposée par le Magistère (ecclésiastique) dans ses documents officiels... Si telle est bien son intention, il est possible que son affirmation de départ soit vraie : la situation présente : un pouvoir ecclésiastique sans véritable régulation communautaire (p. 9). Car si l'on se place sur le plan des structures codifiées, il est possible qu'il n'y ait pas de véritable régulation communautaire, toute l'argumentation résidant dans la valeur qu'on donne à l'adjectif véritable. Mais si l'on se place au plan de la réalité vécue dans bien des paroisses du monde entier, au dialogue qui existe entre ministres et communautés, alors l'image est toute différente. Sans régulation codifiée, il y a une complémentarité fructifiante qui s'exerce pour le bien de tous. Et se situer sur ce plan-là, quand on parle de l'Eglise, me semble beaucoup plus positif et encourageant pour tous ceux qui y travaillent...

2. Je ne veux pas entrer dans le détail du développement historique qui suit. Et sur bien des points, je n'ai rien à redire. Mais il y a une notion qui revient souvent : service, mise à part, privilèges. Et il est parfois difficile de discerner s'il en parle comme un passé historique ou comme une réalité toujours présente. Qu'il y ait eu une séparation entre clercs et laïcs (p. 17), chacun ayant d'une certaine manière ses propres intérêts (p. 12), nul ne saurait le dénier. Mais si l'on entend par privilèges, privilège social (p. 11), est-ce le service en lui-même qui conférerait le privilège social ou plutôt la société qui confère le privilège en raison ou en fonction du service ? L'Eglise est une communauté incarnée dans une société, et elle le sera toujours.

Je ne pense pas qu'à l'heure actuelle, il y ait des privilèges à défendre (p. 16), une image traditionnelle du sacerdoce à sauver (p. 17). Mais il y a à se préserver d'un excès de « communautarisme » qui ferait que chaque communauté se suffirait à elle-même alors qu'elle se reçoit d'un autre, qu'elle existe par un Autre dont le ministre est le témoin auprès de cette même communauté. Ceci exige une certaine mise à part de la part du ministre (n'incluant pas nécessairement le célibat), pâle reflet de l'étrangeté de la divinité au sein des pauvres

êtres incarnés que nous sommes. Et si cette situation du ministre implique des privilèges, je voudrais bien savoir lesquels. En ce qui me concerne, cela implique avant tout une tâche, une responsabilité, des devoirs. La société voudra peut-être me donner certains privilèges sociaux. Libre à eux. Je ne les réclame pas. C'est là il me semble l'essentiel que le Pape et les évêques cherchent non pas à garder comme un trésor mais à promouvoir au sein des communautés chrétiennes.

3. Il semble que l'article reste délibérément dans une vision cléricale de la communauté chrétienne. Sa manière d'entrevoir le célibat semble impliquer qu'il n'y a pas de service valable dans la communauté hors de ce que J.-P. Lémonon appelle le « service fondamental ». Car, dire que le célibat est imposé à quiconque juge devoir investir sa vie dans le service de la communauté ou encore : il y a une loi exigeant le célibat pour exercer une fonction de service dans la communauté (p. 16), voilà qui doit faire dresser les cheveux sur la tête à tous les mariés qui se consacrent corps et âme au service de la communauté, participation indissociable du « service fondamental ». Parler ainsi est aussi ambigu. Car je ne pense pas que l'individu s'investisse dans le service. Mais il s'offre et c'est la communauté qui l'investit.

4. Pauvre clerc (et, par voie de conséquence, pauvre laïc) qui se sentirait prisonnier. Cela me semble un peu un manque de maturité et je ne pense pas que ce soit là la pensée profonde du P. Duquoc. Bien sûr, l'Eglise n'est pas parfaite dans ses lois et ses structures. Mais ces lois et structures ne ont pas l'essentiel de l'Eglise. L'Eglise est incarnée dans l'espace et dans le temps. J'en assume les limitations inhérentes à cette incarnation au moment de mon ordination ; je les vis dans la foi tout au long de mon sacerdoce, mais non comme un boulet que je traîne aux pieds. Elles sont pour moi un cadre aux rebords extensibles (c'est au moins ce que nous montre l'histoire) dans lequel jusqu'à présent je n'ai pas été empêché d'aimer et de me dévouer pour l'épanouissement de la foi chrétienne des Africains. Ces rebords du cadre sont un garde-fou dont je suis loin

de minimiser l'importance pour l'être faible que je suis.

L'intention du P. Duquoc est certainement positive. Il veut interpeller pour « élargir les rebords » de ce cadre dont je parlais afin de rendre cette image de l'Eglise dont il parle plus réelle à tous les niveaux. Je regrette seulement la manière dont il traite certains sujets comme le célibat (je croyais cette querelle depuis longtemps enterrée) et certaines formules lapidaires et à l'emporte-pièce qui réduisent la portée de son intention. Une tonalité un peu plus spirituelle, un peu d'optimisme et d'humour auraient donné un regain de jeunesse à son article, ce qui n'aurait pas été de trop.

Que l'on me pardonne si j'ai mal compris l'article du P. Duquoc, au moins ces quelques réflexions pourront aider à apporter des éclaircissements à tous ceux qui, comme moi, ont lu l'article dans un coin de la savane africaine (7.78).

308/ Burundi : J. Dugas pb. - Il y a déjà longtemps que je voulais m'entretenir avec Spiritus : je crois que vous aimez cette participation des lecteurs, qui fait vivre et progresser la revue. Etant abonné depuis longtemps, je m'intéresse profondément à votre recherche et profite d'un moment de calme pour vous exposer mon point de vue.

Vous parlez dans les derniers numéros de spiritualité missionnaire. Je serais tout à fait d'accord et pense même qu'un numéro sur 4, par an, serait une bonne mesure.

J'ai lu avec attention les n°s 69 et 70 sur les ministères et m'excuse d'en parler avec un peu de retard... Le sujet est très actuel, presque brûlant dans un pays comme le nôtre - le Burundi - où les prêtres sont peu nombreux, le seront moins encore dans les années à venir et où nous nous trouvons devant des masses de chrétiens comparables à celles de l'Amérique latine (cf. l'article du P. Lochet dans le n° 70). Ce problème relève d'abord selon moi du clergé africain - toute la hiérarchie est africaine chez nous depuis 5 ans -. De ce point de vue, je regrette beaucoup que les autochtones ne s'expriment pas plus dans la revue : je crois que vous le regrettez aussi. Cela ne

veut pas dire que la recherche des missionnaires soit inutile, mais elle doit garder un certain caractère de discrétion et se faire en étroite collaboration avec le clergé local.

Or, que constatons-nous ici ? Malgré la pénurie redoutable de prêtres, admise et regrettée par tous, non seulement il n'est pas question d'ordonner des catéchistes ou animateurs de communauté, mais on a tendance à allonger les études du grand séminaire (entre 7 et 8 ans), ce qui montre l'absence de panique et la vision des problèmes avec une certaine « sagesse ». Le diaconat permanent n'est pas approuvé par la Conférence épiscopale pour le moment.

Je reviens aux articles de ces numéros et voudrais surtout m'arrêter aux problèmes de méthode, soulevés par exemple par le P. Legrand (p. 422), car la méthode me paraît capitale pour des chercheurs de ce genre qui touchent à la théologie pastorale. Deux tendances, d'ailleurs complémentaires, se rencontrent en pareil domaine : les uns sont plus axés sur les problèmes concrets à résoudre, les autres sur l'optique doctrinale de base. Les uns comme les autres sont exposés à des déviations : en avoir une conscience claire peut nous faire avancer dans la recherche.

Ceux qui basent leur recherche sur les principes - ici surtout les énoncés du Magistère - sont exposés à déformer les faits actuels ou l'histoire pour les faire entrer dans leur cadre. Qui ne se rappelle, s'il a un certain âge, l'insatisfaction éprouvée devant certains arguments « d'Écriture » ou « de Tradition » au séminaire ? On perçoit une difficulté de ce genre dans les dossiers préliminaires du n° 69, notamment pour le colloque d'Asie. Elle n'apparaît pas dans les articles, pas même dans l'article, situé pourtant au niveau des principes, du P. Marliengeas (n° 70).

Ceux qui sont plus axés sur les problèmes concrets à résoudre ont tendance à choisir

les documents favorables à leur optique et à délaisser ou sous-estimer les autres. Ceci apparaît dans les articles, très documentés par ailleurs, des PP. Lemaire, Legrand et Duquoc. A la p. 422, par exemple, l'apport des conciles de Latran IV, Florence et de Trente, est tellement sous-estimé qu'on se demande si l'Esprit-Saint était présent dans ces conciles. Je regrette beaucoup qu'il n'y ait pas un article commentant Trente, Vatican I et surtout Vatican II sur notre question. Il me semble que ce serait éclairant pour régler nos problèmes d'aujourd'hui, qui ne sont plus ceux de l'Eglise primitive.

La méthode dont je parle n'a pas que des conséquences théoriques : elle se répercute profondément sur la vie. En voici un exemple concret : la célébration quotidienne de l'Eucharistie. Si je suis l'article du P. Legrand, étant seul, en voyage par exemple, je ne célèbre pas, puisque je n'ai pas de communauté visible à présider. Si je suis les conseils réitérés des derniers Papes, je célèbre sûrement et sans hésiter (c'est ma manière de faire personnelle). Personne ne dira qu'une décision de ce genre est indifférente : elle est commandée par une méthode en théologie pastorale.

Au fond, au-delà du problème de méthode, qui est, de soi, intellectuel, il y a une attitude « spirituelle » qui joue un rôle profond quoique non visible : l'humilité, toujours requise dans la recherche de la vérité, mais plus encore dans l'approfondissement de la Révélation : « Je te loue, Père, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout petits (Lc 10,21). Demandons cette humilité les uns pour les autres... Avec toutes mes amitiés (12.3.79).

309/ Cameroun : Louis Cesbron. - Soyez remercié pour l'aide que vous apportez à notre réflexion par l'intermédiaire de vos articles. Notre pastorale bénéficie grâce à vous d'un éclairage plus vaste, on a si vite fait de s'enfermer dans son petit cadre routinier ! (14.3.79).

livres reçus à la rédaction

Les Editions du Cerf nous communiquent, dans la collection « Foi Vivante » :

- Les écrits des Pères Apostoliques. Ces premiers textes chrétiens après le Nouveau Testament sont précieux en raison de leur ancienneté et de leur rareté. Sans eux, nous ne saurions rien de la vie de l'Eglise après la mort des Apôtres et de leurs disciples immédiats. Dans le T. I (n° 190) nous trouvons : *La Didaché - l'Épître de Clément de Rome, 96 p.* - Le premier texte est considéré comme un chef d'œuvre. Le second constitue la première intervention de l'Eglise romaine dans les affaires d'une autre Eglise. Dans le T. III (n° 191) : *Lettre de Barnabé - A. Diognète, 120 p.* - Textes intéressants, qui méritaient de devenir largement accessibles.

- *Propos intempestifs sur la prière* (n° 188), par A.-M. Besnard, 124 p. - Cet ouvrage simple et suggestif propose à ceux qui veulent apprendre à prier une manière de conduire ses pensées et son corps, de traverser les épreuves et de trouver la possibilité d'une authentique union à Dieu.

- Aux « Amis de Dieu » (n° 189), de J. Tauler, 128 p. - Ce dominicain mystique rhénan du XIV^e siècle, nous dit en un langage très imagé et toujours actuel, notre aventure essentielle : l'homme rejoindra-t-il le fond solide de son être avant d'avoir perdu toute raison de vivre ? Se laissera-t-il empoigner par le Dieu vivant ?

Humblement vôtre. Les « illustrismes » de Jean-Paul I^{er}, Albino Luciani (Nouvelle Cité, Paris 1978, 352 p.). - Ce pape qui a déjà marqué l'Eglise et laissé de lui une image ineffaçable, écrit pour le public le plus large. Il faut replacer ces textes dans leur contexte et effectuer les transpositions nécessaires. Mais si l'on y regarde bien, Albino Luciani a abordé tous les problèmes sérieux de son temps et de son diocèse.

Ce qui reste pourtant toute la nouveauté, la beauté de ces lettres, réside dans la façon de parler de ces questions brûlantes.

Jean - Paul I^{er}. L'espérance, préface du Cardinal Suenens (Nouvelles Editions Vokaer, Bruxelles 1978. Diffusé par Nouvelle Cité, Paris, 160 p.). - L'obligeante collaboration de plusieurs personnalités a permis de porter à la connaissance du lecteur, outre un texte inédit, l'ensemble des discours et allocutions de Jean-Paul I^{er}, avec biographie, extraits de presse, etc... montrent le rayonnement sans précédent de ce pontificat.

De l'unité transcendante des religions, par Frithiof Schuon (Editions du Seuil, Paris, 1979, 185 p.). - L'auteur nous explique que l'unité des formes religieuses doit être réalisée d'une façon purement intérieure et spirituelle, et sans trahison d'aucune forme particulière. Les antagonismes de ces formes ne portent pas plus atteinte à la Vérité une et universelle que les oppositions de couleurs ne portent atteinte à la transmission de la lumière une et incolore.

Ton nom de braise. Baiser de feu, par Daniel-Ange (Editions St-Paul, Paris, Fribourg, 1978, 243 p.). - Partout une intense soif de prière se fait jour. Ce livre éveille à la louange, dans une vivante communion avec les saints d'hier et d'aujourd'hui.

Prier les Psaumes aujourd'hui, par le P. Paul de la Croix (Editions Saint-Paul, Paris, 1978, 367 p.). - Cet ouvrage rendra de précieux services à ceux qui utilisent *Prières du temps présent*. Tout chrétien y trouvera un guide amical pour prier les psaumes d'un cœur simple et joyeux.

Vers l'expérience intérieure. Le désir de Dieu, par un moine bénédictin (Editions Desclée de Brouwer, 1979, 174 p.). - Ce livre voudrait aider les chrétiens en leur montrant d'une part, que le désir de Dieu est le principe et la forme de la vie spirituelle ; en leur proposant, d'autre part, une méthode de préparation à la prière.

Présences de Dieu, par une moniale bénédictine (Editions

Fayard, coll. *Communio*, Paris, 1979, 269 p.). - Une moniale livre son expérience du sens total du monde et de la vie humaine comme signe d'une présence, expression de la rencontre suprême avec Dieu.

Tu viens avec nous. Cet étrange désir de communauté, par Antoine Liagre (Editions du Centurion, coll. Champs Nouveaux, Paris, 1978, 150 p.). - La communauté, un mot à la mode. le monde en parle. Beaucoup voudraient en faire l'expérience. Rares sont ceux qui vont jusqu'au bout. Ce livre est comme une invitation au voyage, un regard neuf sur notre vie en société. Entre les lignes se révèle le besoin d'une vie plus humaine... une aspiration plus profonde à « exister ».

Jacques Laval. Extraits de sa correspondance, choisis et présentés par J. Lécuyer cssp. (Editions Beauchesne, Paris, 1979, 122 p.). - Cet ancien médecin normand, devenu prêtre et missionnaire, a tout fait pour se faire oublier. Ses lettres sont dénuées de de recherche ou de pittoresque ; elles permettent cependant de deviner la vie spirituelle intense qui animait et soutenait son apostolat, et surtout son immense amour pour les pauvres.

L'Esprit de Jésus. Méditations de 1898 à 1915 de Charles de Foucauld (Editions Nouvelle Cité, coll. Spiritualité, Paris, 1978, 319 p.). - Ce livre nous aide à comprendre comment, malgré les changements de lieux, d'habitudes et d'intentions, Ch. de Foucauld reste toujours lui-même : « Que les paroles et les exemples de Jésus fassent dans nos âmes comme la goutte d'eau qui tombe et retombe sur une dalle toujours à la même place »...

Nous recommandons à nos lecteurs, spécialement intéressés par la vie et les coutumes en Afrique, ces deux livres de qualité que nous présentent les Editions du Ceeba (Bandundu, Zaïre - Diffusion l'Harmattan, 18, rue des Quatre-Vents, Paris 6^e) :

- Le langage gestuel en Afrique centrale, par Hermann Hohegger (série II, vol. 47, 226 p.). -

- Dirigeants de communautés : Expériences africaines, par Marie-France Perrin Jassy (série II, vol. 40, 183 p.). -

sessions

■ **Le Centre de La Baume-lès-Aix** (B.P. 32, 13606 Aix-en-Provence Cédex) organise des rencontres pour tous ceux qui cherchent à approfondir leur foi et à la confronter aux grands problèmes :

- SPIRITUALITÉS POUR NOTRE TEMPS

animateurs : P. Michel Rondet et S. Cécile Réthoré

du vendredi 13 juillet à 18 h au vendredi 20 juillet à 8 h

- CORPS, IMAGES ET SIGNES DANS L'EXPRESSION DE LA FOI

animateurs : J. Vidal, de l'Institut catholique de Paris et P. Faure de la communauté de La Baume

du dimanche 22 juillet (soir) au samedi 28 juillet (soir)

- RETRAITE PERSONNELLE GUIDÉE SELON LES EXERCICES SPIRITUELS

animée par une équipe de Jésuites et de Sœurs du Cénacle

entre le 30 juillet et le 15 août (date et durée de votre choix)

- L'ÉGLISE DE FRANCE FACE AU CHANGEMENT

animateur : P.L. de Vaucelles sj

du mercredi 22 août à 18 h au mercredi 29 août à 8 h

■ **Action Catholique et Mission** : en lien avec les Instituts missionnaires, l'A.C.M. propose une session aux prêtres, religieux, religieuses, missionnaires en congé ou préparant un premier départ. Elle aura lieu sur le thème : ENTRER DANS L'EXPÉRIENCE DE VIE D'UN PEUPLE, FAIRE AVEC LUI UNE EXPÉRIENCE DE DIEU ET DE L'ÉGLISE ET SUSCITER UN AUTHENTIQUE LAICAT.

du 2 au 7 juillet - Mission de France, 94120, Fontenay-sous-Bois

informations

■ **Antenne diocésaine pour la formation à Lyon**

A nos lecteurs qui résident ou passent à Lyon, aux missionnaires en congé, nous recommandons vivement ce nouveau service qui vient d'être créé dans le diocèse de Lyon. Son but est de promouvoir la formation des chrétiens dans la visée de « l'intelligence de la foi » et dans celle des responsabilités des laïcs dans l'Eglise. Renseignements, documents, pistes de travail leur seront communiqués par l'Equipe d'accueil animée par le P. G. DUPERRAY. (2, rue Sainte-Hélène, 69002 Lyon - Tél. (78) 42.72.01).